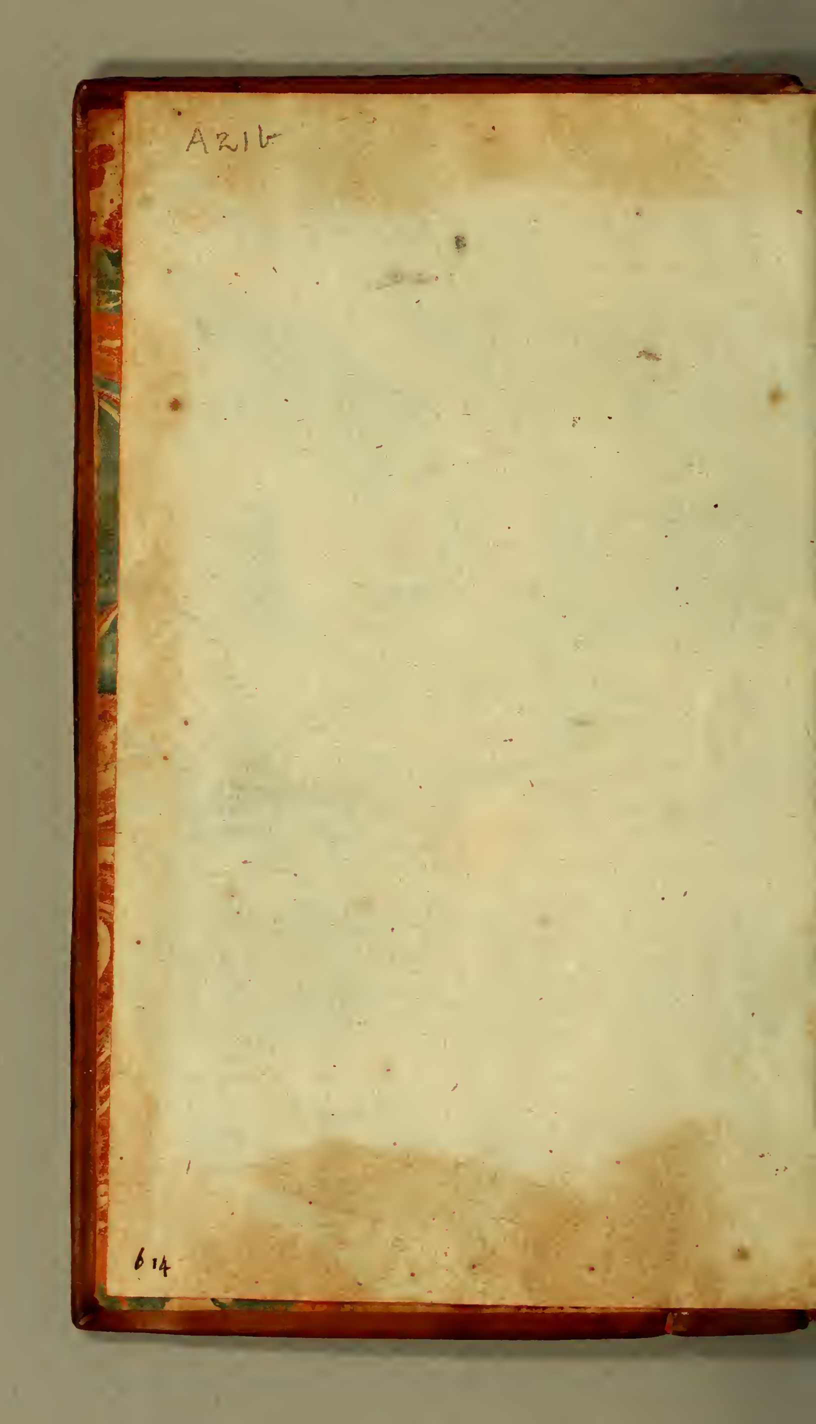



GAUDEO
John Carter Brown.





HISTOIRE
DES
MALADIES
DE S. DOMINGUE.
TOME PREMIER.

Cet Ouvrage ſe trouve

A BORDEAUX,

Chez les Freres LA BOTTIERE.

A BREST,

Chez DERRIEN.

A CAEN,

Chez G. LEROY, Imprimeur.

A ORLEANS,

Chez MASSOT.

A MARSEILLE,

Chez MOSSY.

A MONTPELLIER,

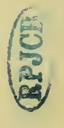
Chez RIGAUD.

A NANTES,

Chez la veuve VATAR & Fils.

A ROUEN,

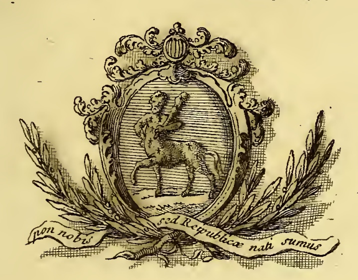
Chez ABRAHAM LUCAS.



HISTOIRE
DES
MALADIES
DE S. DOMINGUE,

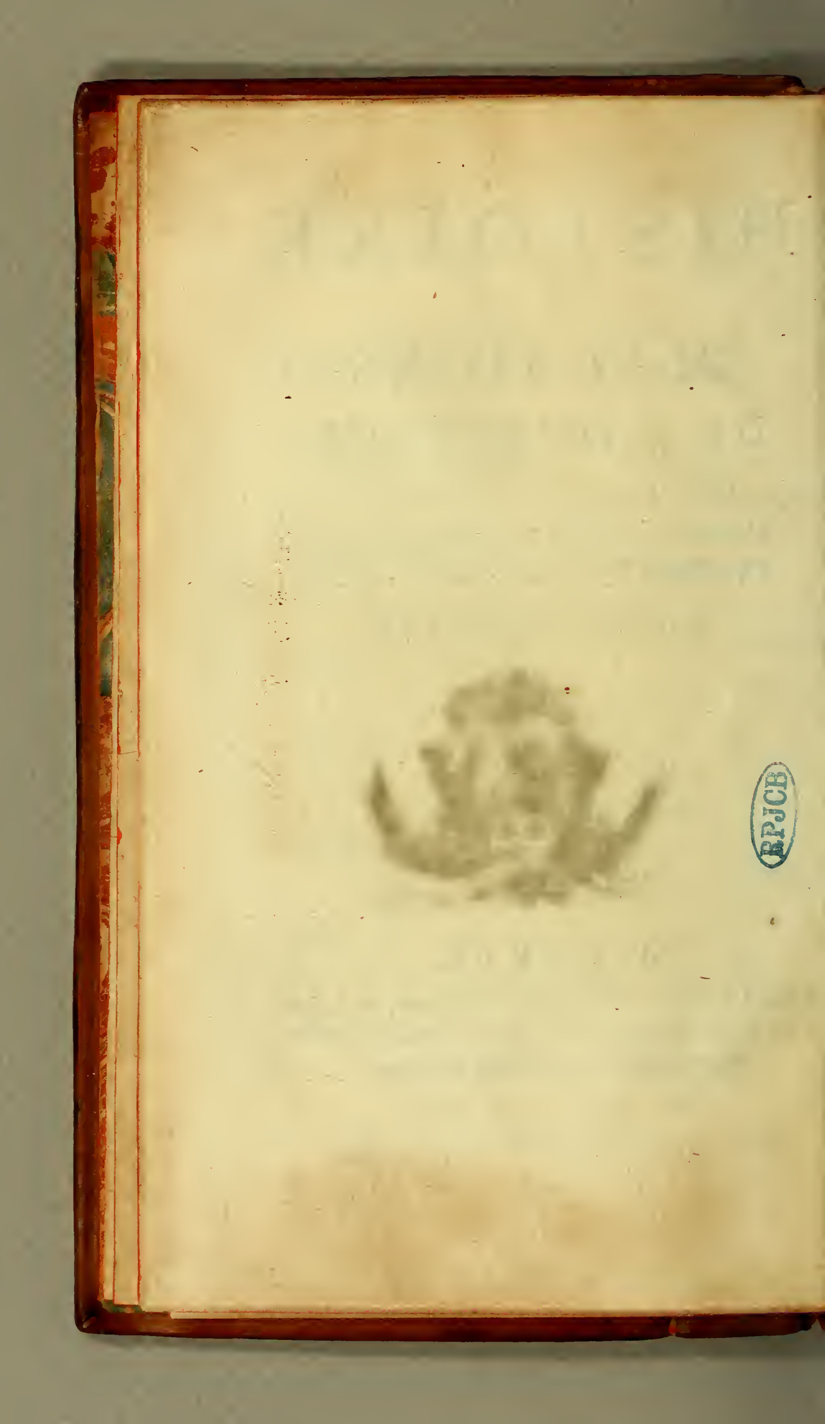
Par M. POUPPÉ DESPORTES,
Médecin du Roi, & Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences de Paris.

TOME PREMIER.



A PARIS,
Chez LEJAY, Libraire, rue S. Jacques, au-deſſus de celle des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.


BPJCB

AVERTISSEMENT.

L'Histoire des Maladies de Saint Domingue a été peu connue jusqu'ici, & cette matiere étoit encore absolument neuve, lorsque M. Desportes partit pour l'Amérique, envoyé par le Roi dans l'Isle de Saint Domingue en 1732. A son arrivée au Cap François, où il fixa son séjour, quoiqu'il y eût déja deux Médecins, il commença ses observations qu'il a continuées jusqu'à sa mort pendant l'espace de quatorze ans. Elles forment l'Ouvrage que nous présentons au Public. On y a joint un Traité des Plantes usuelles de

l'Amérique, avec une Pharmacopée ou Recueil de formules de tous les Médicamens ſimples du Pays, avec la maniere dont on a cru, ſuivant les occaſions, devoir les aſſocier à ceux d'Europe; enfin un Catalogue de toutes les Plantes que l'Auteur a découvertes à Saint Domingue, ou qui lui ont paru mal décrites par le Pere Plumier, avec leurs noms François, Karaïbes & Latins.

Nous avons encore de M. Deſportes des Mémoires ou Diſſertations ſur les principales Plantations & Manufactures du Pays, le ſucre, le café, le cacao, l'indigo, le coton, &c. Nous tâcherons de ne rien laiſſer à déſirer ſur ces articles dans l'Hiſtoire naturelle de Saint Domingue, que nous eſ-

pérons auſſi donner. Le but véritable de la Botanique ne ſe borne pas à vouloir ramaſſer des Plantes, & à décrire ſcrupuleuſement juſqu'à la derniere fibre d'une feuille. Le Botaniſte doit être attentif auſſi à obſerver ce qui peut contribuer à la perfection des Arts, & ne point négliger les moindres circonſtances qui peuvent y concourir. Ce ſont là les intentions du Miniſtre jaloux du progrès des Sciences. Les vues ſages & philoſophiques de M. Deſportes ſe font remarquer dans tous ſes Ouvrages. On nous permettra d'en faire connoître plus particulierement l'Auteur, en rapportant les traits de ſa vie que nous avons pu recueillir.

Jean - Baptiſte - René Pouppé

Desportes naquit à Vitré en Bretagne le 28 Septembre 1704, de René Pouppé Desportes, Docteur en Médecine, & de Jeanne Arot de Landavran, fille de Jean Arot, Receveur alternatif des Fouages & Tailles de Vitré & de Fougeres. Sa famille, originaire de la Fléche en Anjou, & établie à Evron au Bas-Maine depuis plus d'un siécle, a toujours joui de la considération dûe à l'ancienneté & au mérite. Elle avoit déja produit quatre Docteurs en Médecine. M. Desportes fut le cinquiéme de son nom. Lui-même rend compte dans une de ses lettres à M. l'Abbé son frere, avec qui il a toujours entretenu une correspondance des plus intime, de la façon dont il commença ses étu-

des en Médecine. Nous nous ferions un ſcrupule de ſupprimer ces petits détails. Nous le laiſſerons parler. Outre que l'on retrouve dans leurs lettres les hommes tels qu'ils ont pu être, ce qu'il dit ne ſauroit qu'être utile à tous ceux qui ſe deſtinent à la même Profeſſion.

» Je commençai à Paris, dit-il, » mon cours de Médecine à l'âge » d'environ vingt ans. La premiere » année je lus, j'écrivis & j'étu» diai des choſes que, je l'avoue, » je ne comprenois guères. J'aſſiſ» tai à des cours publics, dont je » ne tirai d'autre utilité que celle » de me familiariſer avec quelques » termes qui me paroiſſoient bar» bares. L'hiver ſuivant, je pris » les meſures convenables pour

» ébaucher l'Anatomie. Je n'ou-
» blierai jamais les bontés qu'eu-
» rent pour moi les célebres MM.
» Duverney & Winceflow, qui
» faifoient alors les cours publics,
» & qui voulurent bien m'accor-
» der quelques inftructions parti-
» culieres. Je joignis toujours à ces
» exercices ceux des Ecoles, &
» je commençai infenfiblement à
» en goûter les leçons.

» Le cours des Plantes qui fe
» fait l'été au Jardin du Roi, fut
» pour moi une amorce d'autant
» plus flatteufe, que prévenu en
» faveur des fpécifiques, je me
» perfuadois que la connoiffance
» des Plantes & de leurs proprié-
» tés, me conduiroit à la fcience de
» guérir toutes les maladies. J'y
» fus tout de bon; je m'y livrai de

» façon qu'au ſecond cours je ſa-
» vois pour ainſi dire par cœur
» tout le Jardin du Roi; je me
» moquois même de quelques
» camarades qui vantoient l'utili-
» té de ſuivre les Médecins dans
» les Hôpitaux. Je m'écartois ainſi
» de la véritable route pour deve-
» nir en quelque ſorte Médecin.
» Les inſtructions d'habiles Prati-
» ciens auprès des Malades étant
» les meilleures leçons que puiſſe
» recevoir un jeune Etudiant. Les
» diſcours des Ecoles, fondés le
» plus ſouvent ſur des ſyſtêmes
» plus éblouiſſans que vrais, gâ-
» tent ſouvent auſſi plutôt l'eſ-
» prit qu'ils ne le perfectionnent.
» En ſe prévenant pour un ſyſtê-
» me qu'on épouſe, on prend le

» parti de vouloir aſſujettir la na-
» ture au ſyſtême.

» Je franchis enfin le pas. Je
» m'attachai à l'Hôtel-Dieu & à
» la Charité. Quelque rebutant
» que m'en parût le commence-
» ment, quelque grandes que
» fuſſent les difficultés que j'é-
» prouvai d'abord pour ſonder &
» connoître les diverſes méthodes
» que les Médecins employent;
» je m'opiniâtrai dans la vue que
» ſi je ne pouvois rien découvrir,
» je parviendrois du moins à me
» faire au viſage des Malades dans
» les différentes ſituations de leurs
» maladies. Cette étude ne me fut
» point inutile; car je parvins en
» effet au point d'acquérir ce coup
» d'œil qui détermine un Méde-

» cin, ce certain *je ne ſais quoi*
» qu'on apperçoit dans la phyſio-
» nomie, qu'on ſent ſans pouvoir
» l'exprimer, & en quoi je fais
» conſiſter, pour ainſi parler, *le*
» *coup de maître.*

» Pour réuſſir dans les vues que
» je m'étois propoſées, je me bor-
» nai aux maladies qui me paroiſ-
» ſoient les plus conſidérables,
» marquant le *numero* des lits, &
» faiſant ma viſite avant & après
» celle des Médecins. J'écrivois
» l'hiſtoire de chaque maladie, qui
» ſouvent n'étoit pas longue; on
» me diſpenſera d'en donner la
» raiſon. J'aſſiſtois en même temps
» tous les matins aux opérations
» & aux panſemens. Je liſois l'a-
» près midi les meilleurs livres de
» pratique que Boerhaave indique

» dans ſa Méthode d'étudier la Mé-
» decine. Mais ſi j'étois guéri de
» mes premieres préventions pour
» les ſpécifiques, les Plantes n'é-
» toient pas tellement effacées de
» ma mémoire, que tous les étés
» la Botanique & la Chïmie ne me
» rappellaſſent au Jardin du Roi;
» car l'eſprit d'obſervation au lit
» des Malades m'avoit fait con-
» noître que les remedes les plus
» ſimples étoient toujours les
» meilleurs.

Après ſix ans d'études & d'aſſiduités à Paris, M. Deſportes alla à Rheims ſe faire recevoir Docteur. Il y fit & ſoutint une thèſe qui montre également les talens de ſon eſprit & la bonté de ſon cœur. Elle avoit pour ſujet, *An vita & mors mechanicè fiant*. Il la dédia à MM.

de Juſſieu, dont ſon penchant & ſon goût pour les Plantes lui avoient concilié l'eſtime & l'amitié.

Les talens de M. Deſportes le firent bientôt connoître. Son goût & ſon application lui procurerent promptement des connoiſſances que d'autres n'acquierent que difficilement & à l'aide du temps. Il n'avoit que vingt-huit ans lorſqu'il fut choiſi pour remplir les fonctions de Médecin du Roi dans l'Iſle de Saint Domingue. A cette qualité il réunit enſuite celle de Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences. Ce dernier titre qui lui étoit dû ſi légitimement, lui avoit été accordé en 1738; & le commerce qu'il entretint après la mort de M. du Fay avec M. Bernard de Juſſieu, le lui fit confirmer en 1745.

On peut dire que M. Desportes, à un goût comme inné pour sa Profession, réunissoit tout ce qui pouvoit former un Médecin & un Académicien. Anatomiste, & même dans l'occasion, habile Chirurgien, Botaniste & Chymiste, il pouvoit en tous genres donner des preuves de savoir. Observateur exact & constant, la nature eût avec peine, ce semble, échappé à ses observations.

Parmi les services réels qu'il a pu rendre à l'humanité, c'est à lui que l'on doit en quelque sorte le rétablissement de l'Hôpital du Cap. Il n'y avoit pas plus de vingt lits dans l'Hôpital de cette Capitale de la Colonie; on en augmenta le nombre jusqu'à cent; & il fut dressé un réglement, par le-

quel tout Chirurgien avant d'exercer aux Isles, serviroit l'Hôpital pendant un an, non-seulement pour s'instruire des maladies du Pays, mais aussi pour aider aux pansemens, & seconder le zèle des Freres de la Charité.

Nous ne pouvons taire un trait particulier de sa vie qui honore à la fois l'Homme & le Médecin. Il est arrivé que pendant les fréquentes allées & venues de nos Escadres, de cinq à six Religieux, à peine en restoit-il un seul en état de faire le service ordinaire. Alors M. Desportes prenoit lui-même le tablier, & devenoit Hospitalier & Médecin. Il mourut au quartier Morin, Isle & Côte Saint Domingue, chez M. de Lacombe, Major des Suisses, le 15 Février

1748, âgé de quarante-trois ans & cinq mois. L'unique ambition qui remplissoit son ame, étoit celle d'être utile aux hommes, & de répondre au choix qu'avoit fait de lui le sage Ministre (*a*) qui gouvernoit les Colonies, & à la confiance dont il l'avoit honoré: passion noble qui caractérise le vrai citoyen. *Non nobis sed Reipublicæ nati sumus*; c'est la devise qu'il avoit adoptée. L'estime que l'on conserve encore dans nos Colonies pour sa mémoire, fait un éloge d'autant plus flatteur qu'il est plus sincere.

(*a*) M. le Comte de Maurepas, Ministre de la Marine, & Secretaire d'Etat. On sait quel avantage, quel bonheur il y a d'être gouverné par un Ministre que la distance des lieux n'empêche point de connoître ce qui se passe & ce qui convient.



HISTOIRE
DES
MALADIES
DE S. DOMINGUE.

Situation de Saint Domingue, & description générale de la partie du Nord : mœurs des Habitans : causes & indications de leurs maladies.



L'ISLE de Saint Domingue, située entre les trois cens trois & trois cens dix degrés de longitude, & entre les dix-huit & vingt degrés de latitude, est coupée dans toute sa longueur par une chaîne

de montagnes, où l'on trouve différentes espéces de minéraux. De ces montagnes descendent quantité de rivieres ou ruisseaux qui forment, dans les pluies abondantes, des torrens qui entraînent des terres & des substances de différente nature, qu'ils répandent sur toutes les Esteres. On nomme *Esteres* à l'Amérique, les rivages qui sont de niveau avec la Mer basse, & qu'elle couvre dans le reflux. Les deux tiers de Saint Domingue sont Esteres, c'est-à-dire des salines très-boueuses & marécageuses, remplies de Mangles ou Jambes de chien. Le mélange de ces terres & autres diverses substances abreuvées par intervalles d'une eau, partie douce, partie salée, sur-tout dans les trous des Crabes, qui fixent leur demeure dans ces endroits, & dont le nombre est si considérable, que dans l'espace d'un pied-cube, on en pourroit compter plus de cinquante plus ou moins grands, suivant la grosseur de cet amphibie : le mélange, dis-je, de ces subs-

tances eſt comme le foyer & la matiere des exhalaiſons qui corrompent l'air, & dont l'odeur bitumineuſe fait aſſez connoître la mauvaiſe qualité. La grande quantité de *Maringuoins* & de *Mouſtiques*, inſectes plus petits que les premiers, & dont la piqûre brûlante laiſſe une cuiſſon conſidérable, eſt auſſi une incommodité preſque continuelle dans les habitations voiſines des Eſteres. Ces inſectes n'écloſent que dans les eaux qui ſont corrompues, ou qui commencent à ſe corrompre.

L'humidité exceſſive, un air chaud & brûlant, les exhalaiſons putrides de toutes ſortes de ſubſtances, nous font aſſez ſentir quel caractere de pourriture cette atmoſphere doit imprimer aux corps organiques des animaux. La multiplication des inſectes eſt un ſigne preſque univerſel de la conſtitution putride de l'air; & la plupart des maladies peſtilentielles qui regnent dans les étés les plus chauds de l'Europe, ſont de même annoncées

par une multitude conſidérable de ces animaux.

Les corps organiſés ne ſont pas les ſeuls affectés de cette diſpoſition nuiſible de l'air. Les cadavres ſe pourriſſent beaucoup plus vîte qu'en Europe; les chairs des animaux ſe conſervent bien moins long-temps. Les métaux même nous marquent cette qualité nuiſible & deſtructive de l'air; car j'ai obſervé à Saint Domingue ce que Bontius avoit obſervé à Java : *Quod chalybs ac ferrum, tùm æs quoque, ac ex his confecta inſtrumenta, rubiginem citiùs ac æruginem contrahant, etiam ſicciſſimâ anni tempeſtate.*

Aër in Americâ adeo efficax rodendo, ut metalla ferè omnia conſumat; ut de aëre Bermudenſi Britanni teſtantur. Boerhaav. Chem. tom. 1. de aëre.

M. Geofroy a obſervé dans ſon Traité de la Matiere médicale, que tous les ſucs du corps humain tendoient par eux-mêmes à l'alkaleſcence, & prenoient très-aiſément ce caractere. Le lait &

le chyle contiennent des acides qu'il eſt aiſé de développer.

M. Colbatch, Médecin Anglois, a démontré, par la comparaiſon du ſang des gens ſains avec celui des fébricitans, qu'il y a beaucoup plus d'alkali dans le ſang de ceux-ci. On en doit de même démontrer davantage dans les corps qui tendent le plus à la pourriture, puiſque le ſel alkali volatil eſt le produit propre de la putréfaction.

Si l'expérience démontre toutes ces vérités en Europe, combien plus doivent-elles être vraies à Saint Domingue, dans la conſtitution de l'air qui eſt la plus putréfiante de toutes les conſtitutions; dans un air chargé des vapeurs ou exhalaiſons putrides des Eſteres, qui en ſont une ſource inépuiſable ? Combien les corps des hommes, épuiſés par l'exceſſive tranſpiration, & en même temps ouverts par l'humidité qui les environne, ne doivent-ils pas pomper de ces vapeurs putrides, puiſque M. Keïl a démontré que

les corps absorboient d'autant plus de l'humidité de l'atmosphere, que leur épuisement est plus grand?

Il eût été presque impossible d'habiter sous la Zone torride, à cause des chaleurs excessives, si la sagesse du Créateur n'avoit remédié à cet obstacle. Dans l'espace de vingt-quatre heures, deux vents opposés se succedent régulierement l'un à l'autre, & rafraîchissent l'air. L'un s'appelle Brise, & regne ordinairement depuis neuf à dix heures du matin jusqu'à neuf à dix heures du soir. Le vent de terre lui succede. Ces deux vents sont souvent interrompus en hiver par les vents du nord qui sont très-pluvieux, & en été par le vent du sud qui est orageux.

On ne peut guères distinguer que ces deux saisons à Saint Domingue, & elles ne different absolument entr'elles que par ces deux espéces de vents; les jours cependant étant plus courts de deux heures dans le solstice d'hiver, contribuent à

modérer la grande chaleur. Les habitans faits au climat regardent le vent du nord comme mal-ſain ; celui du ſud eſt très-pernicieux aux nouveaux venus.

On voit donc que ſi le vent du nord perd à Saint Domingue quelques-unes des qualités que lui reconnoiſſent les Médecins de l'Europe, (puiſqu'il eſt pluvieux & humide) au moins celui du ſud conſerve-t-il toutes ſes mauvaiſes qualités.

La plaine du Cap, où j'ai fait mes obſervations, s'étendant de l'eſt à l'oueſt, & la briſe venant régulierement du nord-eſt ou du nord-nord-eſt, eſt ſituée de façon qu'elle doit recevoir, au moins dans les trois quarts de ſon étendue, l'influence des mauvaiſes exhalaiſons qui s'élevent continuellement des Eſteres.

On remarque que ceux qui habitent le long des montagnes, ou dans les montagnes, jouiſſent eux & leurs Negres d'une ſanté plus parfaite. Une chaîne de petites montagnes couvre les plus belles plaines *de Saint Jacques*, *du Cotuy & de la*

Beque, que poſſédent les Eſpagnols. L'air qu'ils reſpirent, mais encore plus la ſobriété avec laquelle ils vivent, peuvent contribuer à leur procurer cette heureuſe vieilleſſe à laquelle le plus grand nombre parvient communément, tandis que de cent François à peine en trouve-t-on un de ſoixante ans.

On doit encore ajouter que les Eſpagnols ne quittent pas, comme les François, un air doux & tempéré, & qu'ainſi la chaleur doit faire ſur eux une impreſſion d'autant moindre, qu'elle leur eſt moins inſolite. De plus, le caractere lent & pareſſeux des Eſpagnols ſemble leur interdire toutes les paſſions qui dépendent de l'ambition, & dont nos malheureux François ſont ſi affectés.

On doit diſtinguer en deux claſſes les François qui ſont à Saint Domingue. La premiere claſſe comprend les naturels du Pays, ou Créols : les Etrangers ſont la ſeconde. Les Créols, pour l'ordinaire, ſont d'un tempérament délicat, pituiteux-

mélancolique, ou pituiteux-bilieux. Les Européens étant nés dans la Zone tempérée, ont une conſtitution plus forte. Ceux-ci ſont plus ſujets aux maladies dans l'été ; ceux-là dans l'hiver.

On a coutume de jetter l'épouvante dans les eſprits ſur les maladies qui arrivent aux Iſles. En effet, outre la qualité de l'air, qui eſt telle que les Anciens nous la décrivent, & ſelon les principes phyſiques, la plus propre à engendrer & à entretenir la putréfaction, la différence des alimens plus groſſiers & moins ſucculens que ceux d'Europe, doit former un chyle & un ſang épais, enduire les inteſtins de matieres gluantes, en ralentir les ſécrétions, & enfin occaſionner des engorgemens & des obſtructions dans les viſceres où la circulation eſt naturellement augmentée, & la qualité altérée par le travail & les débauches.

Suivant l'Hippocrate Latin, il faudroit, pour ſe bien porter, s'abſtenir des femmes pendant l'été: *Venus neque*

æstate, neque autumno utilis est; æstate in totum, si fieri potest, abstinendum. Quelque salutaire que puisse être ce conseil, je doute qu'Hippocrate lui-même se fît écouter aux Isles, où regne un été perpétuel, & où tout anime les passions.

Mais de toutes les causes qui peuvent altérer la santé, on n'en peut pas compter qui concourent plus généralement à Saint Domingue avec l'intempérie de l'air, que les passions de l'ame. Quoique ces passions soient plus ou moins vives dans les différens tempéramens, ce sont proprement les mélancoliques dans lesquels nous en observons des effets plus dangereux & plus rebelles aux secours de notre art. Les bilieux peuvent prendre les choses plus à cœur que les mélancoliques, & faire éclater à l'extérieur plus de passion; mais aussi les passions cessent bien plus vîte chez eux, & la dissipation procurée par les objets extérieurs, empêche ordinairement les suites fâcheuses que le chagrin produit

chez

chez ceux qui en ont long-temps le cœur pénétré. On peut dire en général de toutes les paſſions qu'on obſerve chez les mélancoliques, ce que Boerhaave dit de la colere, *ira memot*.

De plus, ſi nous conſidérons que de toutes les affections de l'eſprit qui regnent dans notre Colonie, les plus ordinaires ſe réduiſent à l'inquiétude & au chagrin, nous ſerons contraints d'avouer que ce ſont ordinairement ces paſſions qui, par leur action inſenſible ſur les principaux organes du corps, tournent la conſtitution en mélancolique, qui eſt plutôt une dégénéreſcence accidentelle qu'un tempérament naturel.

Il eſt aiſé au reſte de démontrer quelles peuvent être les ſources de chagrin & d'inquiétude des gens qui débarquent de l'Europe pour habiter nos Colonies.

Pour l'ordinaire on ne parle en Europe de l'Amérique que comme d'un pays où la fortune ſemble prodiguer ſes faveurs. Les tréſors dont cette partie du monde

est dépositaire, sont un appas si séduisant, qu'il semble faire mépriser tous les dangers. Le désir de s'enrichir, qui fait partir, & qui devient alors le moteur de toutes les actions, étouffe en quelque sorte tout autre sentiment. De-là une indifférence extrême, non-seulement pour les sciences, & pour tant de merveilles de la nature, qui se présentant tous les jours dans nos Colonies, ont été si long-temps ignorées & négligées, mais même pour tout ce qui ne paroît pas devoir contribuer à ce qu'on appelle fortune. Pour réussir, il n'y a que deux états à choisir, le commerce ou l'art de faire valoir ses habitations. Dans ces états, les soins qu'il faut se donner, les vicissitudes auxquelles on est exposé, la crainte & le chagrin, dérangent & alterent en peu de temps la constitution naturelle, de façon que, quelque robuste qu'elle soit, elle succombe bientôt.

C'est ce qu'on a eu lieu de vérifier en deux circonstances qui ont porté de funestes coups à la vie des Négocians &

des habitans, ſavoir dans la guerre déclarée à l'Eſpagne par l'Angleterre en 1734, & dans celle de la France contre l'Angleterre au Printemps 1743. La premiere donna à la Colonie la plus belle apparence de fortune qu'elle puiſſe jamais eſpérer. Les Négocians avoient les ports ouverts pour tranſporter aux Eſpagnols leurs beſoins ; les habitans virent leur ſucre augmenter du double de ſa valeur par l'interruption du commerce des Colonies Angloiſes. On ſe livra en conſéquence à des entrepriſes très-conſidérables qui n'eurent pas tout l'heureux ſuccès dont on s'étoit flatté. Beaucoup de gens eurent des maladies de langueur qui ſe terminerent par l'hydropiſie, la diarrhée ou la phtiſie. La guerre qui ſurvint en 1744 changea l'état de la Colonie en rendant le malheur plus général. Le dérangement de la fortune de tous les habitans fut une ſuite néceſſaire de l'interruption du commerce. La valeur des denrées d'Europe augmenta conſidéra-

blement ; celles du pays diminuerent à proportion, & chacun fut obligé de négliger ſes affaires pour prendre les armes. Les mauvaiſes conſtitutions des ſaiſons concoururent avec les fatigues & le chagrin à produire un grand nombre de maladies, qui firent périr plus d'habitans dans l'eſpace de trois à quatre ans, que je n'en avois vu périr les dix premieres années de mon ſéjour à S. Domingue : ce qu'on verra dans l'Hiſtoire des Maladies. L'explication d'ailleurs qu'on peut donner de leurs cauſes & des moyens d'en entreprendre la cure, ne peut ſervir qu'autant qu'on y joint un continuel exercice de la pratique. Elle ſeule peut faire découvrir les différentes modifications, les métamorphoſes qui arrivent dans les maladies, & ſouvent dans la même maladie, ſuivant les variations du temps, & ſuivant les paſſions qui agitent l'eſprit & le cœur de l'homme. C'eſt ſur quoi on ne peut guères donner de préceptes, parce que ce ſont de ces lu-

mieres qui ne s'acquierent que par l'habitude de voir les malades, & que par une continuelle attention à examiner, à obſerver les degrés & les proportions des différentes révolutions auxquelles le corps humain, ſoit en ſanté, ſoit en maladie, ſemblable au barometre, eſt continuellement expoſé. *Non enim poſt rationem inventa eſt Medicina; ſed poſt Medicinam quæſita eſt ratio. Hecquet* (*a*).

(*a*) La forme que j'ai donnée à mon Ouvrage, comme la ſeule qui convienne à une Hiſtoire des Conſtitutions épidémiques, a néceſſité des redites, parce qu'il eſt impoſſible que pluſieurs conſtitutions ſe trouvant conformes ou preſque ſemblables, on ne répéte pas ſouvent la même choſe. Ces répétitions au ſurplus ont leur utilité, n'euſſent-elles que celle de faire connoître les difficultés qu'on a de développer les véritables cauſes des maladies, & de ſe former une bonne méthode pour les combattre; comme auſſi de faire connoître combien il eſt important de commencer de bonne heure à examiner & à méditer, parce que, quelque longue que puiſſe être la vie, elle eſt encore trop courte pour acquérir tou-

tes les connoiſſances qui ſont néceſſaires à un Médecin pour être parfait : *ars longa, vita brevis.* En s'accoutumant dès la jeuneſſe à la méditation, on a l'avantage de profiter d'un temps que le plus grand nombre perd à de frivoles amuſemens incompatibles avec les réflexions que demande une profeſſion auſſi difficile ; *eſt enim ars muta & cogitabunda.* On a la ſatisfaction de cueillir, dès le commencement de l'automne, des fruits que les autres n'ont jamais celle de voir mûrs. Une joie intérieure encourage & détermine à continuer les récherches, & à perfectionner des découvertes que l'activité d'une trop grande jeuneſſe avoit empêché d'approfondir & laiſſé imparfaites.



HISTOIRE
DES CONSTITUTIONS
ÉPIDÉMIQUES.

Constitution de l'Hiver 1732.

J'ARRIVAI à Saint Domingue le 22 Octobre 1732. On faisoit au Cap, Ville capitale de la Colonie-Françoise, des prieres publiques pour demander la cessation des pluies qui avoient été abondantes pendant tout le cours de l'année, sur-tout pendant les mois de Septembre & Octobre. On me dit que les années 1730 & 1731 avoient été pareillement pluvieuses, & qu'elles avoient été précédées de plusieurs années fort séches.

Dans la dépendance du Cap, les vents du nord, qui ne s'y font ordinairement sentir qu'au mois de Novembre, & qui

finissent au mois d'Avril, commencerent dès le mois d'Octobre. Ces vents sont toujours accompagnés d'un temps nébuleux & pluvieux ; ils n'ont coutume de durer que quatre ou cinq jours, & ils inondent cette Contrée deux ou trois fois le mois. Ils ont été plus fréquens cette année.

Pendant cette saison, c'est-à-dire depuis le mois de Novembre 1732 jusqu'au mois de Mai 1733, on ne vit qu'un même genre de maladies diversifiées par différens symptômes, mais dont la cause me parut la même ; des fievres intermittentes simples, qui dégénéroient très-souvent en continues, ou plutôt, selon Morton, en continentes, qui par leur redoublement indiquent l'affinité qu'elles ont avec les intermittentes. On observoit très-fréquemment les double-tierces bilieuses, qui sont particulieres à ce climat, & dont nous donnerons ci-après la description.

Quoique les fluxions de poitrine soient plus rares à Saint Domingue qu'en Fran-

ce, *calidum pectori amicum, frigidum inimicum*, j'en ai peu obſervé dans cette conſtitution parmi les blancs ; elles ont été communes parmi les negres. Plus expoſés aux injures de l'air, plus abattus par les fatigues du travail, accoutumés à ſe baigner encore tout couverts de ſueur, ou à dormir au ſerein ou ſur la terre, ils doivent naturellement y être plus ſujets que les blancs. Au reſte ces fluxions de poitrine étoient toutes bilieuſes.

Je leur ai quelquefois fait prendre l'émétique dès le commencement; je dis quelquefois, parce que la grande ardeur & la dureté du pouls, qui accompagnent preſque toutes les maladies de ce pays, ſont une contre-indication qu'il ſeroit téméraire de tranſgreſſer. Quand j'ai cru qu'il convenoit de donner l'émétique, je l'ai toujours fait prendre délayé dans une grande quantité d'eau de caſſe. La manne & l'huile m'ont paru les remedes les plus convenables; mais la boiſſon que je preſcris dans cette maladie, quoique très-

ſimple, eſt de tous les remedes le plus efficace pour exciter l'expectoration, & préparer le malade à la purgation. Voici quelle eſt la tiſane que j'emploie plus ordinairement.

Je fais bouillir dans une pinte d'eau une demi-poignée d'épinars du pays, *amaranthus altiſſimus longi-folius, ſpicis è viridi albicantibus*; une pincée de bourgeons d'avocatier, *perſea Cluſii*. En ôtant la liqueur de deſſus le feu, on y met une cuillerée de miel commun, & après l'avoir paſſée, on y ajoute une chopine d'huile. On fait prendre au malade un verre de cette tiſane de deux en deux heures. Après l'avoir fait purger & ſaigner ſuffiſamment, je viens à bout de chaſſer la fievre avec un opiate fait avec l'écorce de citronnier, les yeux d'écreviſſes & une ſuffiſante quantité de miel.

J'ai trouvé à Saint Domingue un ancien préjugé, dont bien du monde a été la victime. On y regardoit la ſaignée dans le rhume comme meurtriere, & faute de

ce ſecours, il dégénéroit très-ſouvent en fluxion de poitrine & en ſuppuration. J'ai été quelquefois appellé pour des malades qui étoient tombés dans ce dernier accident, & il a fallu faire à pluſieurs l'empyème.

Comme les negres ſont plus ſujets aux vers que les blancs, ils ont auſſi coutume d'en donner des marques dans leurs fluxions de poitrine. Il eſt important d'y faire attention; & quoique la plupart du temps on n'en ait que des ſignes douteux, j'ai toujours eu ſoin de mêler des vermifuges avec les purgatifs & les tiſanes. J'ai mis depuis quelque temps en uſage une tiſane, qui eſt tout enſemble pectorale, & le plus excellent vermifuge qu'on puiſſe employer à Saint Domingue.

Prenez écorce de gommier rouge ou blanc, de ſucrier de montagne, coupés par petits morceaux, du capillaire ou franc-baſin, des ſommités de gombo, de la canne de ſucre bien mûre, coupée par morceaux, & des ſommités de pois

d'angole, de chacun une bonne poignée; graine de petit mil, une pincée; faites-les bouillir dans deux pintes d'eau jusqu'à la diminution d'un quart. Quand on aura passé la liqueur, on ajoutera une chopine d'huile. On en fait boire un bon verre de deux en deux heures.

La colique bilieuse & celle de Poitou sont très-communes aux Isles de l'Amérique : *apud insulas Caribum*, dit Sydenham, *notissima est colica Pictonum.* Ces maladies different très-peu entr'elles, & elles demandent à peu près les mêmes remedes. Je fais toujours saigner le malade avant de lui donner l'émétique, & je ne le lui fais prendre qu'après l'avoir disposé par les bains, les huiles & les lavemens. Si les douleurs continuent, j'ai recours aux eaux de casse, à l'opium, & au baume de sucrier, qui a un bon effet dans ces maladies, & que j'estime autant que le baume du Pérou si recommandé par Sydenham.

Quoique le cholera-morbus soit un

ſymptôme plus particulier aux maladies de l'été qu'à celles de l'hiver, j'ai néanmoins trouvé quelques malades attaqués de ce fâcheux accident. La violence de ce ſymptôme obligeoit d'y apporter un prompt remede. La défaillance, la peti-teſſe du pouls, & les extrémités foibles, donnoient lieu d'appréhender que le malade ne ſuccombât ; c'eſt pourquoi il étoit à propos de répéter les ſaignées preſque coup ſur coup. Alors les liqueurs dévoyées reprenoient leur cours ordinaire, & la fievre qui ſurvenoit n'annonçoit rien de fâcheux. Outre les ſaignées & les lavemens fréquens, je conſeillois au malade de boire ſouvent de l'eau de poulet, & de la décoction de chicorée ſauvage. Je ne me ſervois d'opium qu'à l'extrémité, & je tâchois toujours auparavant de paſſer un léger minoratif. Dans la maladie de Siam, le cholera-morbus étant l'effet d'une diſſolution conſidérable, il étoit un ſigne pour ceſſer les ſaignées.

La dyſſenterie, encore plus rare que le

cholera-morbus dans la conſtitution d'hiver, & plus commune dans celle de l'été, eſt ſurvenue dans l'une & l'autre de ces ſaiſons durant cette conſtitution. Pour y remédier, j'ai ordonné les lavemens émolliens, faits avec une décoction de tripe & du plantain. Dans ces bouillons j'ai mis les bourgeons de monbin, de grand-couſin, *triumfetta fructu echinato racemoſo*, *Pl.* J'ai purgé le malade avec le tamarin, les mirobolans, & la manne, dans le petit lait; quelquefois j'y ai ajouté le ſyrop de chicorée compoſé de rhubarbe. Si le mal continue, on a recours au laudanum, au cachou & au ſuccin, incorporés dans le baume de ſucrier. On prendra pour tiſane du bois-marie, *calophyllum ſeu calaba folio citri ſplendente*, du bois de chandelle, *ſaururus ligno duro odoratiſſimo*, des ſommités d'Apiaba ou herbe quarrée, *melliſſa quadrangulari caute altiſſimâ*, du maïs boucanné, c'eſt-à-dire brûlé comme du café, de chacun une bonne pincée, qu'on fera bouillir dans deux pintes d'eau juſ-

qu'à la diminution d'un quart. Quand le malade commence à ſe mieux porter, il uſe de gombo préparé de la maniere que je marque dans mon Traité des Plantes uſuelles. Il arrive quelquefois que, quelque ſoin qu'on apporte pour réſoudre l'inflammation qui arrive dans quelques-uns des viſceres du bas-ventre, elle ſe termine par ſuppuration. Quand l'abcès ſe forme dans la partie convexe du foie, on guérit, par le moyen de l'opération, plus vîte & avec plus de ſuccès qu'en France.

Il paroît en général par ce que nous diſons ici, que Sydenham ne s'eſt pas trompé, quand il nous a dit que toutes les maladies qui arrivent, pendant une conſtitution, ne different guères que dans les accidens & dans la différence des parties que cette maladie attaque. De plus longues diſſertations ſur les cauſes & la cure des maladies, m'ont paru inutiles, parce que les écoles, les bons livres & les hôpitaux fourniſſent des moyens ſuffiſans pour s'en inſtruire.

Conſtitution de l'Été 1733.

LA ſaiſon pluvieuſe a été ſuivie d'une très-ſéche & très-aride. Le vent de ſud a commencé à ſe faire ſentir dès le mois d'Avril ; & depuis ce mois juſqu'à celui de Novembre, il n'y a pas eu de ſemaine où il ne ſoit arrivé trois ou quatre fois des orages conſidérables. Dans le mois de Mai, on a vu des maladies d'un genre différent, & dont la cauſe m'a paru tout-à-fait oppoſée à celle des maladies de l'hiver. Le mal de Siam a mis une infinité d'hommes au tombeau en très-peu de temps ; mais je n'ai vu qu'une femme qui en ait été attaquée.

La violence de la maladie a été telle, qu'elle a pour ainſi dire aſſoupi toutes les autres, & regné ſeule. C'eſt le caractere de toutes les maladies contagieuſes & peſtilentielles ; Sydenham, & avant

lui Diemerbroek, l'avoient remarqué de la peſte. Auſſi pour ſe faire une idée de cette violence, qui d'ailleurs ne changeoit rien à la nature des ſymptômes, & à la théorie que nous avons établie, il ſuffit de faire attention à l'hiſtoire que je rapporte ici.

HISTOIRE.

Je fus appellé un jour en conſultation pour un jeune homme de trente ans. Je le trouvai en robe de chambre ſur ſon lit, & il étoit fort tranquille. Je ſentis en l'approchant une odeur cadavereuſe; je lui demandai s'il venoit de la ſelle; il me dit que non, mais qu'il avoit un petit dévoiement, & qu'il rendoit un peu de ſang. Ce ſymptôme étoit accompagné d'une jauniſſe univerſelle, d'une douleur à la partie inférieure du ventre, d'un pouls très-foible & du hoquet. Toute ma conſultation fut de lui faire adminiſtrer les ſacremens, & trois heures après il mourut très-tranquillement. On

me dit qu'il s'étoit promené la veille dans la rue. *Eſt prudentis hominis eum qui ſervari non poteſt, non attingere, ne videatur occidiſſe quem ſors ipſius interemit. Cels.*

Conſtitutions de l'Hiver 1733, & de l'Eté & de l'Hiver 1734.

JE réunis trois conſtitutions dans leſquelles j'ai obſervé le même caractere de maladie. Tout le monde avoit été conſterné par la maladie de Siam. On ſe flattoit qu'une ſaiſon différente, & dont le commencement paroiſſoit heureux, purifieroit l'air, & diſſiperoit la contagion. On a joui pendant quelque temps d'une bonace trompeuſe, & pendant les mois de Novembre & de Décembre il y a eu peu de maladies.

Conſtitution de l'Hiver 1733.

Les vents de nord commencerent au mois de Novembre, & ils ne parurent

que quatre à cinq fois jusqu'au mois d'Avril. La pluie, qui pour l'ordinaire les accompagne, ne duroit que trois ou quatre jours; l'hiver par conséquent a été plus sec qu'humide. Ce changement donna lieu de présumer que la contagion, bien loin d'être dissipée, continueroit, & pourroit même augmenter l'été suivant. *In siccitatibus febres acutæ fiunt & si quidem annus pro majori parte talis fuerit, qualem fecit constitutionem, ut plurimùm etiam tales morbos expectare oportet. Hip. Aph. 7. Sect. III.* Suivant cet aphorisme, on ne fut pas trompé. Les maladies qui avoient cessé l'hiver, reparurent l'été, & causerent de nouveaux ravages. On vit donc peu de malades les premiers mois de l'hiver, & ceux qui furent attaqués avoient dans le commencement les symptômes qui semblent propres à cette saison; mais ces symptômes se changeoient bientôt en d'autres plus dangereux & plus funestes. Un homme paroissoit attaqué d'une fievre double-tierce ou continue ordi-

naire, qui ne portoit avec elle aucun mauvais caractere; vers le dixiéme ou le onziéme jour de la maladie, il arrivoit un changement ſubit; le malade tomboit dans une langueur conſidérable; la jauniſſe ſurvenoit accompagnée pour l'ordinaire d'un pouls flaſque, d'une douleur de ventre, très-ſouvent d'hémorragie & de pourpre. J'ai eu recours aux mêmes remedes, dont je m'étois ſervi l'été précédent; j'ai pris le parti de faire ſaigner copieuſement dès le commencement de la maladie; & comme on étoit obligé d'avoir égard à la conſtitution d'hiver qui paroiſſoit la premiere, & dont les ſymptômes dénotoient une plénitude de matiere dans les premieres voies, qui ſe mêlant avec les liqueurs, contribuoit à augmenter la putréfaction ou diſſolution du ſang, j'employois promptement les purgatifs, & j'y joignois même l'émétique, pourvu que l'ardeur & la ſéchereſſe du tempérament n'y miſſent point d'obſtacles; & c'eſt à quoi on ne ſauroit

trop prendre garde dans les Pays chauds : trois à quatre verres d'émulſion aiguiſée avec une doſe ordinaire d'émétique, quelquefois répétés deux ou trois jours, quelquefois entremêlés d'eau de caſſe amere, rempliſſoient cette indication. Après avoir donné ces remedes, j'examinois les mouvemens de la nature, laiſſant le malade au ſeul uſage des lavemens, tiſanes & bouillons émolliens, & légerement ſudorifiques. Lorſque les ſignes de diſſolution paroiſſoient, une légere teinture de kinkina, dans laquelle je faiſois mettre le nitre purifié, la poudre à vers & celle de viperes, dans la confection d'hyacinthe, finiſſoient la cure de la maladie.

HISTOIRE.

Un Jéſuite, Allemand de nation, âgé d'environ trente-cinq ans, d'un tempérament très-robuſte, fut attaqué d'une fievre double-tierce. Le 5 les accès étant devenus plus violens, je fus le voir. On

l'avoit ſaigné deux fois du bras, & une fois du pied : on l'avoit auſſi purgé avec les eaux de caſſe. Je trouvai le malade dans un redoublement conſidérable, l'eſprit égaré, & le pouls très-concentré. Le 7 le redoublement vint de meilleure heure, la langue commença à être ſeche, & le malade fut agité de mouvemens convulſifs; il ne ſentoit d'ailleurs aucune douleur; je le fis ſaigner du bras. Le 8 les mêmes accidens continuerent & augmenterent de façon qu'on le crut agoniſant. La langue étoit comme rôtie, les levres très-gercées, & les yeux à demi-ouverts. Je le fis ſaigner du pied, & je lui preſcrivis pour boiſſon le petit lait fait avec la crême de tartre, l'eau de poulet, dans laquelle on faiſoit cuire de la laitue, de la chicorée ſauvage, & un concombre avec ſes graines pilées. J'employai fréquemment les lavemens émolliens, & les potions huileuſes & vermifuges. Le ſoir je réitérai la ſaignée du pied. Le 9 j'ordonnai l'eau de caſſe ai-

guiſée, avec le ſel d'epſom; le malade ne commença à évacuer qu'après-midi. Tous les ſymptômes étant revenus, je le fis ſaigner vers les dix heures du ſoir. J'apperçus que le malade avoit beaucoup de taches pourprées. Je continuai l'uſage de l'eau de caſſe, qui opéra mieux que le jour précédent. Les 11, 12, 13, 14 & 15, le malade fut toujours dans le même état; mais l'aridité de la langue, ſa noirceur, l'inconſtance du pouls, tantôt foible, tantôt fort, la continuation des mouvemens convulſifs, l'égarement d'eſprit, étoient des ſignes d'une mort prochaine. Pendant tout ce temps, je continuai l'uſage de l'eau de caſſe, & des boiſſons marquées ci-deſſus. La puanteur & la mauvaiſe qualité des matieres que rendoit le malade, m'obligeoient à ſuivre cette indication. Le 16 on commença à avoir quelqu'eſpérance de guériſon. La langue parut humide, les yeux un peu ſereins, & les urines moins chargées. Le ſoir le redoublement étant re-

venu avec les ſymptômes ordinaires, le pouls étant fort & fréquent, je fis ſaigner le malade du pied, & le lendemain je lui fis prendre trois à quatre verres d'eau de caſſe amere. Le 18 nous eûmes lieu d'eſpérer une heureuſe convaleſcence. Le redoublement n'avoit point été conſidérable, la langue étoit nettoyée, les yeux étoient beaux, & les urines naturelles. Je lui conſeillai d'uſer encore quelque temps de la tiſane amere émulſionnée. Trois ou quatre jours après que j'eus ceſſé de le voir, j'appris avec ſurpriſe qu'il ſe plaignoit d'une vive douleur à la maléole de la jambe où il avoit été le plus ſaigné, & que la fievre étoit revenue avec des mouvemens convulſifs. Un trombus, qui avoit procuré une légere inflammation à la jambe gauche, avoit obligé de faire à la jambe droite les ſaignées qui étoient devenues néceſſaires depuis cet accident; mais il n'y avoit pas d'apparence que cette douleur provînt de la piqûre d'aucune

d'aucune faignée. Le malade étant convalefcent, je l'avois vu fe remuer & fe lever fans fe plaindre de rien. Je conjecturai plutôt que le fang m'ayant paru diffous dans les dernieres faignées, il pouvoit y avoir dans cette partie une difpofition gangreneufe. Ne pouvant aller voir le malade, le fieur Lapuyade, Chirurgien, y fut; & après avoir examiné cet accident, il me rapporta qu'il avoit trouvé un gonflement confidérable dans toute la jambe, mais fur-tout à la partie inférieure; qu'il avoit fenti le canal de la faphene tendu jufqu'au haut de la cuiffe comme une corde, ce qui provenoit de ce que le fang étoit arrêté dans ce vaiffeau; qu'ayant lieu de croire qu'il avoit abcédé dans la partie inférieure, il avoit fait une incifion jufques vers le milieu de la jambe; qu'il en étoit forti beaucoup de pus; qu'il avoit recommandé qu'on entretînt bien la fuppuration, & qu'on appliquât des cataplafmes émolliens jufqu'au bout de la cuiffe. Sur

ce rapport, je crus qu'on pourroit sauver le malade; mais nous fûmes trompés. On nous marqua que la fievre & les convulsions persistoient. Je fus avec le sieur Lapuyade; je trouvai la plaie pansée à sec & ne suppurant plus, quoiqu'elle fût encore vermeille, & la jambe & la cuisse enveloppées de compresses trempées dans l'eau-de-vie camphrée, *ulcus autem, sive anteà fieri contigerit, sive in morbo fiat, discere oportet; si enim moriturus sit homo, ante mortem lividum & siccum erit, aut pallidum & siccum. Hipp. prognost.* Le Chirurgien qui avoit soin du malade, avoit jugé à propos de suivre une méthode toute opposée à celle que lui avoit conseillée son confrere. La jalousie regne dans tous les Pays comme dans toutes les professions. Le malade en fut la victime; il étoit dans un état où il n'y avoit plus de remede; il mourut trois ou quatre jours après, avec les symptômes du spasme. Cette observation est un peu longue; mais les accidens qui en font

le ſujet, méritent l'attention des plus habiles Praticiens.

Conſtitution de l'Eté 1734.

Au mois d'Avril on crut être exempt de la contagion qui avoit regné l'année précédente. Ce mois, comme celui de Mai, fut très-ſec, & pendant ce temps on vit peu de malades. Les premiers jours de Juin le temps changea, & les vents de ſud causerent de grands orages, & durerent ſept à huit jours. Cette viciſſitude a ſuffi pour cauſer de nouvelles maladies. Pendant les mois de Juin, Juillet & Août, il y a eu bien des malades à la Ville du Cap, mais il y en a eu très-peu dans la plaine.

La Ville du Cap eſt ſituée au bas d'une montagne qui la couvre du côté du nord & de l'oueſt; cette Ville regarde la mer à l'eſt, & elle eſt bornée au ſud par des marais d'une demi-lieue de long, qui ſe rempliſſent dans le flux de la mer. Durant le ſolſtice d'été les marées ne ſont

pas si hautes dans l'Amérique méridionale que durant celui d'hiver ; l'eau n'étant pas alors si abondante, ni par conséquent dans un si grand mouvement, doit s'y corrompre plus promptement. S'il arrive que l'été soit plus sec que de coutume, cette eau, l'égoût de la Ville, & le tombeau des crabes & des autres insectes de la mer, exhale une plus grande quantité de corpuscules infectés, capables d'engendrer la corruption où ils se répandent. Si les pluies sont abondantes, les terres étant alors inondées, les mauvais principes sont comme noyés & entraînés par le cours des eaux. Suivant ces remarques, il est facile de comprendre pourquoi la Ville du Cap doit être plus mal-saine en été qu'en hiver ; pourquoi un été trop sec doit être d'un funeste augure pour ses habitans. On doit donc attribuer à la grande sécheresse de l'été les maladies qui ont regné à la Ville du Cap pendant cette saison ; telles étoient les fievres intermittentes & les fievres double-tierces, qui dégénéroient

pour l'ordinaire en continues. Les malades se plaignoient de violentes douleurs de tête, & elles étoient si opiniâtres, qu'il étoit impossible de les calmer : les saignées du pied, de la gorge, les remedes rafraîchissans, les topiques, les purgatifs, les vésicatoires & l'opium, ne procuroient aucun soulagement au malade. Où l'art est inutile, la nature se plaît quelquefois à opérer des prodiges salutaires. Le plus grand nombre guérissoit par une innombrable quantité de cloux qui sortoient à la tête & à l'extérieur du corps, c'étoit un signe certain d'une parfaite guérison. Ceux qui avoient le ventre libre, étoient plus promptement guéris; le mal étoit plus opiniâtre dans les malades qui étoient d'un tempérament sec, que dans ceux qui étoient replets.

I. *Histoire.*

M. de Lorre, Maître Chirurgien au Cap, d'un tempérament maigre &

robuste, eut une fievre continue, avec un violent mal de tête. La fievre dura quinze jours. Lorsqu'elle commença à se calmer, il sortit par toute la tête une si grande quantité de petits cloux, qu'à peine auroit-on pu placer entr'eux la tête d'une épingle. Tous suppurerent, & il fut parfaitement guéri.

II. Histoire.

Un homme de trente ans fut attaqué d'une fievre tierce dont les accès étoient considérables. Quand j'arrivai, le malade étoit mort; le Chirurgien me dit qu'il n'avoit paru aucuns symptômes fâcheux, qu'il lui avoit fait deux saignées du bras & une du pied, qu'il l'avoit purgé deux fois avec deux médecines fort douces, & mis ensuite à l'usage du kinkina. Je le fis ouvrir; nous trouvâmes tout le foie gangrené.

Tandis que les anciens habitans du Cap étoient affligés par ce genre de maladie, les nouveaux avoient un fort en-

core bien plus trifte. Le mal de Siam reparut, & fit périr plus de la moitié des marins. A quoi attribuer le prompt effet d'une corruption qui en vingt-quatre heures précipitoit au tombeau ceux qui en étoient attaqués ?

Mais quelque générale qu'ait été cette contagion, les Matelots en ont été, pour ainfi dire, les feules victimes. Exténués, accablés de fatigues, dépourvus de tout fecours, abandonnés entre les mains d'un jeune Chirurgien peu appliqué & fans expérience, la plupart font morts manque de fecours.

Les maladies ayant ceffé au *Cap* vers la fin d'Août, elles fe répandirent dans la plaine. L'inflammation des inteftins, le cholera-morbus, la colique de Poitou, la dyfurie, & la paffion hyftérique, furent les maladies les plus communes. *In ficcitatibus arthritides, urinæ ftillicidia, & dyfenteriæ. Hipp. Aph. 16, Sect. III.*

III. HISTOIRE.

Un homme de trente-cinq ans ayant une fievre aiguë avec vomiſſement & dévoiement, m'envoya chercher. Il avoit déja été ſaigné, & on lui avoit donné une légere eau de caſſe. Je le trouvai très-froid, preſque ſans pouls, les yeux égarés. Je lui ordonnai le thé, l'eau de poulet, & de prendre le ſoir un grain d'opium dans un demi-gros de thériaque. Les accidens continuerent; le lendemain on réitéra les mêmes remedes, & je fis augmenter la doſe d'opium. Le 5 pluſieurs des accidens étant calmés, & le ſoir le pouls étant fort & très-fréquent, le malade fut ſaigné du pied, & je lui fis prendre le lendemain quelques verres d'eau de caſſe qui firent ceſſer la fievre.

Quoique les Pays chauds ſoient plus favorables à la délicateſſe des femmes que les Pays froids, & que la vie tranquille qu'elles y menent, contribue beaucoup à les entretenir dans une ſanté plus

parfaite que les hommes ; elles ſont néanmoins ſujettes à reſſentir les impreſſions d'un climat qui demande un tempérament plus fort, & différent de celui des Européens.

Les femmes vieilliſſent à S. Domingue bien plutôt qu'en France. Leurs évacuations périodiques finiſſent à un âge moins avancé que dans les Pays froids ; & dans cette révolution elles eſſuient de dangereuſes maladies.

La molleſſe du tempérament des femmes, qui fait qu'elles ont une moins abondante tranſpiration que les hommes, eſt reconnue par pluſieurs Médecins pour la cauſe générale des menſtrues. La tranſpiration étant plus abondante dans les Pays chauds, il eſt donc naturel que les femmes ſoient moins réglées, & que leurs regles ceſſent de meilleure heure. Le défaut de ſéroſité contribuant à rendre les fibres de la matrice moins flexibles, la ceſſation des menſtrues doit y être très-préjudiciable à la ſanté. Un

ſang dépourvu d'une ſuffiſante quantité de limphe, doit être moins fluide; & ſi ce ſang, qui a coutume de trouver une iſſue par la matrice, y trouve trop de réſiſtance, il s'y engorge, & produit de fâcheux ſymptômes. Ces accidens ont dû être plus fréquens à la fin de l'année 1734, le temps ayant toujours été très-ſec. Auſſi eſt-ce l'année où nous avons plus vu de femmes malades; & preſque toutes ſe rencontroient dans le cas de la ceſſation de leurs regles, qui auroient pu couper pied à la maladie, ſi elles avoient eu ſoin d'en prévenir les ſuites par les remedes convenables.

HISTOIRE.

Une femme d'environ quarante ans, d'un tempérament robuſte & ſanguin, eut une fievre double-tierce, accompagnée dans les accès ou de délire ou d'une eſpece d'aſſoupiſſement, d'ailleurs elle étoit preſque ſans pouls & froide. En la levant, elle s'évanouiſſoit, & reſtoit près d'un

quart d'heure en cet état. Ses fréquens bâillemens me firent juger qu'il y avoit de la vapeur : elle avoit été ſaignée du pied, & on lui avoit fait prendre quelques verres d'eau de caſſe aiguiſée avec le ſel d'epſom. Je fis faire un opiat avec le kinkina, l'aloës, la mirrhe, le ſafran de mars apéritif, le ſel d'abſynthe & la teinture de caſtoreum. On en donnoit un gros de ſix en ſix heures à la malade. Dès le lendemain la fievre & les accidens ceſſerent.

La tiſane dont je me ſers ordinairement pour les femmes hyſtériques, eſt une eau minérale artificielle, faite avec une poignée de vieux cloux bien rouillés, & un gros de ſel ammoniac qu'on fait infuſer pendant vingt-quatre heures dans deux à trois pintes d'eau. Je fais quelquefois bouillir dans cette eau des racines d'herbes à bled, d'aſperges, d'herbes à chiques ; *pittonia ramoſiſſima viburni foliis, florè albo* ; de pois-puant, *caſſia fœtida, foliis ſennæ, non erecta* ; des

ſommités d'avocatier, *perſea Cluſ.* & de liane à calçon, *paſſi-flora ſeu granadilla.*

Conſtitution de l'Hiver 1734.

Le premier nord commença vers la fin d'Octobre: depuis le 15 de Janvier juſqu'au mois d'Avril, le temps fut plus froid que de coutume, & preſqu'auſſi froid qu'il l'eſt ordinairement à Paris au commencement d'Avril. Pendant les mois d'Octobre, Novembre & Décembre, j'ai remarqué dans le peu de maladies qu'il y a eu, la même conſtitution que l'hiver précédent, avec cette différence, que les fievres & les autres ſymptômes n'étoient pas généralement ſi violens. Les mois de Janvier, Février & Mars 1735, ont été, non-ſeulement très-ſereins, mais même plus froids qu'ils n'ont coutume d'être. Les vents d'eſt, nord-eſt & nord, ont toujours regné ſans pluie pendant ce long eſpace de temps: auſſi en a-t-on reſſenti de bons effets. Il

n'y a presque pas eu de maladies. On n'a vu que quelques rhumes & quelques fluxions qui n'avoient aucuns symptômes fâcheux. On espéroit qu'une saison si avantageuse contribueroit beaucoup à changer la constitution qui avoit paru dominer depuis près de deux ans, & que l'air purifié de ses mauvaises qualités, seroit désormais salutaire aux habitans & aux étrangers.

Constitution de l'Eté 1735.

Les mois de Mars, Avril & Mai, n'ont été ni trop secs ni trop pluvieux. L'alternative qui a regné pendant cette saison a été très-avantageuse pour la santé; on doit attribuer plutôt aux effets d'un mauvais régime qu'au caractere d'une constitution mal-faisante, les maladies qu'on a vues pendant cette saison. L'ophtalmie, ou l'inflammation des yeux, a été la seule qui ait paru dépendre du vice de l'air. *Si aquilonius & sine pluviis fuerit autumnus, siccis temperamentis*

erunt ophtalmiæ. Hipp. Aph. 14, Sect. III.

Quoique l'ophtalmie soit commune dans les quatre parties du monde, elle a de particulier dans les climats de la Zone torride, qu'elle fait de grands progrès en très-peu de temps; & pour peu qu'on differe d'y remédier, on est bientôt la victime de sa négligence. Le sang engorgé dans les vaisseaux de la conjonctive & des autres membranes de l'œil, sur-tout de la choroïde & du ligament ciliaire, déchire les petits vaisseaux par sa qualité âcre & corrosive, & occasionne des taies, abcès & glaucômes, pour l'ordinaire incurables. Il arrive même très souvent que cette acrimonie, qui est comme naturelle dans les habitans des Pays maritimes & marécageux, participe de la contagion vérolique. Ceux auxquels on s'étoit trop pressé d'arrêter le cours d'une chaude-pisse, & dans qui, par le retour du flux vénérien, on ne venoit pas à bout d'en extirper les racines, ont parû être les plus sujets à l'ophtalmie.

I. *HISTOIRE.*

Un jeune homme d'un tempérament ſec, étant attaqué d'une ophtalmie, fut ſaigné deux ou trois fois inutilement. On employa ſans ſuccès les purgatifs hydragogues, les collires, les véſicatoires & le ſéton. Il s'eſt formé une taie, & les liqueurs ſe ſont épaiſſies, de façon qu'il ne paroît aujourd'hui ni prunelle, ni cornée tranſparente.

II. *HISTOIRE.*

Une femme de quarante ans ayant été ſaignée dans la même maladie huit à neuf fois, tant du bras que du pied & de la gorge, & ayant uſé de bouillons, tiſanes & purgatifs anti-ſcorbutiques, a été parfaitement guérie.

III. *HISTOIRE.*

Un jeune homme fort débauché qui avoit la même maladie, uſoit, ſans nul

effet, des mêmes remedes. Je soupçonnai qu'il avoit eu une chaude-pisse qui avoit été mal guérie; il me l'avoua. Je le mis à l'usage des bains, des lavemens & des boissons émollientes. La chaude-pisse reparut aussi-tôt; & à mesure que l'écoulement augmentoit l'ophtalmie paroissoit se dissiper. Cette maladie est vulgairement appellée *Fluxion*. On emploie indifféremment ce terme pour marquer toutes les maladies extérieures désignées par les noms de Rhumatismes & de Catarrhes. On y est fort sujet dans les Isles, sur-tout depuis Novembre jusqu'en Février. La grande fraîcheur des nuits, le peu de soin qu'on a de s'en garantir, & la coutume de se promener ou de voyager dans le temps qu'il tombe une grande abondance de serein, concourent à rendre ces maladies fort communes. Bontius a fait les mêmes remarques dans ses excellentes Observations *de Medicinâ Indorum*.

Juin, Juillet, Août, Septembre & Oc-

tobre, ont été auſſi tempérés que les mois précédens : il y a eu très-peu d'orages. Pendant les deux autres mois de l'année il y en a eu de très-violens. Les fievres tierces & double-tierces ont été les ſeules maladies qui ayent regné durant cette ſaiſon. Elles ont eu de particulier que les malades étoient fort long-temps à ſe rétablir.

Conſtitution de l'Hiver 1735.

Vers la fin d'Octobre on eut un nord qui dura près de trois ſemaines, & c'eſt le ſeul qu'on ait eu juſqu'en Février. Les mois de Novembre, Décembre & Janvier, ſe ſont écoulés ſans qu'il ſoit tombé de pluie, & la chaleur a été preſqu'auſſi vive que dans la canicule. Les orages ont continué comme dans le ſolſtice d'été, ce qu'on n'avoit jamais vu.

Qu'il me ſoit permis de rappeller au Lecteur les cauſes principales que nous avons rapportées ci-devant, & la deſcription que nous avons faite de la ſitua-

tion de la Ville du Cap & de ſes environs ; cette attention eſt d'autant plus néceſſaire, qu'à ſix lieues de la Ville, du côté de l'eſt, on jouiſſoit d'une ſanté parfaite, pendant que le Cap & tous ſes environs étoient infectés de maladies. Le territoire du *Fort-Dauphin* n'a été plus ſain, que parce qu'étant ſablonneux & plus élevé, il a dû être à couvert des mauvaiſes exhalaiſons que produit la diſpoſition d'un terrein marécageux.

En général, cette année a été plus aride que les précédentes. Pour peu qu'il tombe de pluie dans le cours d'une telle année, cette petite quantité ne doit ſervir qu'à augmenter la corruption.

La maladie de Siam a donc regné avec fureur pendant les mois de Novembre, Décembre & Janvier ; elle a même été accompagnée de ſymptômes plus violens que les années précédentes. Comme les hiſtoires rapportées dans le traité particulier que j'ai fait ſur cette maladie, dépendent, pour la plupart, de cette

conſtitution, j'y renvoie le Lecteur.

Pendant le cours de cette ſaiſon, les maladies ont été auſſi fâcheuſes pour les femmes que pour les hommes, ſur-tout pour celles qui étoient groſſes; pluſieurs ont eu de fauſſes couches, ou des accouchemens très-laborieux. Elles étoient, pour l'ordinaire, attaquées de fievres double-tierces, qui devenoient continues, ſi on ſe laiſſoit ſurprendre par une fauſſe apparence d'intermiſſion. Vers le neuf ou le onze de la maladie, il ſe formoit une inflammation au foie ou aux inteſtins, d'autant plus incurable qu'elle s'étoit formée lentement. Si la malade étoit groſſe, on devoit appréhender une fauſſe couche, d'autant plus commune, que dans les Pays chauds toutes les parties ſe relâchent plus facilement que dans les climats tempérés.

HISTOIRE.

Une femme d'un tempérament très-replet & bilieux, eut, dans ſon ſixiéme

mois de groſſeſſe, une fievre double-tierce qui au troiſiéme accès devint continue. Au commencement de chaque redoublement elle avoit des vomiſſemens qui duroient quatre à cinq heures. Je la fis ſaigner les huit premiers jours cinq fois du bras. Je lui fis uſer pour boiſſon d'une eau de caffe aiguiſée de ſel d'epſom. Le délire étant ſurvenu, je la fis ſaigner deux fois du pied. La fievre ne ſe calma qu'au bout de dix-ſept jours; elle devint alors double-tierce. La malade guérit parfaitement, & accoucha au terme de neuf mois d'une fille qui parut n'avoir reçu aucune impreſſion de l'état où s'étoit trouvée la mere.

Conſtitution de l'Eté 1736.

L'été de 1736 a été tout-à-fait différent des précédens. L'air a preſque toujours été ſerein pendant cette ſaiſon; & à l'exception des pluies & de deux à trois orages qui ſont arrivés pendant Juin, depuis Avril juſqu'en Octobre on

n'a pas entendu dix fois le tonnerre. La malignité ne m'a pas paru auffi générale. Les fievres continues ou continentes, dont nous avons déja fait mention, ont été les maladies les plus communes, & il n'y a eu que très-peu de malades attaqués de fievres peftilentielles.

J'ai attribué en partie les maladies précédentes au rétabliffement de la Ville du Cap. Les deux tiers de la Ville ayant été confumés par un incendie à la fin de 1733, les habitans ont dans l'efpace de deux ans rétabli les maifons. Les terres qu'on a remuées pour faire ces édifices, l'humidité des murailles nouvellement enduites de chaux, ont dû remplir la Ville de vapeurs. Quelque pernicieufes qu'elles aient pu être, elles n'ont cependant pas été auffi funeftes que celles des fréquens orages.

Conftitution de l'Hiver 1736.

Après un calme & une fécherefle de quatre mois, le premier nord parut

vers la mi-Octobre, & dura deux à trois jours. Un mois après, il en vint un autre qui dura peu de temps, & qui fut suivi d'un temps très-sec. Ce temps persista jusques vers la fin de Janvier, où la saison changea de façon, que nous eumes, pendant près de quinze jours de suite, des pluies qui furent accompagnées, au commencement de Février, d'orages assez violens, ce qui est fort extraordinaire dans ce mois.

Depuis Novembre jusqu'en Janvier, l'air fut très-frais. Les fluxions ou catarrhes furent alors très-communs, & les enfans sujets à des maladies vermineuses & à des fievres continues. Les femmes eurent des accouchemens très-laborieux, & accompagnés de suites très-fâcheuses. Plusieurs, vers la fin de l'année, furent attaquées de fievres pourprées, presque semblables à celles qu'on voit assez souvent en France.

Les habitans des pays chauds sont encore plus sujets aux catarrhes que ceux

des tempérés. L'alternative du chaud & du froid arrêtant ordinairement trop ſubitement la tranſpiration, doit occaſionner des engorgemens dans les parties extérieures. Les oreilles, les yeux & les dents ſont pour l'ordinaire le ſiége de ces reflux. Je fais ſouvent appliquer les véſicatoires derriere les oreilles, & ſur l'os occipital; j'en ai toujours obſervé de bons effets.

Les enfans furent attaqués en plus grand nombre durant cette ſaiſon. Au reſte les maladies des enfans ſont du même caractere que celles qu'ils ont en Europe: je n'y ai remarqué d'autre différence que la difficulté de les purger. Il faut très-ſouvent avoir recours à l'émétique. La manne, la rhubarbe & la poudre cornachine même, ne produiſent pour l'ordinaire aucun effet.

Nous avons obſervé beaucoup d'accouchemens laborieux & de ſuites de couches fâcheuſes. Les ſymptômes de ces

accidens malheureux paroîtront par le détail de l'hiſtoire ſuivante.

HISTOIRE.

Une Dame ayant accouché fort heureuſement, elle perdit connoiſſance ſix heures après ſa couche, la langue devint épaiſſe, les vuidanges ſe ſupprimerent, le ventre ſe gonfla & devint douloureux. Elle étoit depuis quatre heures dans cet état, lorſque je fus appellé. Je la fis ſur le champ ſaigner du pied. Les convulſions ſe mirent de la partie; la matrice devint d'une dureté conſidérable. Trois heures après je fis faire une ſeconde ſaignée du pied très-copieuſe, & appliquer ſur le ventre des fomentations ou cataplaſmes avec l'abſynte ſauvage, le poispuant & la verveine-puante qu'on fit bouillir dans parties égales d'eau & de vin blanc. On les renouvelloit de trois en trois heures, & on donnoit à chaque fois un lavement de la décoction des mêmes herbes. Je n'ai jamais tant eu lieu de

de déſeſpérer d'un malade que de cette femme-là. Outre ces accidens, elle avoit la rate très-gonflée depuis pluſieurs années, un viſage très-bouffi & plombé, des jambes très-enflées, tous ſignes avant-coureurs d'hydropiſie ou de diarrhée. La malade paſſa la nuit dans un état d'agonie. Je la trouvai le matin un peu moins agitée, la langue bégayante, le ventre toujours gonflé, tendu & douloureux. Je la fis encore ſaigner du pied, & lui fis tirer au moins quinze onces de ſang. Quatre heures après cette ſaignée, les vuidanges commencerent à paroître, & augmenterent peu à peu, de maniere que dans vingt-quatre heures tous les fâcheux ſymptômes ceſſerent. Au bout de huit jours nous purgeâmes la malade avec de doux hydragogues, & on les lui réitéra ſept à huit fois.

Cette Dame étant menacée depuis trois à quatre ans d'hydropiſie, en étoit en quelque façon garantie par les accouchemens, dans leſquels elle rendoit une

prodigieuſe quantité d'eau. Dans celui-ci elle n'en rendit preſque point, & ce fut ſur ce fondement que je poſai la méthode dont je me ſuis ſervi avec ſuccès dans cette maladie.

Les fievres peſtilentielles qui ont regné vers la fin de l'année, ont paru d'abord un peu différentes de celles des conſtitutions précédentes. Quelques malades ont eu à la vérité des ſymptômes ſemblables à ceux de la maladie de Siam; mais dans le plus grand nombre, le prélude ne ſe trouvant pas ſi violent, ils tomboient dans des accidens un peu moins conſidérables, mais pour la plupart auſſi funeſtes par leurs ſuites.

Nous avons remarqué que dès que la fievre ceſſoit, il paroiſſoit beaucoup de pourpre; que le plus grand nombre des malades étoit attaqué de vives douleurs de tête dès le commencement, & qu'avant ou après la mort ils rendoient beaucoup de ſang par le nez. Pendant la violence de la fievre, ils ſe plaignoient

beaucoup de cette partie ; & lorſque la fievre ſe calmoit, la douleur ceſſoit ; mais eu égard à la douleur qui avoit précédé, on pouvoit augurer une hémorragie par le nez ou les oreilles. La maladie a fait ſentir dans quelques perſonnes des effets de malignité vers les parties inférieures.

On peut attribuer ce changement à la grande ſécherеſſe qui a regné pendant le cours de cette année. L'air ſec contribuant beaucoup à reſſerrer toutes les parties du corps, le ventre a dû être moins ſuſceptible de relâchement, & le venin contagieux par conſéquent plus diſpoſé à s'élever & à ſe fixer vers les parties ſupérieures. C'eſt à la même raiſon que j'attribue la moindre quantité de diarrhée. En effet, depuis près de deux ans nous n'en avons vu qu'un très-petit nombre ; mais à ſon défaut l'hydropiſie a pris la place. *Aquiloniæ conſtitutiones corpora compingunt & robuſta efficiunt, alvos ſiccant ; auſtrinæ vero corpora diſ-*

ſolvunt, & alvos humectant. Aph. 17, Sect. III.

I. Histoire.

Un jeune homme de dix-huit ans, d'un tempérament vif & ſanguin, fut attaqué d'une fievre violente, accompagnée de douleur de tête & de reins; on le ſaigna deux fois du bras, & quatre fois du pied très-copieuſement; le trois la fievre ſe calma, & il parut un commencement de jauniſſe. On lui fit uſer pour boiſſon d'une légere eau de caſſe, qui lui fit évacuer beaucoup de matieres bilieuſes. A la fin du 5 de la maladie, les matieres parurent noires. Le 6 il lui ſurvint une hémorragie conſidérable par le nez, qui dura ſept à huit heures; il mourut le ſoir.

II. Histoire.

Une femme de trente ans fut attaquée d'une fievre continue, qui ne fut précédée ni de froid, ni de vomiſſement. Elle ſe plaignoit ſeulement de la tête & des reins. Je la fis ſaigner du pied, & réité-

ter la même ſaignée dans le jour. Je lui preſcrivis de fréquens lavemens & des boiſſons fort légeres. Le 3 il ſurvint des envies de vomir; le pourpre parut, & la fievre continua juſqu'au 4. Le pouls d'ailleurs étoit foible & fréquent. J'employai la poudre de vipere dans les bouillons, la confection alkermès, le ſel d'abſinthe, & la poudre à vers; je fis mettre du ſafran dans la tiſane. Le 4 la malade ſe plaignit d'une grande oppreſſion, ce qui me détermina à la faire ſaigner du bras. Le 7 elle urina le ſang, & le bas-ventre devint douloureux. Je lui fis appliquer ſur le ventre des cataplaſmes faits avec les plantes hyſtériques; le 8 les regles parurent, & elle fut guérie.

Nous avons vu pendant cette ſaiſon peu de malades parmi les habitans de la plaine. La ſérénité de l'air en a dû être la cauſe. En effet, nous avons toujours obſervé que les ſaiſons pluvieuſes étoient fatales aux anciens du Pays, ſur-tout quand les pluies étoient de longue durée.

Il a succédé aux pluies de Février un vent des plus violens, qui a continué pendant près de quinze jours.

Constitution de l'Eté 1737.

La saison froide, qui dura jusqu'au 15 de Mars, fut suivie d'un temps chaud & orageux, qui continua jusqu'à la fin d'Avril. Le tonnerre ne fut pas cependant fréquent, sur-tout les derniers quinze jours d'Avril. Depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Juin, le temps fut toujours pluvieux, le vent tantôt au nord, tantôt au sud. Cette vicissitude est extraordinaire dans cette saison. Les mois de Juillet, d'Août & de Septembre, furent très-chauds. On eut peu de pluie & d'orages pendant cette saison.

Les fluxions ou rhumes, les coliques de différentes especes, furent les maladies qui regnerent pendant Mars & Avril. Le changement subit qui arriva à la mi-Mars, occasionna dans plusieurs sujets une révolution ou fonte subite, qui fut accom-

pagnée de ſymptômes très-fâcheux ; tel fut le catarre ſuffoquant. D'ailleurs les ſymptômes les plus communs furent de violens rhumes de poitrine, des diarrhées, des ſurdités, de vives douleurs de tête, des ophtalmies, & des coliques.

Les coliques de cette année furent plus aiguës & plus opiniâtres que celles des années précédentes ; j'en ai remarqué cette année une eſpece différente de toutes celles que j'ai obſervées, & dont je ne crois pas qu'aucun Auteur ait parlé. Je l'appelle *colique vérolique*, parce qu'elle attaque ceux, ou qui ont une gonorrhée, & dont la diminution de l'écoulement fait ſoupçonner que le reflux du virus affecte les inteſtins, ou qui depuis peu de temps en ayant été maltraités, ont le malheur d'en reſſentir les fâcheuſes ſuites par les douleurs les plus aiguës. Quoique cette eſpece de colique paroiſſe avoir les mêmes ſymptômes que la colique de Poitou, & qu'elle de-

mande le même traitement, elle a de particulier qu'ils sont plus violens, qu'ils durent plus long-temps, & qu'il faut, pour en extirper les racines, un plus long usage de purgatifs & de somniferes. Il ne convient au surplus d'avoir recours aux narcotiques dans cette espece de colique, qu'après avoir réitéré les purgatifs pendant plusieurs jours, afin d'éviter un plus long séjour du virus dans les visceres du bas-ventre.

I. HISTOIRE.

Une femme de cinquante ans, d'un tempérament replet, robuste, sanguin, pituiteux, & sujette aux vapeurs, tomba tout-à-coup dans un accès de fievre qui ne fut caractérisée que par un frisson très-long, auquel succéda une très-légere chaleur, & un pouls fort peu élevé : la malade fut toujours très-assoupie. Il survint une légere moiteur; on profita de l'intermission pour faire deux saignées du pied, qui ne parurent être abondan-

tes que par rapport au trop d'embonpoint de la malade ; & elle fit ufage d'une tifane royale, dont on aiguifa le premier verre d'une demi-dofe d'émétique. Ces remedes firent peu d'effet. Après huit heures de calme, on vit recommencer les premiers accidens, qui augmenterent au point que la refpiration devint très-gênée, le vifage œdemateux, les extrémités froides ; & il furvint une falivation fi abondante, que la malade mourut comme fuffoquée. Les véficatoires, les potions volatiles, les lavemens irritans, le kermès minéral, & l'émétique, ne produifirent aucun effet.

Dès le commencement de la maladie, le vifage étoit bouffi & d'un pâle clair, le pouls concentré & très-petit. Ces deux fignes fuffifent pour faire diftinguer cette maladie de l'apoplexie fanguine, ou du fommeil léthargique procuré par une inflammation du cerveau ; le vifage, dans ces maladies, étant toujours rouge,

les vaisseaux de la conjonctive enflammés, le pouls élevé & très-fort. On auroit essayé de faire la saignée de la temporale ou de la jugulaire; mais dès le commencement du second jour il parut des signes d'une agonie certaine.

II. Histoire.

Un homme d'un tempérament robuste & sec, étoit attaqué depuis plusieurs mois d'une gonorrhée, pour la guérison de laquelle on avoit employé tous les secours de la Médecine; l'écoulement néanmoins persistoit d'une couleur tantôt blanche, tantôt jaune ou verte. Il survint une colique, dont les douleurs étoient fort aiguës : après plus de quinze jours d'usage des remedes appliqués inutilement, & la plupart mal-à-propos, le malade se fit transporter au Cap. La gonorrhée couloit alors très-peu. Je fis baigner le malade soir & matin pendant trois jours; il prit de fréquens lavemens avec la casse bouillie dans de

l'eau de mer. Après cette préparation, il usa pour boisson pendant quatre jours, d'une tisane royale, composée avec le séné, la casse, le sel d'epsom, la chicorée sauvage & le cresson dans une pinte d'eau. Cette tisane le faisoit aller huit à dix fois. J'y fis ajouter dans chaque verre douze grains de poudre cornachine. Le soir du cinquiéme jour il prit deux grains d'opium, qu'on redoubla deux heures après, par rapport au peu d'effet des premiers. Cette dose calma les douleurs, sans d'ailleurs procurer le sommeil. Les douleurs étant revenues, on retourna à l'usage des purgatifs, auquel succédoit alternativement celui de l'opium, afin de procurer du soulagement pendant la nuit. Après huit à dix jours de cette alternative, on s'en tint à celui de l'opium, qu'on fit continuer quatre à cinq jours, & qu'on accompagna de la tisane sudorifique. On termina la cure de cette maladie par le lait coupé, qu'on fit prendre pendant plusieurs semaines au ma-

lade, qui eut le bonheur d'être parfaitement guéri de la colique & de la gonorrhée.

Depuis Avril jusqu'à la fin de Juin, que cesserent les pluies, il y eut très-peu de maladies. L'abondance des pluies, qui tomberent ensuite pendant deux mois, contribua à rafraîchir l'air, & à laver les terres, de maniere qu'on eut lieu d'en bien augurer pour la santé des habitans dans la saison suivante. En effet, non-seulement l'été, mais même toute l'année a été une des plus saines qu'on ait encore vues à Saint Domingue. Les habitans de la plaine ont été malades en plus grand nombre que ceux du Cap, ce qui arrive ordinairement après les saisons pluvieuses; mais leurs maladies avoient le caractere d'une simple fievre putride, sans aucune apparence de malignité.

Le caractere des maladies de cette constitution a eu de particulier qu'il étoit très-facile de relâcher le ventre des malades, & même si facile, qu'il falloit une

circonſpection extraordinaire, lorſqu'on jugeoit à propos de purger un malade, ſur-tout ceux, ou qui avoient le ventre naturellement très-libre, ou qui étoient d'un tempérament replet. Quoiqu'on doive apporter cette attention dans tous les temps, on doit ſur-tout l'avoir pendant la ſaiſon de la canicule, ſur-tout lorſque cette ſaiſon a été précédée d'un temps très-pluvieux, comme il eſt arrivé cet été; car je n'ai jamais été plus embarraſſé dans l'uſage des purgatifs que pendant cet eſpace de temps. Il étoit étonnant de voir qu'une once, & même une demi-once de manne, ſuffiſoit pour l'ordinaire, & faiſoit aller douze ou quinze fois les malades. Il falloit même quelquefois en arrêter l'effet par une potion cordiale, ce qui arrivoit fréquemment aux tempéramens replets, à l'égard deſquels on ne ſauroit trop prendre de précaution, par rapport à la grande diſpoſition qu'ils ont dans les climats chauds à ce qu'on appelle *fonte d'humeurs*. Auſſi

ne peut-on trop recommander dans ce Pays l'usage des purgatifs en lavage, c'est-à-dire en doses réitérées : par ce moyen on est maître de purger un malade suivant ses forces.

C'est à la grande facilité qu'on a eue cet été de relâcher les fibres des intestins, qu'on doit attribuer l'heureux succès de la Médecine dans la cure du mal de Siam. Quoique cette maladie ait été moins commune cette année que les précédentes, elle a toujours conservé son titre de maladie endémique. Elle a continué d'attaquer les nouveaux venus, dont plusieurs nous ont fourni des observations intéressantes insérées dans la description de cette maladie.

J'ai observé qu'après de longues & abondantes pluies, les fievres tierces, double-tierces & continues, ou plutôt continentes, étoient les maladies les plus communes, dont la cause étant un relâchement ou ramollissement des solides & des fluides, n'occasionnoit que de sim-

ples engorgemens. J'ai auſſi remarqué qu'il y avoit alors moins de maladies contagieuſes, & que le contraire arrivoit lorſqu'il tomboit des pluies en petite quantité, & qu'elles étoient précédées & ſuivies d'une grande ſéchereſſe. J'attribue ces effets à l'inondation : dans le premier cas, elle entraînoit une partie des mauvais principes ; dans le ſecond au contraire, les terres légerement humectées procuroient un plus grand développement de ces mêmes principes, contribuoient par leur putréfaction à en augmenter la quantité, & donnoient ainſi naiſſance à des exhalaiſons nuiſibles. Or l'été de cette année ayant été très-pluvieux, les maladies ont dû par conſéquent n'être pas auſſi communes ni auſſi contagieuſes que les années précédentes 1735 & 1736. Elles ont dû avoir auſſi un dénouement plus heureux. La grande facilité qu'on avoit à relâcher les vaiſſeaux excretoires, étoit la principale cauſe de l'heureuſe terminaiſon.

Conſtitutions de l'Hiver 1737; & de l'Eté & de l'Hiver 1738.

Hiver 1737.

LEs mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre ayant été fort tempérés, & même ſecs, on ne vit preſque point de maladies, à l'exception de quelques catarres.

Eté 1738.

Depuis Avril juſqu'à la fin de Juin, il eſt tombé de petites pluies deux ou trois fois par ſemaine, ſans orage. Juillet & Août ont été très-ſecs, & les briſes ont été très-fortes pendant ces mois. Depuis le 30 Août juſqu'au 15 Septembre, on a eu deux petits nords.

Hiver 1738.

Depuis le 15 Septembre juſqu'à la fin

d'Octobre, il y eut beaucoup d'orages & peu de brises. On eut un nord de trois à quatre jours au commencement de Novembre.

Les petites véroles, les fluxions, les fievres vermineuses, sur-tout dans les enfans, & la pulmonie, ont été les maladies les plus communes.

On croit dans les Isles que la petite vérole provient de la contagion dont les Negres, qu'on achete, sont quelquefois infectés. Il arrive tous les ans plusieurs navires chargés de Negres, où il s'en rencontre presque toujours quelques-uns attaqués de la petite vérole, sans que cette maladie se communique. Il y a plus d'apparence qu'elle dépend du caractere de la constitution. On ne doit pas au surplus en être fort alarmé dans les Colonies, parce que j'ai remarqué qu'elle n'étoit point dangereuse, & que si quelquefois on perdoit beaucoup d'esclaves, on devoit plutôt l'attribuer au peu de soin qu'on en avoit, qu'à la

malignité de la maladie & à la violence des ſymptômes.

HISTOIRE.

Je fus appellé la nuit pour une femme très-replette, groſſe de quatre mois, qu'on avoit ſaignée deux fois du bras, & qui étoit dans le cinquiéme jour de la maladie; j'obſervai une petite vérole confluente, dont les puſtules avoient peine à ſortir. La gorge étoit ſi enflammée ou ſurchargée du levain variolique, qu'elle ne pouvoit reſpirer. Je fis appliquer un fort emplâtre véſicatoire à la nuque du cou, pour détourner la matiere morbifique, & lui donner jour. Les emplâtres tirerent abondamment, les ſymptômes diminuerent; & la petite vérole étant bien ſortie, la malade n'eut beſoin que de gargariſmes & de tiſane.

Lorſque l'éruption des puſtules eſt abondante aux jambes des Negres, on doit y faire beaucoup d'attention, parce qu'ayant la peau des pieds fort dure &

cartilagineuſe, il ſe fait entre cuir & chair une ſuppuration où les vers ont coutume de s'engendrer.

Les enfans, comme c'eſt la coutume, furent les plus infectés de cette maladie; mais elle n'étoit dangereuſe que quand la fievre vermineuſe paroiſſoit l'accompagner. Je me ſuis toujours ſervi avec ſuccès dans cette occaſion de kermès minéral grain à grain, mêlé dans de l'huile d'amandes douces, & de la poudre à vers en bol ou dans la tiſane.

Pluſieurs ont été attaqués de maux de gorge avec fievre, ce qui donnoit lieu de craindre la petite vérole, ſans qu'elle ſurvînt. La violence du mal m'a ſouvent obligé de recourir aux véſicatoires. J'ai toujours obſervé un bon effet de ce remede dans les maladies où l'engorgement des vaiſſeaux lymphatiques paroiſſoit avoir plus de part que celui des vaiſſeaux ſanguins. Lorſque je m'apperçois que la ſuppuration n'eſt pas aſſez abondante, je la fais entretenir avec l'on-

guent basilicon, auquel je fais joindre de la poudre de cantharides.

On eut un nord en Décembre depuis le 12 jusqu'au 18. Il revint le 25, & dura trois jours. Le temps fut ensuite sec & frais jusqu'au 15 de Mars, où le vent de nord reparut, & fit pleuvoir pendant trois jours.

Constitution de l'Eté 1739.

Le temps fut serein & sec pendant Avril, Mai, Juin & Juillet; il n'y eut que six à sept orages dans la plaine. Ils furent plus fréquens vers les montagnes. Il n'y en eut point jusqu'à la fin de Septembre.

La mortalité des bestiaux a été grande pendant cette constitution; ce qu'on peut attribuer à la grande sécheresse & à la grande quantité de chenilles que le peu de pluie faisoit naître. Les negres des habitations près des montagnes, ont été fort sujets aux fievres continues vermineuses, aux fluxions de poitrine, aux

inflammations du foie & des inteſtins. Depuis le premier Août jusqu'en Octobre, il n'y a preſque point eu de malades.

Conſtitution de l'Hiver 1739.

Le vent du nord a preſque toujours continué. Depuis 1732 on n'avoit point eu de ſaiſon ſi pluvieuſe ni auſſi orageuſe. Elle a été d'autant plus mauvaiſe, qu'elle a ſuccédé à un été très-ſec & très-aride; d'où s'en eſt ſuivi une conſtitution d'un caractere différent des précédentes.

La Ville du Cap a été la premiere qui ait reſſenti les effets d'un tel changement. Les fievres double-tierces, & quelques maladies de Siam, ont paru pendant Octobre.

La douleur de tête, l'aſſoupiſſement & le flux de ventre, ont été les ſymptômes les plus communs dans les fievres double-tierces. Les parotides ont été très-fréquentes, ſur-tout dans la mala-

die de Siam. Je n'ai point vu de ſaiſon où cette maladie ſe ſoit davantage terminée par abcès, ſur-tout aux jambes & aux glandes parotides; leur maturité étoit ſi prompte, qu'il falloit les ouvrir au bout de deux ou trois jours.

La plupart des parotides ſe diſſipoient par le flux de ventre. J'ai obſervé dans quelques ſujets des retours alternatifs de parotides & de flux de ventre; c'eſt-à-dire que le dernier ſe calmant, la parotide reparoiſſoit. L'ouverture de ces parotides étoit infructueuſe. La ſurdité les précédoit, & en étoit un ſigne pronoſtic. On ne doit regarder ces dépôts comme critiques que lorſque la fievre ceſſe ou ſe calme. On peut alors eſpérer. Il convient même d'en prévenir la ſuppuration par l'ouverture, de crainte que cette matiere d'une qualité peſtilentielle, ne croupiſſant trop, ne produiſe une trop grande putréfaction, & une métaſtaſe ſuivie de ſymptômes ſouvent plus mauvais que

ceux qui ont précédé : mais si après la naissance d'une parotide, la fievre persiste, l'opération est inutile ; il n'y a que l'usage des purgatifs qui convienne. En effet, les parotides suppurent rarement dans ce cas, & elles ont coutume de se terminer par résolution. On tâche de la procurer par les cataplasmes émolliens & résolutifs, & par le flux de ventre. Les bilieux m'ont paru plus sujets à cette crise que les autres tempéramens. On a d'ailleurs assez bien réussi, pendant cette saison, dans la cure de la maladie de Siam & des fievres double-tierces.

Les habitans de la Plaine ont eu le sort de ceux de la Ville ; mais les maladies n'ont été dangereuses qu'à ceux dont le tempérament étoit infecté de quelque vice scorbutique ou vérolique. Quoique la diarrhée ait été très-commune, plusieurs sujets dont le tempérament étoit naturellement resserré, ont été attaqués d'esquinancie, de tumeurs & de

parotides ſcorbutiques ou véroliques, auxquelles ſurvenoit une gangrene ſi prompte & ſi conſidérable, qu'on ne pouvoit réuſſir à en arrêter le cours.

Le vent de nord a preſque toujours regné pendant cette ſaiſon, & on n'a vu aucun mois ſe paſſer ſans orages.

Conſtitution de l'Eté 1740.

Depuis le 20 Mars juſqu'à la fin d'Avril, la température a beaucoup varié; il a fait très-chaud vers la fin du mois, mais le ciel a été fort ſerein. On a eu pendant Juin ſept à huit violens orages. Juillet & Août ont été ſecs, peu orageux, parce que les briſes ont été fortes.

Outre les maladies d'hiver qui ont continué pendant cette conſtitution, & qui ont été plus mauvaiſes, eu égard à la chaleur & au temps qui a été moins pluvieux, la petite vérole a été très-commune, ſur-tout pendant Mai & Juin.

Pluſieurs

Plusieurs Negres ont été attaqués en Avril d'esquinancies & de fluxions de poitrine. Les symptômes de la maladie de Siam étoient très-conformes pendant le mois de Juin à ceux qui avoient paru durant l'été 1733. Les saignées se rouvroient, & la gangrene survenant aux extrémités, étoit le dernier signe d'une mort prochaine.

Constitution de l'Hiver 1740.

On eut un nord très-considérable le 12 Septembre; il dura quatre à cinq jours, & les pluies tomberent pendant trois. Un pareil nord revint le 20 d'Octobre, & les pluies durerent six jours. Elles furent suivies jusqu'au 15 de Novembre, d'un temps calme & sans brise. Les pluies d'orages ne tomberent que vers les montagnes. Le temps fut ensuite frais, & les brises fortes. Le 20 on eut un nord; le vent persista à venir, tantôt de cette partie, tantôt de l'est, jusqu'au mois de Mars : ce qui procura de

temps en temps des pluies qui duroient deux ou trois jours, & un temps très-frais, qui fut cependant interrompu en Janvier durant dix à douze jours par un temps mou, humide & orageux. Les brises ordinaires reparurent à la fin de Février, & continuerent pendant Mars.

J'observai dans les fievres double-tierces un caractere particulier. La plupart commençoient par fievres continues, & n'avoient les signes de double-tierces que vers le 8, le 10 & le 12. Ceux qui avoient le flux de ventre suoient peu; quelques-uns avoient des taches pourprées & des hémorragies. Ces derniers symptômes indiquoient une complication de double-tierce & de fievre maligne. Le flux de ventre, qui quelquefois affoiblissoit trop le malade, obligeoit d'avoir recours aux cordiaux, & de les mêler avec les purgatifs. Le kinkina de Saint Domingue, qui est moins amer que celui du Pérou, m'a paru

mieux réuſſir dans cette conſtitution que dans aucune autre, ſur-tout dans les fievres qui traînoient trop en longueur.

Cette conſtitution a été très-mauvaiſe pour les ſcorbutiques & les vérolés; beaucoup ont fini par la diarrhée; quelques-uns par la pulmonie & par l'hydropiſie. Un grand nombre de ces pauvres qu'on appelle *Freres de la Coſte*, anciens dans le Pays, & infectés de ſcorbut ou de vérole, a péri par la diarrhée, mais ſur-tout par les ulceres aux jambes, auxquels ces pauvres ſont très-ſujets, étant obligés de marcher nuds pieds. Ces ulceres devinrent pendant cette conſtitution comme l'égoût de tout le venin, & d'une ſi mauvaiſe qualité, que dans l'eſpace de douze ou quinze jours les chairs ſe trouvoient livides, baveuſes, fongueuſes, & ſi corrompues, que les os ſe dépouilloient même de leur perioſte, & ſe carioient promptement. Si on coupoit la jambe de ces malades, ils périſſoient plutôt, parce que la diarrhée qui

ſurvenoit ne donnoit pas le temps à la ſuppuration de s'établir.

Cette conſtitution fut fort dangereuſe pour les femmes groſſes & en couche. Pluſieurs furent attaquées de fievres double-tierces accompagnées & ſuivies de fauſſes-couches, ou de ſuppreſſion de vuidanges.

I. Histoire.

Une femme en couche, d'un tempérament replet & pituiteux, fut attaquée, deux jours après ſa couche, d'une fievre double-tierce ſans vomiſſement, & cependant accompagnée d'un ſi violent mal de tête, que pour le calmer, le Chirurgien lui appliqua ſur les tempes un emplâtre de bétoine garni de trois à quatre grains d'opium. Huit à dix heures après, la malade tomba dans un ſommeil léthargique, & la fievre augmentant, les vuidanges ſe ſupprimerent. J'attribuai ces ſymptômes à l'effet d'un remede appliqué très-mal-à-propos. Ayant fait ôter

ſes emplâtres, j'eus recours aux bouillons laxatifs, aux lavemens & cataplaſmes émolliens. Le ventre, qui étoit auparavant très-reſſerré, ſe lâcha, & les vuidanges reparurent lorſque la fievre commença à s'appaiſer, ce qui a coutume d'arriver à la plupart des femmes en couche, & lorſque les regles accompagnent cette maladie. C'eſt pourquoi il ne convient point de précipiter la ſaignée du pied, & on ne doit la faire que quand les regles ou les vuidanges ne reviennent point à la fin de l'accès, ou que revenant elles ne ſont pas aſſez abondantes; ce que les ſymptômes qui ſurviennent ou augmentent font connoître. Souvent il ſuffit de ſeconder la nature par les remedes émolliens & légerement apéritifs. Ils procurent une évacuation d'autant plus favorable, qu'étant favoriſée par la nature, elle eſt beaucoup plus efficace & plus ſalutaire. Ainſi on ne doit ſe déterminer à la ſaignée du pied que dans le cas où l'obſtacle paroît

trop difficile à ſurmonter, & où un commencement de douleur dans la matrice annonce une diſpoſition inflammatoire.

II. HISTOIRE.

Une jeune femme d'un tempérament très-bilieux & délicat, fut attaquée, ſur la fin de ſa groſſeſſe, d'une fievre que les deux premiers accès firent juger tierce. On la ſaigna deux fois du bras. Elle accoucha le 4 fort heureuſement. Elle eut pendant la nuit un léger reſſentiment de fievre qui ſe diſſipa le matin vers les onze heures. Un friſſon ſuivi de concentration de pouls, de foibleſſe & de violens vomiſſemens, déclara un grand accès, qui fut d'autant plus conſidérable, que le cholera-morbus fut de la partie, & que les premiers ſymptômes perſiſterent juſqu'au ſoir, où les grandes foibleſſes obligerent d'avoir recours à un peu d'élixir de Garus dans du thé. Il ne parut que des ſueurs froides & peu abondantes. Pendant cet aſſaut, les

vuidanges diminuerent ſans qu'il parût d'interruption. Le pouls ſe développa pendant la nuit; la chaleur revint ſans ardeur. On calma l'altération de la malade par une légere limonade : elle n'eut qu'une légere moiteur; elle paſſa la journée du 6 fort tranquillement, & les vuidanges furent abondantes. Le ſoir le petit accès commença par de la chaleur, & fut plus fort que le précédent. Il n'y eut le matin qu'une légere remiſſion indiquée par une foible moiteur. Vers les onze heures le grand accès fut précédé & accompagné de tous les ſymptômes du cinquiéme : ils furent même plus violens, de façon qu'on jugea la malade à l'extrémité : on eut recours aux mêmes remedes & aux épithêmes. Les déjections m'ayant paru extrêmement abondantes, très-bilieuſes & fétides, je pris le parti de haſarder une once de manne & vingt-quatre grains de ſel végétal qui firent aller ſept à huit fois, ſuivant les vues que je m'étois propoſées. Les vui-

danges continuerent & parurent suffisamment abondantes pendant cette opération. La fievre revint à l'ordinaire, & elle parut plus considérable; il n'y eut qu'une remission très-foible. Le grand accès se joignit ou commença à se confondre avec le petit, de façon qu'il ne fut point accompagné de fâcheux symptômes. Le pouls fut toujours développé; la malade fut seulement plus agitée après-midi, se plaignant beaucoup de l'estomac & d'une grande altération. Il n'y eut ni concentration ni foiblesse : elle fut plusieurs fois à la selle, & rendit des matieres très-bilieuses & fétides. Les vuidanges ne furent point interrompues : cet accès persista une grande partie de la nuit, & se termina par une simple moiteur, où la malade ne mouilla qu'une chemise. Je fis réitérer le matin le même remede, qui eut un bon effet. Le 11 il ne parut que le petit accès, qui se prolongea de façon qu'il n'y eut aucune trace du grand, & qui ayant continué

vingt-quatre heures, ſe termina par une légere ſueur. Le 13 l'accès fut moindre ; & le 17 il n'en parut aucun veſtige.

On jugera par ce traitement comment il convient de ſe comporter dans pareille circonſtance ; de quelle conſéquence il eſt de ne rien précipiter & de ſuivre les mouvemens & efforts que fait la nature, afin de les ſeconder dans la juſte proportion qu'elle paroît indiquer.

En cas de ſuppreſſion, je ne me ſerois déterminé à la ſaignée du pied qu'après l'application des cataplaſmes & l'uſage des bains. S'ils n'euſſent pas fait un bon effet, j'euſſe eu alors recours à ce remede, que la qualité des ſymptômes qui précédoient & accompagnoient les grands accès, rendoit fort dangereux.

Vers la fin de Janvier & pendant Février, les catarres, les fluxions de poitrine, les douleurs d'oreilles, les migraines, & différens rhumatiſmes, furent les maladies regnantes. Les enfans y furent plus ſujets, ceux ſur-tout dont

les dents commençoient à percer, ce qui leur donnoit des accès de fievre assez violens, mais qui n'étoient pas dangereux chez ceux qui avoient le ventre libre.

Constitution de l'Eté 1741.

Le mois de Mars a été très-sec, tantôt chaud, tantôt froid, suivant que les brises étoient foibles ou fortes. Le 6 d'Avril, les vents se fixerent au nord, & y persisterent dix à douze jours. Il tomba cependant peu de pluie, qui fut encore moindre à la plaine, parce que les vents du sud commencerent à dominer vers le 15 de ce mois par quelques orages foibles; il leur succéda de fortes brises, qui continuerent le reste de ce mois. En Mai les brises se calmerent, & le temps fut très-orageux & très-chaud.

Pendant cette constitution, la plupart de ceux qui étoient attaqués de mauvais ulceres, de diarrhée, périrent par des abcès au foie ou à la poitrine. J'attribuai la cause d'un reflux aussi particulier à la

révolution ſubite de la chaleur, qui, ranimant & rétabliſſant tout-à-coup la tranſpiration, occaſionna un retour trop ſubit du centre à la circonférence, lequel reflux ne pouvant y parvenir par rapport à la trop grande foibleſſe, ſe fixoit ſur quelque viſcere. Par la même raiſon, des rhumes dégénererent en pulmonie chez quelques perſonnes.

Les enfans ont été fort ſujets aux convulſions & aux fievres vermineuſes. La petite vérole a été commune, mais moins que l'année précédente. Pendant le mois de Mai, les fievres double-tierces avec flux de ventre & vomiſſement, la dyſſenterie & le téneſme, ſur-tout parmi les Matelots, les inflammations au foie & aux inteſtins, furent les maladies les plus fréquentes; elles le devinrent encore davantage vers le commencement de Juin, où le temps fut ſec & chaud pendant pluſieurs jours.

Il parut dans cette ſaiſon une eſpéce de fluxion à qui on donna le nom de

mal de mouton, eu égard à la conformité qu'elle semble avoir avec la tumeur dont ces animaux ont coutume d'être attaqués à la gorge. Peu de personnes en furent exemptes. La gorge devenoit considérablement enflée, sans fievre, sans tension. Le mal avoit rarement d'autre suite; les cataplasmes résolutifs & quelques purgations suffisoient pour le dissiper.

Histoire.

Le deuxiéme jour de Juin, plusieurs personnes furent empoisonnées par une espece de petite sardine, qu'on appelle aux Isles *cayeux*. Ceux qui ne mangerent point des entrailles en furent moins incommodés. On ouvrit un homme mort de ce poison; on lui trouva le foie extrêmement dur, un sang très-coagulé, sur-tout dans les oreillettes du cœur. On observa, dans un chat, l'estomac gangrené & corrodé par placards, le pylore & l'intestin duodenum extrême-

ment gangrenés, & plusieurs marques pareilles dans les autres intestins. Les empoisonnés furent tous attaqués de pesanteur d'estomac, de vomissement, de tranchées accompagnées de froid aux extrémités, & de la perte du pouls. Dans ceux où les premiers symptômes furent moins violens, il y eut une grande chaleur dans les entrailles, une grande inquiétude, une respiration gênée. On remarqua ces symptômes dans le Matelot qu'on ouvrit à l'Hôpital, qui ayant mangé beaucoup d'autres alimens, eut les accidens qu'on vient de rapporter, & dans l'estomac duquel on ne trouva point de corrosion, parce que le poison ne put agir immédiatement sur les membranes de ce viscere, mais seulement dans le sang. On attribua cet événement aux *Mancenillers*. Mais comme cet arbre est aujourd'hui très-rare, je pense qu'on doit plutôt l'attribuer à la grande quantité de fruits & de fleurs de plusieurs autres arbres vénéneux, qui entraînés par les

pluies abondantes, se déposent sur les hauts fonds, qui sont communs aux environs des embouchures des rivieres. En effet à Saint Domingue, les mois de Mars & d'Avril sont de tous les mois ceux où la plus grande partie des arbres & arbrisseaux jette leurs fruits; n'y eût-il que ceux du bois rouge & des bois laiteux qui sont en grand nombre, ils suffisent pour produire cet accident.

Le temps fut calme & chaud les quinze premiers jours de Juin. Le reste du mois il y eut des brises fortes & qui ne furent interrompues que par deux ou trois orages. Pendant les mois de Juillet & d'Août, les orages furent plus fréquens, sur-tout vers les montagnes; car il n'y en eut au Cap que vers le 11 de Juillet, & deux ou trois par semaine jusqu'à la fin d'Août. Les maladies de Siam furent principalement mauvaises à la fin de Juin & au commencement de Juillet, eu égard à la sécheresse qui parut un peu dominer pendant le mois de Juin. Plusieurs périrent

dès le trois ou quatriéme jour de la maladie. La dyssenterie & le cholera-morbus furent communs. Le mal de gorge, dont j'ai déja parlé, persista & devint plus dangereux, parce qu'il attaquoit dans plusieurs les parties internes, les amygdales & la trachée-artere. Les petites véroles furent fréquentes. Les fievres double-tierces bilieuses & lymphatiques, la maladie de Siam, furent les maladies dominantes, sur-tout parmi les nouveaux venus, & celles qui firent pendant cette constitution le plus de ravage.

Les malades, de quelque maladie qu'ils fussent attaqués, soutenoient peu la saignée. Dès la seconde ou la troisiéme, le pouls se concentroit & devenoit flasque, sur-tout dans la maladie de Siam, & les fievres double-tierces lymphatiques. Dans celle-ci les accès étoient suivis de sueurs considérables & si abondantes, qu'il falloit avoir recours aux cordiaux. Tous les gens replets succomberent à la maladie de Siam; ce qui est ordinaire à

Saint Domingue, où de tels tempéramens ne conviennent point. Comme le ventre paroissoit assez disposé au relâchement, on ne devoit s'attacher qu'à le favoriser. Quelques-uns, pendant cette constitution, eurent des dépôts critiques avec gangrene aux extrémités. Ces dépôts paroissoient dans le commencement sous l'apparence d'un érésipele dont la terminaison étoit prompte.

Si ceux qui étoient attaqués du mal de gorge avoient peine à respirer ou à avaler, il falloit promptement avoir recours aux vésicatoires, & prévenir la métastase par l'ouverture des amygdales. Il se faisoit quelquefois une métastase ou reflux de cette humeur sur les testicules, de façon qu'à mesure que le gonflement de ces parties augmentoit, celui de la gorge diminuoit; ce que j'ai observé dans plusieurs, sur-tout dans ceux qui pouvoient n'avoir pas toujours été sages; c'est ce que je laisse à expliquer.

Les ulceres des jambes continuerent,

mais leur progrès fut moindre ; ce qu'il faut attribuer à la chaleur du temps, qui diſſipoit par la tranſpiration une partie du levain ſcorbutique.

Le mois d'Août fut de tout cet été le mois le plus mauvais, & il y eut une plus grande quantité des maladies dont nous avons fait mention ci-deſſus.

Conſtitution de l'Hiver 1741.

Le mois de Septembre fut ſec & chaud. Le temps changea vers le 25, & il vint un nord mêlé d'orages. Il y eut pendant Octobre beaucoup d'orages vers les montagnes ; il n'y en eut que deux au Cap. La terre trembla la nuit du 14, ce qui n'arrive que dans un grand calme, & c'eſt un ſigne de changement de temps : en effet on eut un nord de trois ou quatre jours. Le temps devint enſuite ſec & frais : il continua juſqu'au 15 Novembre, où il y eut un nord mêlé d'orages très-violens. Il plut abondamment pendant trois jours, & les pluies continue-

rent par intervalles jusqu'au premier de Décembre, de façon qu'il pleuvoit tous les jours quatre à cinq heures. Le mois de Décembre fut très-frais, le vent du nord domina pendant le cours de ce mois, & fut accompagné de fréquentes pluies. Il succéda à cette saison un temps sec & froid qui a duré tout le reste de l'hiver. Le vent de nord-est & d'est dominerent sans pluies, & produisirent de fortes brises pendant le mois de Mars.

Les maladies de la constitution d'été continuerent pendant le mois d'Octobre. Les petites véroles firent du ravage parmi les negres. On en perdit beaucoup. Les fievres double-tierces lymphatiques furent plus communes que les bilieuses; & ceux qui furent attaqués de la maladie de Siam en Novembre & Décembre, périrent presque tous. Le contraste de la saison tantôt froide, tantôt chaude, m'en parut la principale cause. Les cachectiques, c'est-à-dire les tempéramens infectés de la vérole ou du scorbut, eurent

ſe même ſort que l'année précédente. Les ulceres furent cependant moins communs, & n'eurent pas de révolutions auſſi promptes. On vit beaucoup d'hydropiques en Janvier & Février ; quelques perſonnes moururent de mort ſubite. Les fievres double-tierces, ſur-tout les lymphatiques, furent d'un mauvais caractere, & accompagnées de ſommeil léthargique.

Les pluies qui ſont tombées tous les huit jours pendant cette conſtitution, étoient précédées d'un air chaud & mou ; elles duroient peu, & ne paſſoient point le Cap ; elles étoient ſuivies d'un temps très-frais. J'attribue à cette alternative le mauvais caractere des maladies qui ont attaqué & fait périr durant cet hiver & le précédent, un plus grand nombre d'habitans que dans les hivers des autres années. C'eſt à la même cauſe qu'on doit attribuer les fréquens rhumes qui dégénéroient en pthiſie. La dyſſenterie ou le flux de ventre dyſſenterique a fréquem-

ment paru parmi les Matelots pendant le mois de Février. J'attribue en partie cette derniere maladie à la mauvaiſe nourriture, parce que les boucheries ayant ceſſé cette année, eu égard à la grande mortalité des beſtiaux, on ne put leur donner, comme de coutume, la viande fraîche.

On a obſervé pendant le cours de cet hiver qu'il y avoit eu peu de criſes par dépôt.

Conſtitution de l'Eté 1742.

Pendant Mars & Avril, le ſec continua, & il n'y eut point de pluies : les briſes furent plus fortes que les mois précédens. On doit ſe tenir ſur ſes gardes dans une ſaiſon ſéche qui ſuccéde à une ſaiſon pluvieuſe, ſur-tout quand le ſoleil commence à être plus vif ; pour lors l'air devient beaucoup plus chaud le jour, & l'on eſt très-ſenſible au frais de la nuit.

Histoire d'une fausse pleurésie lymphatique dans une femme convalescente & grosse.

Une femme d'un tempérament sanguin-pituiteux, naturellement fort, mais devenu foible par la quantité d'enfans qu'elle avoit eus, essuya dans une grossesse de cinq mois une fievre double-tierce très-forte, dans laquelle elle fut saignée une fois, & purgée trois à quatre fois. Dans la convalescence elle fut se promener; il survint un orage qui lui fit hâter le pas; elle resta au frais. Dès le soir elle fut prise d'une vive douleur dans toute l'étendue du bras, qui se termina à un point fixe & fort douloureux sous la mammelle droite. La fievre se mit de la partie, & devint continue. Je me trouvai d'autant plus embarrassé, que la malade étoit exténuée, & avoit le pouls flasque, quoique plein & très-fréquent. Elle se plaignoit beaucoup. Je lui fis mettre sur le sein un cataplasme émollient & résolutif. Je lui fis donner un lavement, &

faire une tisane avec le thé, l'anis, le capillaire, les fleurs de *Franchipane* & de *Gombo*. La fievre persista avec des frissons qui paroissoient l'interrompre, & qui duroient deux à trois heures. On lui appliquoit sans cesse des serviettes chaudes. Je fus sur le point de la faire mettre dans le bain ; mais son état de grossesse & sa foiblesse me firent différer. Elle eut une mauvaise nuit. Le second jour elle parut un peu plus tranquille. Le point fixe s'étoit étendu ; elle ne suoit point, & elle n'eut ce jour-là que de légeres moiteurs. Sur le soir il vint un frissonnement considérable, & une toux accompagnée d'oppression. Une chaleur plus vive succéda à ces accidens, & la toux persista. Elle fut dans cet état toute la nuit, ce qui me détermina à la faire saigner le matin. Elle fut tout le jour de la saignée dans une extrême foiblesse. Une toux, une oppression plus violente, un pouls concen-

tré, & un ſang preſque tout diſſous, annonçoient de fâcheuſes ſuites. Le friſſon revint le ſoir, il fut plus fort, & tous les accidens augmenterent : il ſurvint des convulſions qui firent craindre une fauſſe-couche. Je lui fis faire une potion avec l'antimoine diaphorétique & la confection alkermès; j'ajoutai dans la tiſane le ſafran; la chaleur ſe ranima, & la malade eut beaucoup de fievre toute la nuit : elle touſſoit beaucoup, & parut fort oppreſſée. L'ayant trouvée le matin un peu tranquille, elle prit une once de manne, que je réitérai de deux heures en deux heures. Elle en prit trois onces; elle fit trois ou quatre ſelles de matiere bilieuſe; elle commença à cracher, & l'oppreſſion parut moins forte. Les accidens du ſoir furent moindres que ceux du jour précédent. On réitéra les mêmes doſes de manne qui firent faire les mêmes ſelles. L'expectoration devint plus abondante; la douleur de côté ſe diſſipa, en s'étendant ſur toute l'étendue

du thorax. La malade ne ſentit plus de peſanteur au bas-ventre ; la fievre, quoique diminuée, perſiſtoit toujours. Je fis continuer les mêmes embrocations ſur la poitrine, faites avec du ſavon fondu dans de l'eau-de-vie : on les couvroit d'un papier brouillard imbibé, & on réitéra deux à trois fois les mêmes purgations. Lorſque la fievre eût diſparu, la malade prit le lait coupé avec partie égale de tiſane, ce qui la remit de façon, qu'elle parvint heureuſement au terme de l'accouchement, & qu'elle accoucha d'un enfant très-bien portant.

Vers le 20 Avril on eut un petit nord de deux jours, qui fit périr quelques diarrhétiques & ſcorbutiques qui avoient réſiſté juſqu'à ce jour. Il y eut au ſurplus peu de malades juſqu'au 15 Mai, où les briſes étant devenues foibles, le temps fut fort chaud & orageux pendant huit à dix jours. Les fievres lymphatiques furent plus communes que les bilieuſes :

ces dernieres étoient accompagnées de cholera-morbus. Dans les unes & les autres il paroiſſoit beaucoup d'accablement : le pouls étoit petit ou flaſque. Les accès étoient ſuivis de grandes ſueurs ou de flux de ventre, ce qui mettoit obſtacle aux ſaignées & aux purgations : la ſaignée du pied ſur-tout étoit contraire.

Les briſes étant revenues le 8 de Juin, continuerent juſqu'à la fin de Septembre, & ne furent interrompues que par deux ou trois petits orages qu'on eut dans le commencement d'Août, ce qui procura un été extrêmement ſec. Il n'y eut en Août que quelques nouveaux venus attaqués de la maladie de Siam, dont peu réchapperent. La ſéchereſſe fut ſi conſidérable, qu'on conſerva peu de beſtiaux dans la Colonie.

Les ſaignées du pied étoient ſi contraires pendant cette conſtitution, que peu de temps après les avoir faites, il paroiſſoit au bas-ventre des ſignes d'inflammation qui étoient bientôt ſuivis de

ceux de la gangrene. Les saignées de la gorge furent au contraire avantageuses, & la plupart salutaires.

Constitution de l'Hiver 1742.

A la fin de Septembre on eut pendant trois ou quatre jours un nord mêlé d'orages. Le même temps reparut le 8 d'Octobre, & dura quinze jours. Il fut orageux vers la fin, & les pluies furent abondantes. On eut encore le même temps en Novembre. Il n'y eut presque point de pluie pendant Décembre, qui fut d'ailleurs fort tempéré. Il n'y en eut point pendant Janvier, Février & Mars, qui furent froids. La sécheresse persista jusques vers le 15 Mai, les vents étant constamment à l'est, & les brises fortes.

Quelques malades furent attaqués en Septembre & Octobre de ténesme & de dyssenterie, & la maladie de Siam fut très-mauvaise; mais lorsque les pluies de nord mêlées d'orages revinrent en Novembre, comme ces pluies, quoique

dans le commencement abondantes, ne furent pas d'aſſez longue durée pour rafraîchir & humecter une terre deſſéchée & comme brûlée par la chaleur, les maladies aſſaillirent preſque tous les colons; les fievres eurent ceci de particulier qu'elles étoient non-ſeulement double-tierces violentes, mais que les petits & les grands accès ou ſe joignoient ou avoient peu d'intermiſſion dès les premiers jours. Ces accès dégénéroient ordinairement dès le cinquiéme jour en trois redoublemens de dix ou douze heures chacun; il convenoit d'y apporter de prompts ſecours par la ſaignée, parce que déſignant un grand engorgement, il ne falloit pas différer à en prévenir les ſuites par des ſaignées copieuſes dès le commencement; ſans quoi le ſecond accès non-ſeulement avançoit & étoit plus long, mais étoit accompagné d'aſſoupiſſement, qui augmentant le cinquiéme jour, annonçoit une mort prochaine. Les ſaignées étoient d'autant plus

néceſſaires, que les malades avoient le ventre très-reſſerré, & ſe plaignoient beaucoup de la tête & des reins. Celles de la gorge furent auſſi, par cette raiſon, plus ſalutaires que celles du pied : le ſang qu'on tiroit étoit fort épais : cette qualité ne pouvoit provenir que de la longue ſéchereſſe qui avoit précédé les pluies.

Quoiqu'on apportât de prompts ſecours, la maladie étoit néanmoins plus longue que dans les autres conſtitutions : la fievre perſiſtoit juſqu'au quatorze ou quinziéme jour; & pour peu qu'on négligeât les commencemens, le ſang étoit d'une qualité ſi inflammatoire, que la fievre augmentant le neuviéme & l'onziéme jour, temps où elle eût dû diminuer, il s'enſuivoit bientôt une inflammation au foie.

On a coutume d'avoir quelques preſſentimens d'une maladie prochaine, comme laſſitude, peſanteur, engourdiſſement, perte d'appétit ſans fievre.

Ces avant-coureurs, pendant cette conſtitution, étoient accompagnés de mouvemens de fievre ou de petits accès; ſi dès-lors on y apportoit remede, on coupoit pied à la maladie; mais la plupart bravant le mal, ne s'arrêtoient que lorſque ſa violence les faiſoit ſuccomber; ce qui contribuoit à rendre la maladie plus forte & plus dangereuſe. Le vomiſſement & le flux de ventre ont été rares dans les fievres de cette conſtitution; elles ſe terminoient la plupart par un léger téneſme.

Pluſieurs de ceux qui étoient doués d'un tempérament robuſte, ou qui avoient quelque grand ſujet de chagrin, périſſoient le cinquiéme ou ſeptiéme jour, & preſque tous par un ſommeil léthargique.

Un des ſignes les plus dangereux que j'aie remarqué dans les fievres de cette conſtitution, étoit qu'un des petits accès ou redoublemens paroiſſoit auſſi fort dès les premiers jours que le dernier. Il y

avoit à craindre, pour ne pas dire à désespérer, si le premier étoit de ce caractere, & qu'ils fussent tous les deux aussi violens que le troisiéme. S'ils devenoient plus forts, c'étoit un signe mortel.

J'ai eu recours pour quelques sujets, sur-tout à l'égard de ceux dans qui j'appercevois une foible disposition à la sueur ; j'ai eu, dis-je, recours au bain tiede, dans lequel je faisois mettre le malade durant les intervalles des accès ou redoublemens ; j'y en ai même fait mettre dans le fort des accès ou à l'approche du déclin. Je m'y suis mis moi-même en pareil cas. J'ai toujours observé de bons effets de ce remede. Il faut avoir attention de bien examiner les différens changemens qui arrivent, soit au pouls, soit au visage, pour ne laisser le malade dans l'eau que le temps qu'il convient. Il faut aussi lors de sa sortie du bain, le tenir bien chaudement, & entretenir des cataplasmes bien chauds,

ſur le ventre. Je puis aſſurer que je ne connois point de remede plus ſpécifique dans les maladies des pays chauds, & je ſuis bien ſurpris de la négligence que l'on a à s'en ſervir, non-ſeulement en maladie, mais auſſi en ſanté pour prévenir la maladie. On n'ignore pas combien le bain étoit en uſage chez les Romains, & qu'il eſt encore très-uſité chez les Italiens & tous les Orientaux. Je ſouhaite qu'on profite de cet avertiſſement & de ce conſeil. Je penſe n'en pouvoir donner de plus ſalutaire aux François des Colonies, pour conſerver leur ſanté, & guérir pluſieurs de leurs maladies.

On a vu peu de diarrhées pendant cette conſtitution : l'hydropiſie & les abcès au foie ont été les maladies chroniques les plus communes. Au mois de Janvier les dépôts aux feſſes & aux jambes furent plus fréquens & plus conſidérables que dans aucun autre hiver, parmi les Matelots & les Freres de la

Coſte ; ce que j'attribue à la coutume qu'ils ont non-ſeulement d'aller nuds pieds, mais encore d'être continuellement dans l'eau ſalée : & ils ſont plus ſujets à cette criſe dans une telle ſaiſon, parce que la ſéchereſſe & le froid ſuccédant à une ſaiſon chaude & humide, occaſionnent un reflux du virus ſcorbutique. Auſſi tous ces dépôts & ulceres ſont en peu de temps des progrès ſi conſidérables, & deviennent ſi livides, qu'il eſt impoſſible de les amener à ſuppuration.

Conſtitution de l'Eté 1743.

Depuis le 15 de Mai juſqu'à la fin de Juin, le temps fut un peu orageux dans quelques quartiers, particulierement vers les montagnes. Juillet & Août furent ſecs, & les briſes furent aſſez égales. Pendant Septembre & Octobre on eut peu d'orages dans la plaine ; il y en eut beaucoup vers les montagnes. A la fin d'Octobre la ſaiſon fût généralement ſéche & chaude, & elle dura ainſi juſques

vers la mi-Novembre, où le temps devint alternativement chaud & froid, ſuivant que les vents ſe tenoient à l'eſt ou au ſud, & que les briſes étoient fortes ou foibles.

Il parut en Juillet des ophtalmies & des maux de gorge. Quelques perſonnes furent attaquées de fievres double-tierces du caractere de celles de l'année précédente. La maladie de Siam regna & fut très-funeſte; ceux qui guérirent durent leur ſalut aux dépôts qui ſe formerent aux extrémités, ou par gangrene, ou par charbon; il falloit y entretenir une abondante ſuppuration. On y parvenoit en faiſant mettre les malades dans le bain dès que la fievre commençoit à ſe calmer, & en appliquant des cataplaſmes émolliens auſſi-tôt que le malade ſe plaignoit de quelque douleur fixe, ou qu'on s'appercevoit de quelque dureté, rougeur ou pourriture autour des ſaignées.

Les catarres furent très-communs;

lès fluxions de poitrine firent périr beaucoup de Negres : les maladies furent d'autant plus opiniâtres dans ceux qui s'en trouverent attaqués, qu'il fut très-difficile de leur relâcher le ventre. C'étoit l'effet de la grande ſéchereſſe qu'on éprouva pendant preſque tout le cours de cette année, & qui mit les habitans dans une triſte ſituation, tant par la mortalité des Negres & des beſtiaux, que par le peu de revenu qu'ils firent.

Conſtitution de l'Hiver 1743.

Depuis le 15 de Novembre juſqu'au mois de Décembre, les vents furent tantôt au nord, tantôt à l'eſt. Il tomba peu de pluies, & le temps fut conſtamment froid. Pendant Décembre les briſes furent foibles, ce qui procura un temps mou, qui vers Noël devint couvert, & fut pluvieux pendant ſept à huit jours : les orages s'y joignirent. On eut le même temps durant le mois de Janvier. Il y eut vers le 6 & le 20 des orages mêlés de

nords : les pluies furent d'abord peu abondantes. Février & la moitié de Mars furent secs, & les brises furent fortes : il leur succéda un nord pluvieux qui dura dix à douze jours. Le sec & les brises revinrent, & persisterent jusqu'au 20 d'Avril.

Il y eut plusieurs morts subites au commencement de cette constitution. La maladie de Siam fut rare. Les fievres double-tierces furent plus communes en Décembre. Une grande quantité de Negres furent attaqués de fluxions de poitrine catarreuses & bilieuses. Les malades se plaignoient de violens maux de tête. Le rhume fut comme épidémique dans toutes les maladies : il précédoit ou survenoit, ce qui étoit un signe assez sûr pour les caractériser de lymphatiques. En effet les double-tierces furent presque toutes de ce caractere, & le sang contenoit plus de sérosités que de coutume, quoiqu'une saison extraordinairement séche & chaude eût précédé cette

constitution. L'alternative des vents de nord, d'est & de sud, qui semblerent s'entrecouper, & qui produisirent une grande variation pendant le mois de Décembre, m'en parut l'unique & principale cause. Cette alternative dérangeant l'ordre de l'insensible transpiration, occasionnoit continuellement des reflux, qui à la fin formerent dans les vaisseaux lymphatiques des engorgemens qui se communiquerent aux sanguins. Ce caractere persista dans les maladies jusqu'à la fin de Janvier, où les corps plus humectés furent plus faciles à relâcher.

Pendant les mois de Février, de Mars & d'Avril, il n'y eut presque point de maladies, si ce n'est quelques légeres fluxions. Il y eut peu d'ulceres mauvais pendant cet hiver, & on vit peu de diarrhées, d'hydropisies & de pulmonies.

Il parut pendant le cours de Janvier & de Février une comete dont la chevelure étoit longue de plus de sept à huit

pieds. Au mois de Mars la France déclara la guerre à l'Angleterre.

Conſtitution de l'Eté 1744.

Le temps devint orageux dès la fin d'Avril, & il y eut beaucoup d'orages en Mai dans la dépendance du Fort Dauphin : ils furent moins fréquens dans celle du Cap. Le mois de Juin fut moins orageux : Juillet & Août le furent beaucoup : Septembre fut ſec; les briſes furent fortes : les orages revinrent en Octobre.

Ce qu'il y eut d'avantageux dans une telle viciſſitude de temps, c'eſt que les briſes furent toujours conſtantes & preſque toujours fortes; auſſi les pluies furent-elles plus abondantes vers les montagnes. Les ophtalmies, les fluxions & les fievres double-tierces furent les maladies de la ſaiſon : il n'y en eut au Cap que pendant le cours d'Août. Les maladies de Siam furent preſque toutes mortelles tant au Cap qu'au Fort Dauphin.

La Ville du Fort-Dauphin eſt ſituée dans l'endroit le plus favorable de l'Iſle, tant par rapport à l'éloignement des montagnes que par la beauté de ſon port. Un canal d'une demi-lieue de long ſur environ deux cens toiſes de large, conduit les eaux de la grande mer dans une baie ovale de trois lieues de longueur ſur une de largeur dans les deux tiers de ſon étendue. Au centre & vis-à-vis du canal, autrement dit Goulet, avance une langue de terre fort étroite, qui ſe termine en une plate-forme preſque ronde, d'environ cent toiſes de large, ſur laquelle on a bâti un Fort. Les Navires du premier rang peuvent entrer & mouiller dans ce Port. Un tel avantage ſemble promettre à cette Ville de devenir la Capitale de Saint Domingue. Placée au milieu de l'Iſle & d'une plaine qui a plus de quarante lieues de longueur, ſur trois, quatre & cinq de largeur, elle eſt à portée de recevoir & de fournir tout ce qui peut contribuer à

faire fleurir le commerce, & donne la commodité de communiquer tant par mer que par terre les ordres des supérieurs dans les deux extrémités de l'Isle. Les marécages remplis de *mangles* qui environnent un tiers de la Ville, sont le seul désavantage qui s'y trouve, & auquel il est facile de remédier par des levées, & en y rapportant des terres; ce qu'on a entrepris & exécuté depuis cinq à six ans au Cap, & ce qui a contribué à rendre cette Ville beaucoup plus saine, quoiqu'il n'y ait encore qu'un tiers de l'ouvrage fait. Il faut espérer que les Commandans qui en connoissent l'importance pour la santé des habitans, s'attacheront à faire continuer & finir un ouvrage aussi utile.

Constitution de l'Hiver 1744.

Les orages continuerent avec violence dans la dépendance du Fort-Dauphin pendant Octobre & Novembre. Il survint depuis le 15 jusqu'au 20 Octobre,

& depuis le 27 jusqu'au 15 Novembre ; un nord qui donna une grande quantité de pluies. Quoique les vents fussent très-inconstans, ils furent plus permanens au nord ou à l'ouest, & presque toujours chauds. Le temps fut mou & pesant. On eut à peu près la même saison au Cap : le temps n'y fut orageux que quand le nord parut ; il n'y eut point de brises pendant tout cet espace de temps.

Il y eut dans le quartier du Fort-Dauphin un plus grand nombre de malades que dans celui du Cap. Depuis le commencement jusqu'à la fin de Novembre, les maladies de Siam & les double-tierces lymphatiques furent très-communes. Ces maladies furent moins dangereuses vers la fin de Novembre, par rapport à la grande disposition qu'on trouvoit, dans les malades, au relâchement. Il ne parut point de crises par charbon ou par dépôt. Quelques-uns furent attaqués de ténesme ; & s'ils le négligeoient, il dégénéroit en inflammation du ventre.

Le temps fut moins pluvieux pendant Décembre : le vent d'eſt regna beaucoup, & les briſes furent fortes. Le 15 il y eut un nord qui dura trois jours avec abondance de pluie ; il finit par un orage. Sept à huit jours après cela, les orages revinrent ; & ſur la fin du mois le temps fut nébuleux & peſant.

Il y eut beaucoup de malades parmi les habitans : pluſieurs femmes groſſes & en couche furent attaquées de fievres double-tierces : quelques-unes périrent ou accoucherent d'enfans morts. Les diarrhées furent communes.

Les briſes furent très-fortes en Janvier : il y eut un nord plus venteux que pluvieux, qui commença vers le 15, & dura juſqu'au 25. Le temps fut enſuite tempéré, & les briſes aſſez égales juſqu'au commencement de Février. Le temps varia beaucoup pendant ce mois. Les vents étoient tantôt à l'eſt, tantôt au ſud ou à l'oueſt. Cette variation occaſionna un temps alternativement frais

& orageux. Le mois de Mars se comporta à peu près de la même façon. Cependant les vents étant plus constamment à l'ouest, le temps fut plus orageux que frais. Les brises furent assez égales dans le commencement ; mais il leur succéda un calme qui procura vers le 12 quelques légeres pluies de nord mêlées d'orages. Le temps dura sec & chaud jusqu'au 20 de Mars, où les brises devinrent considérablement fortes, & persisterent jusqu'au 28, où il survint des orages violens qui continuerent trois jours.

Les rhumes furent communs pendant cette constitution. Il n'y eut d'ailleurs de malades que pendant Février. Les nouveaux venus furent attaqués de la maladie de Siam, & on vit quelques double-tierces lymphatiques. Il falloit, ainsi que je l'ai observé dans plusieurs endroits de ces Mémoires, se comporter pour les saignées, selon l'alternative du temps ; c'est-à-dire que dans le frais elles étoient autant avantageuses que dangereuses dans

le temps mou. On ne doit point s'écarter de cette méthode dans les climats de la zone torride : d'elle dépend tout le ſuccès qu'on peut eſpérer. Les douleurs de tête étoient ordinaires, & la ſaignée de la gorge étoit beaucoup plus utile que celle du pied.

Quelques perſonnes reſſentirent des avant-coureurs d'apoplexie, comme étourdiſſement, grande peſanteur, & même perte de connoiſſance. Une ou deux copieuſes ſaignées guériſſoient tous ces ſymptômes. Les ulceres ſcorbutiques & véroliques furent moins communs que les hivers précédens, & ils furent plus faciles à guérir. Quelques fievres ſe terminerent par abcès au foie.

Conſtitution de l'Eté 1745.

Les quinze premiers jours d'Avril furent ſerains, & les briſes égales. Vers le 15 les vents changerent; & s'étant fixés au nord & à l'oueſt, ils procurerent des pluies d'autant plus abondantes, que les

orages s'y joignirent. Ce temps perſiſta pendant un mois, & les inondations furent ſi grandes & ſi continuelles, que ſur le rapport des anciens du Pays, il ne s'en étoit point vu de pareilles. Cette révolution ſe termina par des orages qui furent violens & fréquens juſqu'au 20 de Juin. On eut alors un intervalle de 18 à 20 jours, pendant leſquels on n'entendit que cinq à ſix fois le tonnerre vers les montagnes, & les briſes furent aſſez égales: mais elles devinrent violentes vers le 15 Juillet, & perſiſterent juſqu'au 20 d'Août. Une Eſcadre de ſix navires de guerre ayant mouillé au commencement de Mai dans la rade du Cap François, mit à terre environ trois cens malades, dont aucun ne fut attaqué de la maladie de Siam. Les rhumes, les pleuréſies ou péripneumonies, les fievres catarreuſes, & quelques bilieuſes, furent les plus communes, & eurent des dénouemens d'autant plus heureux, que le ventre étoit plus libre. Cette Eſcadre partit à la fin de

Mai, & vint remouiller à la mi-Août.

Pendant Juin & Juillet les bestiaux furent attaqués d'une contagion particuliere, qu'on n'avoit point encore observé. On leur trouvoit des vers en quantité au fondement ou dans les narines, mais sur-tout dans les plaies qui pouvoient leur arriver par accident. Il s'en formoit promptement au nombril des veaux & des poulains, & à la nature des meres. Le remede qu'on employoit étoit l'infusion de tabac dans l'urine ou l'eau de chaux mêlée avec le taffia.

Les fievres double-tierces furent les maladies les plus communes cet été, & les deux tiers des habitans, tant de la Plaine que du Cap, en furent attaqués. Ces fievres participoient plus du caractere des lymphatiques que de celui des bilieuses. Peu de malades étoient sujets au vomissement, au violent mal de tête & au cholera-morbus. Dans presque tous on remarquoit un grand accablement, d'abondantes sueurs, un visage peu enflammé,

même pâle, le pouls grand & très-disposé à la flaccidité. Ces maladies firent plus de ravage au Cap qu'à la Plaine, parce que le temps y fut toujours sec depuis la mi-Juin jusqu'à la mi-Août, & que les pluies d'orage ne passoient pas la moitié de la Plaine. On y observa aussi une plus grande quantité de fievres double-tierces lymphatiques du caractere de celles qui sont les plus longues, les plus rebelles, dont les accès ou redoublemens, s'unissant ensemble, se terminent par une fievre continue, accompagnée de sommeil léthargique, de mouvemens convulsifs, de parotides, &c. Je n'ai observé ce dernier symptôme que dans quelques malades à l'Hôpital. Ces maladies ne furent dangereuses que pour ceux qui avoient des sujets de chagrin, ce qui étoit fort commun par rapport au dérangement que la révolution de la guerre occasionna dans les affaires. C'est pourquoi il en périt plus à la Ville, proportion gardée, qu'à l'Hôpital.

Les fréquentes & abondantes ſaignées furent nuiſibles; la ſaignée du pied, adminiſtrée trop promptement, faiſoit tomber ou en léthargie, ou dans un accablement qui empêchoit ou retardoit l'effet ſalutaire qu'on devoit eſpérer des abondantes ſueurs qui avoient coutume de terminer les accès ou les grands redoublemens.

Il falloit proportionner les ſaignées à la violence des premiers accès. La maladie dans le plus grand nombre ne commençoit que par de petits accès ſans friſſon, & qui en augmentant inſenſiblement ſe joignoient; ce qui arrivoit dans les uns au ſept ou au neuf, dans les autres au onze ou au treize: la maladie dans les derniers ne ſe terminoit que vers le quinze ou le dix-huit.

Les minoratifs, les laxatifs, auxquels il convenoit de joindre les vermifuges, parce que les vers étoient aſſez communs, furent les remedes les plus convenables. L'émétique en lavage fut ad-

ministré avec succès dans l'Hôpital à plusieurs Matelots & Soldats, dont le tempérament est plus robuste que celui des habitans. Il falloit l'éviter à l'égard de tous ceux qui paroissoient d'une complexion délicate & facile à émouvoir; mais il convenoit d'entremêler souvent l'usage de quelque cordial léger pour ceux dans qui on appercevoit ou un trop grand relâchement, ou un trop grand accablement, afin de donner à la nature les forces nécessaires pour entretenir & augmenter les sueurs critiques.

Aucunes parotides ne se terminoient par suppuration; ou elles s'endurcissoient malgré les cataplasmes émolliens; ou elles se résolvoient; d'où il résultoit une prolongation de fievres très-opiniâtres, qu'on ne venoit à bout de déraciner que par l'usage réitéré des laxatifs, des tisanes apéritives & fébrifuges. Les tumeurs squireuses que j'ai fait ouvrir, ont donné une matiere plâtreuse ou crétacée; il n'étoit pas possible d'y établir la suppuration.

Je

Je n'ai apperçu pendant cette conſtitution aucune maladie qu'on pût dire avoir quelque rapport avec le mal de Siam. Je n'ai découvert d'autres ſymptômes qui indiquaſſent de la malignité, que les parotides & quelques taches pourprées par placards dans des malades que j'avois d'ailleurs lieu de ſoupçonner ſcorbutiques.

Il paroît que cette révolution eſt une confirmation des principes que nous avons reconnus pour premiere cauſe des maladies qui attaquent les habitans de la partie de Saint Domingue où j'exerce la Médecine. Les fréquentes inondations ayant bien lavé les terres, ont entraîné toutes les matieres corrompues ou corruptibles. Les briſes qui ont promptement ſuccédé à cette conſtitution, ont chaſſé les mauvaiſes exhalaiſons qui pouvoient s'élever des eaux que la ſituation des terres marécageuſes pouvoit retenir: elles ont en même temps concouru avec l'ardeur du ſoleil à deſſécher prompte-

ment ces mêmes terres; d'où il a dû résulter un prompt épuisement de mauvais corpuscules qui n'ont pu être assez abondans pour infecter & corrompre l'air.

Il n'a donc pu ni dû y avoir dans une telle constitution que des maladies de simple engorgement, & d'engorgement lymphatique ou pituiteux, parce que la constitution dans son commencement ayant été constamment humide, a été suivie tout-à-coup d'un temps sec & frais, occasionné par les brises, qui en resserrant les pores, a diminué la transpiration. De-là nous avons vu que les rhumes, les coqueluches, les gonflemens d'amygdales, ont été communs dans certains quartiers; mais la température de l'été a prévenu les suites de cette constitution, & en a arrêté les effets.

Les vers, dont les animaux blessés ont été infectés, ne provenoient que de l'abondance de mouches produites par la chaleur qui a suivi l'humidité: elles trouvoient dans la blessure des animaux,

dont les chairs étoient plus mollaſſes que de coutume, par rapport à l'effet des pluies & à la qualité des pâturages trop aqueux, une matrice propre à recevoir les vermiſſeaux qu'elles ont coutume de dépoſer ſur toutes les matieres corrompues ou ſuſceptibles de corruption.

Les briſes continuerent pendant la fin d'Août & le commencement de Septembre, mais elles furent moins fortes. Le ſec perſiſta dans la dépendance du Cap : il n'y eut qu'un foible orage accompagné d'une légere pluie vers le 30 d'Août.

L'Eſcadre de ſix vaiſſeaux, commandée par M. de l'Eſtenduere, remouilla dans la rade du Cap le 17 Août. Les deux tiers étoient attaqués de rechutes. Le caractere de ces rechutes participoit de celui de la premiere maladie, c'eſt-à-dire les fievres double-tierces pour la plupart lymphatiques, dont un tiers de cette Eſcadre avoit été affligé, tant à Léogane que le long de la côte. Il parut dans ſept à huit malades, vers la fin d'Août

& au commencement de Septembre ; quelques symptômes de maladie de Siam qui n'eurent point de suite ; ce qui fut un événement d'autant plus heureux, qu'il y avoit pendant le cours de cet été plus de six mille hommes dans la rade du Cap. Cette Escadre, qui escortoit quarante-six navires marchands richement chargés, fit voile pour la France le 7 de Septembre. Il ne resta dans l'Hôpital qu'environ soixante malades. Sur la quantité qui y vint, pendant le cours de Juillet & d'Août, & qui pouvoit monter à sept cens, il en mourut environ quatre-vingt.

Les saignées fréquentes & abondantes furent très-dangereuses; de-là vient que les malades de l'Escadre, traités le long de la côte par leurs Chirurgiens, qui n'avoient d'autre méthode que celle de France, pour des maladies dont ils ne connoissent point d'ailleurs le caractere ; de-là vient, dis-je, qu'il est mort, proportion gardée, deux fois plus de ces malades que de ceux de l'Hôpital ; qu

ceux qui ont eu le bonheur de ſe ſauver, ont eu des convaleſcences chancelantes & fort longues, & que pluſieurs furent attaqués de leucophlegmatie ou de mal d'eſtomac.

Les apozèmes émolliens, les laxatifs, la limonade avec l'orange ſauvage, & les véſicatoires étoient les ſeuls remedes qui fuſſent convenables, & qu'il falloit adminiſtrer avec opiniâtreté, ſur-tout l'eau de caſſe aiguiſée avec le ſel d'epſom, ou avec le ſel de nitre.

La conſtitution de cet été fut très-conforme à celle de l'été 1737.

Conſtitution de l'Hiver 1745.

Le temps fut très-variable pendant Septembre. Les briſes furent tantôt fortes, tantôt foibles; d'où s'enſuivit une température partie orageuſe, partie ſéche. Depuis le 15 juſqu'au 26, on eut un nord mêlé d'orage, & les pluies durerent huit à dix jours. Le reſte du mois fut un peu orageux. La même conſtitution regna

pendant Octobre & Novembre. Les brises furent très-foibles dans les premiers mois, & les orages qu'on eut une ou deux fois par semaine, vinrent du nord. Novembre commença par un nord orageux, qui dura sept à huit jours : il y en eut un autre vers le 20 de ce mois, qui dura autant de temps. Dans leur intervalle, les brises furent très-fortes, & le temps très-frais : les mêmes brises regnerent pendant Décembre jusqu'au 20, où le nord revint, & dura sept à huit jours. Les vents furent d'ailleurs très-inconstans, courant du nord à l'ouest & au sud-ouest. Au commencement de l'année 1746, après quatre à cinq jours de beau temps, on eut pendant deux à trois jours des pluies abondantes. La plupart de ces nords furent précédés d'un léger tremblement de terre, & on eut pendant la fin de Décembre & le cours de Janvier des brises très-foibles. Le 7 de Janvier il y eut un orage considérable, & le 10 il y en eut un autre qui fut moindre.

Les fievres double-tierces, ſur-tout les lymphatiques, continuerent pendant cette conſtitution, & les maladies de Siam furent plus communes. Les unes & les autres ſe terminoient facilement par le flux de ventre : ainſi peu de malades périrent.

Comme cette ſaiſon avoit été précédée d'une ſéchereſſe de trois mois, les ſaignées réitérées trois à quatre fois par jour, parurent avantageuſes. Il falloit dès le commencement faire les deux ou trois premieres très-copieuſes. Les émolliens & les laxatifs ſuffiſoient enſuite. Quelques malades rendirent des vers. Il y eut pluſieurs Negres attaqués de fluxions de poitrine catarreuſes & bilieuſes : quelques-uns furent attaqués du ſpaſme.

Depuis le commencement de Février juſqu'à la fin de Mars, on eut un temps très-inconſtant & des nords orageux de quinze en quinze jours : ils étoient précédés, deux ou trois jours auparavant,

d'un air chaud & mou. Les brises furent d'ailleurs fortes dans les intervalles.

Il y eut pendant cet hiver à la plaine plus de malades que les hivers précédens, & les maladies furent assez du même caractere; elles me parurent seulement avoir de particulier que les premiers jours les fievres étoient presque continues, & que le grand accès se terminoit par des sueurs très-foibles; aussi commençoit-il par un léger frisson. Les malades se plaignoient peu de la tête, & étoient peu sujets à vomir; ils n'en ressentoient que des envies & une pesanteur sur l'estomac. Quoiqu'il y eût beaucoup d'ardeur & d'agitation, on n'avoit pas lieu d'appréhender d'inflammation, parce qu'il étoit facile de relâcher le ventre : il suffisoit d'y préparer la nature par deux ou trois saignées du bras copieuses. Il en fut ainsi des fievres, qui étant continues les trois premiers jours, avoient l'apparence de maladies de Siam. Trois ou quatre saignées du bras,

accompagnées de lavemens & apozèmes laxatifs, procuroient une favorable terminaifon par les felles; & fi la jauniffe furvenoit, les tifanes apéritives fuffifoient pour la diffiper.

Il n'en fut pas ainfi des obftructions de rate & des fymptômes qui affaillirent ceux qui étoient fcorbutiques ou vérolés. Le gonflement de ce vifcere augmentant, occafionna dans les uns des fievres lentes, fuivies de *leucophlegmatie* ou de diarrhée; dans les autres des diarrhées fimples qui en firent périr plufieurs. Ceux dont la poitrine étoit foible, furent attaqués de fluxions catarreufes qui dégénérerent en rhumes confidérables, qui furent difficiles à diffiper, ou qui fe terminerent en phthifie. Il y eut d'ailleurs moins de rhumes & de fluxions que les années précédentes. On vit peu d'ulceres aux jambes dans cette conftitution, & ils furent faciles à guérir. Les vers qui infecterent pendant l'été les plaies,

soit des animaux, soit des Negres, continuerent pendant cet hiver.

HISTOIRE.

Un homme de trente ans, d'un tempérament sec & mélancolique, sanguin, ayant une poitrine délicate, fut attaqué d'une fievre par frisson, dont le premier accès fut violent; & suivi d'une légere sueur, qui procura une intermission de douze heures, dans laquelle on fit deux saignées du bras. On donna de fréquens lavemens. La fievre reprit par chaleur, continua par redoublemens, dont quelques-uns étoient précédés de frissonnemens; & terminés par une légere sueur de courte durée, à laquelle succédoit une sécheresse ou une aridité suivie d'augmentation de fievre. J'arrivai le jour qu'on jugeoit être le septiéme. Je ne pus avoir un rapport exact des variations des accès; tout ce que je pus savoir fut qu'on l'avoit saigné deux fois

du bras, & une fois du pied; qu'on l'avoit purgé deux fois avec la casse, la manne, les follicules & le sel d'epsom, dans le temps où la fievre avoit paru avoir plus de remission; enfin que la nuit précédente avoit été fort mauvaise. Je trouvai le malade à huit heures du matin dans un redoublement qui ne me parut pas violent, & qui se termina par une légere sueur, où il mouilla une chemise: cette sueur fut suivie d'un autre redoublement qui dura toute la nuit, & pendant lequel il fut fort agité, fort altéré & très-brûlant. Le matin la remission fut de courte durée; & vers les six heures le malade fut pris d'un frissonnement accompagné de concentration très-grande dans le pouls, de pesanteur d'estomac & d'envie de vomir, de foiblesse ou lypothymie, & d'une peau séche & aride. Après deux heures d'une pareille situation, le pouls se ranima, la chaleur devint plus vive, & augmenta de façon que le malade fut en délire. Ce redoublement persista jusqu'à

quatre heures du ſoir, & la ſoupleſſe du pouls ſembloit devoir faire eſpérer quelque criſe favorable; mais il ne parut point de ſueur; & vers les ſix heures le pouls reprenant un état de dureté & de reſſerrement, qui me fit conjecturer le commencement d'un redoublement, je pris le parti de faire mettre le malade dans un bain fait avec la décoction d'herbes émollientes. Comme il parut le bien ſoutenir, je l'y laiſſai demi-heure, & le fis bien envelopper quand il en fut ſorti. Il ſuccéda à cette opération une moiteur qui fut ſuivie d'une ſueur dans laquelle le malade mouilla cinq à ſix chemiſes. Je lui fis prendre le matin trois onces de manne dans le petit lait en deux priſes, qui le firent aller trois à quatre fois. A midi le reſſerrement, la ſéchereſſe & l'aridité de la peau annoncerent un redoublement qui ſe termina par une légere moiteur, à laquelle ſuccéda un autre redoublement qui dura juſqu'au matin. Il fut ſuivi vers les ſept heures d'un friſ-

ſonnement & d'une concentration de pouls qui annoncerent le grand redoublement; mais n'ayant pas apperçu des ſymptômes auſſi violens que dans le précédent, j'en augurai bien dès-lors. En effet, malgré l'agitation, les inquiétudes & la vive chaleur qui tourmentoient le malade, ce redoublement ſe termina dès midi par une ſueur qui fut copieuſe, & je purgeai le malade dans la nuit avec la caſſe, la manne & le ſel d'epſom, ce qui le fit aller cinq à ſix fois. La fievre revint à midi, ſe calma le ſoir, redoubla auſſitôt; mais ce redoublement ne fut point ſuivi d'un troiſiéme, & ſe termina par une ſueur qui fut peu abondante, mais longue, & qui fut ſuffiſante pour aſſurer une prompte guériſon.

Le malade, dont je viens de décrire la maladie, n'eſt pas le ſeul, comme on l'a déja pu voir, qui ait éprouvé l'effet ſalutaire du bain. Je n'héſite pas à l'employer dans les fievres où j'appréhende

la concentration, comme il est ordinaire dans la maladie de Siam, dans les double-tierces, avec cholera-morbus, ou sans cholera-morbus, dont la sueur qui doit terminer le grand accès, est interceptée, ou me paroît trop foible, & ne pas répondre à la force du redoublement.

Constitution de l'Eté 1746.

Pendant Avril, Mai & Juin, les vents persisterent au nord & à l'ouest. Ils furent toujours si foibles, qu'on peut dire qu'il y eut un calme continuel. Les pluies furent fréquentes & presque toujours orageuses pendant Avril & Mai; elles furent beaucoup mêlées de nord pendant Avril, & de sud pendant Mai. Elles furent presque continues les quinze premiers jours d'Avril, & se terminerent ensuite par des orages considérables tous les jours ou tous les deux jours vers les trois ou quatre heures du soir. Il n'y eut d'in-

terruption qu'à la fin d'Avril pendant sept à huit jours. Le temps fut moins orageux pendant Juin ; il n'y eut qu'un ou deux orages très-foibles par semaine. Cette constitution procura des chaleurs excessives pendant Mai & Juin.

La diarrhée fut la maladie qui fit le plus de ravage pendant Avril, sur-tout parmi les anciens. A la fin d'Avril les maladies aiguës attaquerent les équipages des navires de la rade, sur-tout ceux des vaisseaux du Roi. La maladie de Siam fut la plus commune. Pendant Avril & le commencement de Mai, les double-tierces bilieuses furent plus fréquentes que les lymphatiques ; & vers la fin de Mai & le commencement de Juin, les dernieres le furent plus que les premieres. Elles parurent la plupart compliquées, c'est-à-dire accompagnées de quelques symptômes pestilentiels. Il y eut quelques malades affligés de flux dyssentérique ; ces maladies confirmerent, pendant Avril & Mai, le jugement que j'ai porté sur

leur terminaiſon dans les ſaiſons pluvieuſes. Il n'en fut pas ainſi à la fin de Mai, où les pluies commencerent à être moins fréquentes. Les malades étoient extrêmement accablés, & avoient une ſi grande diſpoſition au relâchement, qu'après deux ou trois ſaignées, le pouls devenoit flaſque, petit, ondulent ou frémillant, ſigne d'un affaiſſement qu'on ne pouvoit diſſiper. Il falloit être également circonſpect dans l'uſage des purgatifs. Un quart de doſe d'émétique en lavage, & une once ou deux de manne, ſuffiſoient pour exciter ſix à ſept vomiſſemens, & procurer le flux de ventre. Dans la plupart la flaccidité du pouls indiquoit une ſi grande diſpoſition à une fonte ou colliquation, qu'on étoit obligé de remettre à la nature le ſoin de la guériſon, & de ne s'attacher qu'à la ſoutenir ou à la fortifier par les cordiaux. Les ſaignées du pied non-ſeulement furent inutiles, mais dangereuſes. Lorſque la violence du mal de tête perſiſtoit, la

saignée de la gorge convenoit. On vit dans cette conſtitution, ſur-tout pendant Juin, toutes les eſpeces de ſymptômes qui peuvent accompagner la maladie de Siam, & les différentes métamorphoſes qu'elle peut ſubir. Le ſaignement de nez fut très-commun, & les dépôts externes fort rares. Les ſaignées de pluſieurs malades ſe rouvrirent.

Parmi les trois vaiſſeaux de Roi, deſtinés pour convoyer les navires marchands, il y en eut un appellé *le Jaſon*, commandé par M. de Conteneuil, qui avoit quatre cens hommes, dont il n'y eut que trois ou quatre attaqués de la maladie de Siam. Deux choſes m'ont paru contribuer à la ſanté de l'équipage de ce navire. La premiere, qu'il faiſoit beaucoup d'eau, & en ſi grande quantité, qu'on eût été obligé de le carener, ſi on n'eût pas découvert la voie d'eau vers le milieu du navire, & qu'il ſuffiſoit de le mettre un peu à la bande pour l'étancher. La ſeconde, que ce Capitaine,

vieux Marin, qui avoit beaucoup pratiqué ces Mers, où il s'étoit fait connoître par ses combats & ses entreprises, avoit pour maxime de mettre en usage tout ce qui pouvoit dissiper & réjouir son équipage. Cette observation confirme les principes auxquels nous avons cru devoir attribuer la premiere cause de cette fatale maladie, savoir qu'elle dépend des mauvaises exhalaisons, & de la disposition où les passions contribuent à mettre le tempérament pour en recevoir les impressions. Quoique la qualité de l'eau qu'on tire du fond d'un navire par la pompe, ne paroisse pas une cause suffisante pour produire des maladies, elle doit le devenir, & y contribuer beaucoup, quand la constitution de la saison concourt à augmenter les exhalaisons qui remplissent l'air de mauvais principes, de levains dissolvans & corrosifs.

Cette constitution est depuis treize ans celle qui m'a paru la plus conforme avec les constitutions des étés des années 1733 & 1736.

La ſéchereſſe & la chaleur furent grandes pendant les mois de Juillet & d'Août; on n'eut preſque point de briſes pendant Juillet & une partie d'Août. Il y en eut de très-fortes depuis la mi-Août jusqu'à la fin, ce qui contribua à augmenter la ſéchereſſe. Dans l'eſpace de ce temps, on n'eut à la plaine que cinq à ſix orages; il y en eut davantage vers les montagnes.

Il y eut peu de malades pendant cette ſaiſon; mais ceux qui furent attaqués de fievres, eurent des accès violens, qui étoient accompagnés de douleurs de tête aiguës, ſuivies de délire ou de ſommeil léthargique. Dans la plupart les yeux étoient vifs & étincelans. Tous avoient le ventre reſſerré. Ces ſymptômes furent communs chez les malades que M. de Conflans, commandant de l'Eſcadre du Roi, mit à l'Hôpital dans la relâche qu'il fit au Cap. Les convaleſcens, ſur-tout les mélancoliques, furent beaucoup affligés de cloux. Non-ſeule-

ment les malades supportoient les saignées, mais il falloit les réitérer fréquemment, sans cependant les faire abondantes ; après trois ou quatre saignées du bras, prescrire celles du pied, ensuite celle de la gorge, & faire beaucoup boire d'eau de casse, du petit lait, des bouillons émolliens & de la limonade.

Je ne vis d'autre apparence de maladie de Siam que dans huit à dix malades qui eurent deux à trois jours de suite des fievres continues, qui céderent à la même méthode. Il parut dans cette constitution quelques abcès au foie. On vit beaucoup de rhumes vers la fin d'Août.

Le temps s'est comporté différemment pendant Septembre & Octobre. Les orages ont été plus fréquens. Il y en a eu deux à trois par semaine depuis la fin d'Août jusqu'au 20 d'Octobre, & le tonnerre est tombé plusieurs fois dans chaque Paroisse. Ces orages ont été cependant plus considérables dans les environs

du Cap que dans la dépendance du Fort-Dauphin, parce que les vents dominant toujours au nord & à l'ouest, joignoient celui du sud qui venoit des montagnes; ce qui faisoit varier la brise qui étoit rarement forte; d'où il résultoit de temps en temps une alternative de temps chaud & mou & de fraîcheur. Les fluxions & les rhumes furent les maladies les plus communes, & les fievres double-tierces furent moins ardentes.

Constitution de l'Hiver 1746.

Depuis le 20 Octobre jusqu'au 15 de Novembre, on eut des pluies presque continuelles, d'autant plus abondantes, qu'elles provenoient de l'union, comme on dit dans le Pays, du nord & du sud. Cependant les orages dominerent vers la fin d'Octobre, & le nord prit le dessus en Novembre, ce qui occasionna des débordemens considérables. Il succéda peu à peu à ces pluies orageuses un temps calme & serein, mais chaud & mou. En

Décembre on eut après ces pluies la même disposition de temps qu'en Novembre. Il n'y eut pendant le cours de Janvier que de foibles brises. Les vents continuerent à tenir à l'ouest & au nord. Depuis le 10 jusqu'au 15, le temps fut orageux : il faisoit tous les jours des éclairs, & on entendit deux à trois fois le tonnerre, qui fut accompagné de pluies qui tomberent par intervalles & en petite quantité. Ce temps fut suivi d'une sérénité & d'une fraîcheur plus considérable & plus constante qu'auparavant. La maladie de Siam fut d'autant plus commune à la fin d'Octobre, & les quinze premiers jours de Novembre, que la rade du Cap se trouva garnie d'un grand nombre de navires, qui étoient à Saint Domingue depuis la fin de Juin. Cette maladie fut plus mauvaise dans le commencement de la constitution que dans le cours de Novembre. On observa qu'elle fut accompagnée de tous les symptômes qui lui sont propres, c'est-à-dire

de jaunisse, d'évacuations par haut & par bas de matieres noires, & d'ouvertures de saignées, de douleurs ou dépôts sur quelques extrémités, & de parotides; mais sur-tout d'hémorragies considérables par le fondement & par le nez. La premiere étoit mortelle; la seconde ordinairement salutaire : cette derniere n'arrivoit qu'à ceux qui avoient ressenti de violens maux de tête, ce qui déterminoit à saigner de la gorge ceux qui s'en plaignoient beaucoup. Cette maladie, ainsi que nous l'avons toujours remarqué, fut fatale aux tempéramens replets, & à ceux dont le visage étoit d'un rouge vif ou tirant sur le pourpre, aux mélancoliques, dont le teint étoit d'un pâle livide, ou d'un rouge pourpre. Il falloit être fort circonspect à l'égard de ces tempéramens dans l'administration des saignées & des purgatifs : car pour peu qu'on excédât dans l'un ou dans l'autre, il en résultoit un affaissement général qui étoit indiqué par l'accablement du malade,

la petitesse, la concentration ou la flaccidité du pouls : c'est pourquoi il convenoit de ne leur faire que de petites saignées, de ne les réitérer que suivant la qualité du pouls, & sur-tout celle de la respiration, qui est sujette dans ces tempéramens à devenir tout d'un coup embarrassée, courte & fréquente, ce qui est un signe mortel. Il m'est arrivé que, trompé par l'apparence d'un tempérament robuste, par un visage rouge, & des yeux enflammés & chargés, je me suis déterminé à tenter une ou deux saignées copieuses, dont l'effet étoit une oppression & une concentration qu'il étoit rare de pouvoir dissiper ni par les bains, ni par les sudorifiques.

La qualité du pouls doit servir de guide en pareille occasion. Dès qu'on l'apperçoit tendre à la flaccidité ou à une concentration accompagnée de mouvement qu'on appelle *frémillant*, en latin *formicans pulsus*, il faut tout suspendre. Ainsi dans plus de trois cens malades que

j'ai

j'ai traités pendant cette conſtitution, il y en avoit que je faiſois ſaigner trois ou quatre fois dans vingt-quatre heures, d'autres une ou deux fois ſeulement. A quelques-uns je faiſois tirer dans la premiere ou les deux premieres ſaignées, une livre & demie, & même deux livres de ſang : à d'autres ſeulement ſix ou huit onces. La force & la plénitude du pouls décidoient du nombre des ſaignées & de la quantité de ſang qu'on devoit tirer : je dis la force & la plénitude; car il eſt ordinaire de trouver dans les malades des pouls qui paroiſſent grands, mais ſans force ou dureté, c'eſt-à-dire qu'ils ſont mous. Une telle qualité annonce une diſpoſition prochaine à la flaccidité ou à l'affaiſſement. En général les malades dans cette conſtitution ſoutenoient peu la ſaignée, ſurtout ceux qui furent attaqués pendant le mois de Novembre, ce qui provenoit de l'humidité, qui en relâchant les corps, les rendoit mous & flaſques : ainſi deux, trois ou quatre ſaignées ſuffiſoient;

& ſur cent malades je ne crois pas qu'il s'en ſoit trouvé dix à l'égard deſquels j'aie paſſé outre. On les purgeoit avec la même précaution. Je ne faiſois prendre l'émétique qu'à un quart de doſe ou à un tiers, diſſous dans un demi-verre d'eau ; & je leur donnois enſuite tous les jours, ou de deux en deux jours, de la manne à la doſe d'une once, qu'on réitéroit de ſix en ſix heures ſuivant ſon effet. Les malades uſoient pour boiſſon de la tiſane qu'ils ſouhaitoient, parce que le vomiſſement ou les envies de vomir qui ſont preſque continuels dans le cours de cette maladie, obligent de laiſſer à leur choix la boiſſon qu'ils croient pouvoir mieux retenir. Je leur conſeillois ſeulement, par préférence, l'infuſion d'oſeille, la décoction ſimple de chiendent, & une légere limonade. Rien ne m'a paru mieux convenir pour calmer le vomiſſement & le hoquet, qu'un julep fait avec le ſuc de citron, des yeux d'écreviſſes, & le ſel d'abſynthe.

J'ai eu quelquefois recours à l'opium, à la dose d'un grain & d'un demi-grain, surtout quand le hoquet persistoit plusieurs jours; mais quelques cuillerées de bouillie données de temps en temps au malade, m'ont paru le remede le plus efficace pour calmer ce symptôme. L'impossibilité, ou pour mieux dire la difficulté d'employer les bains dans l'Hôpital du Cap, m'a empêché d'administrer ce remede aussi souvent que je l'eusse souhaité, & qu'il eût été nécessaire. J'y suppléois par les cataplasmes à l'égard de ceux en qui on appercevoit de la disposition à quelques dépôts.

HISTOIRE.

Dans le nombre des malades qui eurent de fâcheux symptômes, un Matelot en eut successivement plusieurs qui méritent d'être rapportés. On l'avoit saigné une seule fois, & il n'avoit point été purgé. Il pouvoit être dans le cinq ou sixiéme jour de la maladie; son pouls

étoit comme naturel, mais flasque; son ventre étoit douloureux, mais libre, & il urinoit sans d'ailleurs avoir de vomissement. Il étoit extrêmement jaune. Le hoquet survint, & continua douze à quinze jours; il se calma peu à peu. Il succéda à ce fâcheux symptôme un retour de fievre accompagné de délire. L'un & l'autre se dissiperent par la naissance d'une parotide qui augmenta insensiblement, & qui fut toujours d'une dureté extrême. L'hémorragie du nez se mit de la partie, & fut considérable pendant deux jours; s'étant arrêtée, il vint un peu de fievre, & le malade mourut le lendemain.

La maladie de Siam ne fut pas la seule qui affligeât la Colonie. Les fievres double-tierces bilieuses, les flux de ventre, & sur-tout le ténesme, attaquerent une grande quantité d'habitans & de nouveaux venus. Plusieurs de ces derniers furent attaqués de double-tierces compliquées. Les femmes grosses & en cou-

che, qui étoient cacochymes, furent attaquées de mal d'eſtomac, c'eſt-à-dire de cachexie, & quelques-unes périrent dans leur couche, ou par le flux de ventre, ou par l'hydropiſie. Beaucoup d'enfans tomberent malades, & pluſieurs moururent le trois ou le cinq de la maladie. Cependant vers la fin de Novembre la maladie de Siam ſe calma, & ſe diſſipa tellement, qu'il s'en trouvoit très-peu au commencement de Décembre dans l'Hôpital. Il n'y eut que les fievres double-tierces qui continuerent, & dont le caractere changea, en ce que les malades ſe plaignoient beaucoup de la tête & des reins, qu'ils ſoutenoient mieux la ſaignée qu'au mois de Novembre, & que la ſaignée du pied leur étoit très-avantageuſe. Ce changement provenoit de celui du temps, qui, juſqu'au 16 ou 17 Septembre, fut toujours ſerein & plus frais.

L'Eſcadre commandée par M. Dubois de la Motte, étant entrée dans la rade

du Cap le 8 Décembre, après avoir essuyé un combat qui en avoit dispersé une partie, mit à l'Hôpital un grand nombre de malades attaqués du scorbut & de fievres double-tierces. Pendant son séjour, qui fut de près de deux mois, il n'y eut point de malades attaqués du mal de Siam; tandis que les Matelots des anciens navires, c'est-à-dire de ceux qui avoient mouillé vers la mi-Août, continuerent d'en être attaqués, quoiqu'en petit nombre, & moins violemment qu'en Octobre & Novembre. Cette observation confirme notre sentiment sur les mauvaises exhalaisons propres au climat de Saint Domingue, dont on ne ressent les mauvais effets que lorsqu'on séjourne un certain temps dans des endroits où elles abondent, & qu'on donne le temps aux mauvais principes de s'accumuler en assez grande quantité pour exciter, dans un état de plénitude, une mauvaise fermentation. La façon dont le temps s'est comporté depuis la fin de

Juin jusqu'à la fin d'Octobre, a dû produire une grande abondance de ces mauvais principes; & le temps pluvieux qui est survenu, a pu disposer & faire tomber les corps dans cette turgescence ou gonflement, qui est la premiere cause des engorgemens. Cependant les abondantes & longues pluies ayant bien lavé les terres, & emporté les matieres corrompues, on ne vit plus que des maladies de simple engorgement. C'est ce qu'on fut bien à portée de vérifier dans celles qui accompagnerent & suivirent la révolution qui revint le dix-sept Décembre, & qui dura plusieurs jours. Jamais on n'avoit tant vu de malades. Ni anciens ni nouveaux, de ceux qui avoient échappé à la constitution d'Octobre & de Novembre, ne furent épargnés. On ne vit que des fievres double-tierces, & presque toutes bilieuses. Il en parut peu de lymphatiques; & celles qu'on put observer furent d'un caractere assez doux. Les unes & les au-

tres ne parurent être mauvaises que vers le milieu de Janvier, où la sérénité & la fraîcheur ayant été un peu constantes, contribuerent à resserrer les corps, & à les rendre par conséquent moins faciles à se relâcher; d'où il s'ensuivit que plusieurs fievres devinrent *lypiriennes*, surtout celles qu'on avoit négligées dans les premiers jours, & à l'égard desquelles on n'avoit pas eu la précaution d'employer les saignées & les remedes émolliens, délayans & laxatifs. C'est pourquoi il périt plus de malades en Janvier qu'en Décembre. L'aridité de la langue & les vives douleurs de tête furent les symptômes les plus communs, & ils suffisoient seuls pour faire connoître le caractere & le progrès de la maladie.

La grande quantité de malades ayant mis la disette dans les remedes les plus nécessaires, comme la casse, la manne, &c. je trouvai le moyen d'y suppléer par les suivans. Je fis faire des apozêmes laxatifs avec le *médecinier-bâtard*, la *chi-*

corée sauvage, les épinars, & le gros ſirop. On les rendoit purgatifs avec le ſéné ou la *liane-purgative* du Pays, qu'on faiſoit bouillir enſemble. Les potions cordiales ſimples ſe faiſoient avec la cannelle, les cloux de girofle, la muſcade & le ſucre, bouillis dans parties égales d'eau & de vin : je les rendois compoſées avec la poudre de vipere & le kermès minéral. Les bols fébrifuges ſimples ſe préparoient avec les écorces d'oranger & de citronnier pulvériſées : les bols compoſés ſe faiſoient avec le ſel ammoniac & la limaille de fer bien fine, joints aux médicamens précédens. Les tiſanes aſtringentes ſe faiſoient avec la racine de pourpier, l'herbe appellée *pied de poule*, qui eſt une eſpece de *gramen*; l'écorce de *bois blanc*, & le machefer pilé.

L'ipécacuana du Pays ſuppléoit à celui du Bréſil. La tiſane de café ſe donnoit aux cachectiques. On panſoit les ulceres avec le ſuc de *karatas*, quand les chairs étoient mauvaiſes; & enſuite avec un onguent

composé de parties égales de suc de *liane à minguet*, de suc d'orange, de *tafia*, & le double de *gros sirop*. Voilà, à l'exception de la saignée & de l'émétique en lavage, quels furent les remedes dont je me servis pendant tout le cours de cette constitution, où je puis assurer avoir traité plus de mille malades. Le succès que j'eus surpassa mon attente, & me confirma dans l'idée que j'ai toujours eue, que les remedes simples & les plus naturels sont à préférer.

Les fievres double-tierces lymphatiques furent rares en Octobre, Novembre & Décembre, & le peu qu'il y en eut fut d'une espece bénigne; ce qui provenoit de la grande humidité qui contribue à empêcher la viscosité de la lymphe. Aussi cette cause ne subsistant plus en Janvier, elles devinrent plus communes, plus mauvaises, la plupart compliquées, c'est-à-dire qu'elles se terminoient par quelques dépôts gangreneux.

Il périt, pendant le cours de cette

conſtitution, beaucoup de diarrhétiques; & la plupart des pulmoniques qui avoient réſiſté plus long-temps que de coutume, ſuccomberent à la ſécheresse & à la fraîcheur de Janvier. Les vers continuerent à affliger les animaux & les hommes qui avoient des bleſſures : ils furent également communs dans les maladies internes. On vit peu de fluxions de poitrine; il y eut quelques rhumes qui furent conſidérables au commencement de Décembre & de Janvier. J'obſervai auſſi dans le même temps quelques malades attaqués de coliques de Poitou, autrement rhumatiſmes d'entrailles. Les ulceres des jambes furent plus communs que les hivers précédens; & quoique pluſieurs paruſſent d'une mauvaiſe qualité, cependant il périt peu de malades.

Depuis quatorze ans que j'exerce la Médecine à Saint Domingue, je n'ai point remarqué de conſtitution ſi malſaine & ſi variante que celle-ci, ſi ce n'eſt celle du commencement de l'hiver

de 1732 ; mais comme c'étoit la premiere année de mon ſéjour à Saint Domingue , je n'ai pu, comme dans celle-ci, faire les mêmes obſervations, & en conſtater le caractere, comme j'ai été à portée de le faire dans un hôpital, où il a paſſé dans l'eſpace de quatre à cinq mois plus de mille malades. J'y ai obſervé dans quatre mois quatre révolutions; la premiere à la fin d'Octobre aux premieres pluies, où la maladie de Siam fut mauvaiſe; la ſeconde en Novembre, où la même maladie fut très-commune, mais moins dangereuſe; la troiſiéme en Décembre, où les fievres double-tierces prirent la place, & devinrent à la fin du mois preſque générales, & d'un caractere aſſez doux; la quatriéme en Janvier, où ces maladies furent plus ardentes, approchant des lypiriennes, & où les lymphatiques furent auſſi communes que les bilieuſes. Il eſt facile de reconnoître dans ces variations les effets des changemens du temps, qui ſemblent être

la seule cause de ces différentes révolutions dans les maladies. Le vent qui a toujours dominé a paru le plus souvent tenir à l'ouest, ou au nord-ouest, ou au nord; de façon que les brises étant foibles, il en résultoit un temps chaud & mou, propre à former & entretenir des orages. C'est pourquoi les années où regne une telle disposition, sont toujours orageuses, pluvieuses & mal-saines.

Le 19 Novembre de cette année mourut à Léogane M. Charles Brunier de Larnage, Gouverneur & Lieutenant-Général des Isles sous le vent. Il possédoit toutes les qualités de l'esprit & du cœur qui peuvent rendre un homme parfait, & propre à gouverner.

Pendant Janvier, Février & Mars, on eut presque de quinze en quinze jours une alternative de chaud & de frais, d'orage & de nord, qui produisant des effets contraires, contribua non-seulement à prolonger la même constitution épidémique, mais encore à la rendre plus

mauvaise. Le temps orageux parut dominer ; & comme les vents de nord ou de nord-ouest s'y joignoient, il en résultoit des pluies abondantes qui duroient cinq à six jours. Aux pluies succédoit un temps frais & serein, chaud par intervalles, mais dont la chaleur diminuoit insensiblement, & se terminoit par des éclairs & quelques coups de tonnerre qui annonçoient la pluie. Ces révolutions furent plus considérables à la fin de Janvier & à la fin de Mars, qu'à la mi-Février & au commencement de Mars. Elles eurent de particulier que les vents de nord furent plus forts & durerent plus long-temps que dans les autres, sur-tout dans la révolution qui arriva à l'équinoxe de Mars, où après sept à huit jours d'un temps très-orageux, on eut un nord très-pluvieux qui dura huit à dix jours, qui fut accompagné de vents très-violens, & suivi d'un temps mêlé de nord & d'orages, qui dura jusqu'au 12 d'Avril.

Le même caractere de maladie qui

avoit paru pendant Décembre & Janvier, persista. Je variois ma pratique suivant le changement du temps; c'est-à-dire, je saignois plus dans le frais que dans l'humide; je m'attachois plus à délayer & à ramollir dans le premier que dans le second. On vit dans chaque révolution, lorsque le temps devenoit doux & orageux, quelques maladies de Siam, & peu en réchapperent, si ce n'est les trois premieres semaines de Mars où le temps fut très-calme, & plus constamment chaud & humide. Les enfans, plus susceptibles des impressions que peuvent faire des changemens aussi subits & aussi fréquens que ceux qui ont paru cet hiver, y succomberent aussi en plus grand nombre que les adultes. Quoique les vers fussent un symptôme commun à tous, il convenoit d'y faire moins d'attention qu'au caractere de leur fievre qui étoit ou double-tierce bilieuse, ou lymphatique, & presque toujours composée de l'un & de l'autre genre. Il n'y a point

encore eu de constitution où ces deux caracteres de fievre ayent paru plus mê-lés, plus unis que dans celle de cette saison; ce qui provenoit sans doute des effets opposés que le changement subit occasionnoit dans les corps, dont l'un étoit de rendre la lymphe glutineuse, & l'autre de produire le gonflement des solides, & l'expansion ou raréfaction des autres humeurs. Il convenoit de ne point négliger les saignées, sur-tout à ceux qui avoient le ventre constipé. Il en a péri plusieurs pour n'avoir pas eu recours à ce remede. Les catarres, les fluxions, sur-tout celles de poitrine, furent communes parmi les Negres. On vit plusieurs Blancs & Negres, dans les révolutions de Février, attaqués d'apoplexie, d'esquinancie & de spasme. Les pulmoniques qui avoient soutenu plus long-temps que dans les années précédentes, ne purent résister. Il en fut de même des diarrhétiques & des hydropiques à la fin de Février & au commencement de Mars; les

fievres parurent plus du caractere des lymphatiques que de celui des bilieuses. Il en fut autrement depuis le 10 ou le 15 jusqu'à la fin du mois. Les lymphatiques prirent ensuite le dessus. C'est ainsi que le caractere de ces maladies paroît absolument dépendre de celui du temps.

Histoire d'une apoplexie.

Un Negre fut pris d'étourdissemens, qui furent accompagnés de vomissement : on le crut ivre : cependant le mal augmenta au point qu'il perdit la connoissance, & qu'il eut pendant la nuit des agitations & des contractions violentes. Le matin on ne put douter du caractere de la maladie, qui me parut d'autant plus dangereuse que les extrémités étoient froides, & que le pouls étoit concentré & frémillant. Je fis mettre le malade dans un bain tiede, où je le fis saigner du bras; on lui tira environ trois livres de sang. Il resta trois heures dans le bain. Six heures après, n'appercevant

point de changement, je réitérai les mêmes opérations, à l'exception qu'il fut ſaigné de la gorge, & qu'on lui tira un peu moins de ſang : la quantité pouvoit aller à deux livres. Je lui fis enſuite appliquer, avec le cautere actuel, un ſeton à la nuque du cou. Dès le ſoir le malade commença à parler, & il fut le matin en état de prendre une médecine hydragogue. Une tiſane ſudorifique termina la guériſon.

J'ai employé avec un pareil ſuccès la même méthode pour les eſquinancies; & de quatre que j'ai traités, il n'y a eu qu'un malade à qui une amygdale tomba en ſuppuration; j'en attribuai la cauſe au retardement de la ſaignée, qui ne fut faite que le ſecond & peut-être le troiſiéme jour de la maladie.



OBSERVATIONS

Sur les différentes Conſtitutions des années depuis 1732 juſqu'en 1747.

EN réfléchiſſant ſur le caractere des conſtitutions épidémiques que j'ai décrites depuis le mois d'Octobre 1732 juſqu'au mois de Mars 1747, je trouve dans celles des années 1732 & 1733 tant de conformité avec celles des années 1745, 1746 & 1747, qu'on auroit ſujet de conjecturer comme un ordre périodique dans les révolutions du temps.

L'époque du premier ordre périodique, ſi on peut ajouter foi au rapport des habitans qui en ont été témoins, ſeroit l'année 1730; & celle du ſecond l'année 1745 : ce qui conſtitueroit une période de quatorze à quinze ans, pendant le cours de laquelle il paroît comme deux conſtitutions diamétralement op-

posées & partagées par une tempérée, la premiere très-pluvieuse, & la derniere séche. L'une & l'autre paroissent persister trois à quatre années, peut-être cinq; ce qui réduiroit la mitoyenne au même espace de temps.

Pour donner à cette conjecture la certitude qu'on désireroit, il ne seroit question que d'observer, suivant les Pays, avec attention, les différentes constitutions des années. La connoissance d'un ordre périodique dans les constitutions seroit d'autant plus utile, qu'on auroit un sûr moyen de prévenir les bons & les mauvais effets qui en doivent résulter, tant pour la santé que pour l'agriculture. J'ai souvent regretté de n'avoir pu parvenir à me procurer un bon baromêtre & un bon thermomêtre : mes observations en auroient pu devenir plus intéressantes.

L'année 1744, qui a précédé la premiere année de la révolution pluvieuse, a été moins aride que les quatre à cinq précédentes.

Le temps m'a paru ſe comporter comme ſi la nature ſe fût diſpoſée pour la révolution qui devoit arriver l'année ſuivante.

Les années 1730, 31, 32, 33, ſemblent avoir été, par progreſſion, plus pluvieuſes; la derniere cependant moins que la troiſiéme. Il en a été à peu près de même des quatre à cinq premieres années de la ſeconde révolution.

L'année 1744, par rapport à la différence que j'y ai remarquée avec les précédentes, ne ſemble être que comme l'annonce d'une nouvelle révolution.

L'année 1745 a été extrêmement pluvieuſe; 1746 l'a été un peu moins que 1745. Arriveroit-il dans les révolutions du temps, comme dans celles du corps humain, un ordre alternatif d'accès plus forts & moins forts?

Les conſtitutions épidémiques paroiſſent avoir leurs temps ou périodes comme les maladies, c'eſt-à-dire qu'elles ont

leur commencement, leur progrès, leur état & leur déclinaiſon.

L'examen des conſtitutions futures décidera de ce que je ne continue de propoſer que comme une conjecture, qui, quoique téméraire, peut donner lieu à des obſervations dont la certitude contribueroit à la conſervation de bien des hommes.



DESCRIPTION
PARTICULIERE
DES FIEVRES DE S. DOMINGUE.

Maladie de Siam.

LA maladie de Siam doit être regardée comme une fievre putride, maligne & peſtilentielle.

On a ignoré pendant long-temps les funeſtes effets de cette maladie dans les Iſles; la régularité avec laquelle elle ſe reproduit, ſemble devoir la faire regarder comme une de ces maladies dont il faut chercher la cauſe dans la conſtitution de l'air.

Le premier événement qui l'ait fait remarquer, a été la relâche, à la Martinique, d'une nombreuſe eſcadre qui venoit

de Siam, & dont l'équipage, pendant son séjour dans cette Colonie, fut affligé d'une fievre maligne ou pestilentielle, qui fit périr un grand nombre de Matelots.

Cette maladie attaque très-rarement les Créoles ou les Sauvages habitans de l'Isle. Les Européens destinés à vivre sous un climat plus tempéré, en sont, pour ainsi dire, les seules victimes. La chaleur extraordinaire de la Colonie produit sur leurs corps des changemens dont sont exempts les corps formés sous ces climats, & pour lesquels cette ardeur de l'été est suivant l'ordre de la nature. Si, selon la remarque de Sydenham, & suivant l'expérience journaliere, le moindre changement d'air est capable de produire des fievres qui naturalisent, pour ainsi dire, le corps dans un Pays, quel changement n'avons-nous pas à attendre de cette différence extraordinaire de climat, qui doit produire des humeurs d'une densité & d'une qualité si différente?

Il faut dans cette maladie diſtinguer deux temps principaux : le premier eſt celui de la fievre : le ſecond eſt celui de la métaſtaſe de la maladie, dans laquelle ou le malade guérit, ou la nature ayant fait de vains efforts, ſuccombe à la force de la maladie.

Signes diagnoſtiques.

Dans le premier, le mal ſe déclare quelquefois par un friſſon, mais plus ſouvent par une grande laſſitude. La fievre qui ſurvient, eſt accompagnée de vives douleurs de tête & de reins, & d'une peſanteur dans la région épigaſtrique, avec vomiſſement ou envie de vomir. Le vomiſſement eſt plus ordinaire quand la maladie commence par le friſſon. La fievre dure trois ou quatre jours ſans donner de relâche au malade ; rarement continue-t-elle juſqu'au cinquiéme. Pendant ce temps-là les malades ſont fort accablés ; ils ont le pouls élevé & fort, ſurtout dans ceux dont le friſſon a précédé

la fievre. La peau eſt ſéche & ſouvent aride ; le viſage & les yeux ſont fort enflammés; les urines ſont quelquefois rouges & chargées, quelquefois naturelles, mais en petite quantité, ce qui eſt de mauvais augure.

Le ſecond temps commence quand la fievre finit. Or elle finit tout-à-coup, dans les uns ſans autre apparence de criſe qu'un commencement de jauniſſe ; dans les autres, outre la jauniſſe, ſurvient l'éruption du pourpre, une hémorragie, le flux de ventre & le vomiſſement. Ces ſymptômes ſont toujours accompagnés d'un pouls preſque naturel, mais pour l'ordinaire foible ; & d'une ſoupleſſe qui approche de l'ondulation ; d'urines très-épaiſſes, & ſouvent brunes. Les malades ne ſe plaignent alors d'aucune douleur ; & à l'accablement près, ils paroiſſent jouir d'une grande tranquillité. La plupart de ceux qui meurent de cette maladie, ne paſſent point le ſeptiéme jour.

Cette maladie attaque aſſez indiffé-

remment tous les Européens qui ſont arrivés nouvellement dans la Colonie, à moins que quelqu'autre maladie conſidérable, qui aſſez ordinairement participe en quelque choſe de la nature de celle de Siam, ne les délivre de la néceſſité de lui payer le tribut. Plus les tempéramens ſont robuſtes, plus ils ont à craindre.

Les bilieux, & plus encore les mélancoliques, ſont les premiers attaqués, & ceux qui ſuccombent les premiers.

Les femmes ſont moins ſujettes à cette maladie que les hommes : il n'y a guères que celles qui ont du chagrin qui ayent le malheur d'en être attaquées. La molleſſe de leur tempérament, l'évacuation périodique de leurs menſtrues, les rendent moins ſujettes à la maladie de Siam, & font qu'elles s'en tirent plus aiſément.

On remarque auſſi que les gens riches en couleurs & replets périſſent preſque tous, pendant que ceux qui ſont délicats

guériſſent plus facilement. Il faut non-ſeulement conſidérer les tempéramens, mais auſſi l'état actuel de l'eſprit. Ceux qui s'appliquent trop à l'étude, aux affaires, ou qui ſe laiſſent aller trop vivement au chagrin, ſont les premiers attaqués, & ſuccombent très-promptement.

De tous les tempéramens, celui qui eſt le plus favorable pour ſoutenir les aſſauts du mal de Siam, eſt le tempérament pituiteux.

Toutes ces remarques ſeront confirmées par les hiſtoires que nous joindrons à la ſuite de la deſcription générale de cette maladie & de ſa cure.

On peut diſtinguer la maladie de Siam en bénigne, moyenne, & en maligne ou extrême. La bénigne eſt celle qui ſe termine par un flux de ventre critique dès le troiſiéme, le quatriéme ou le cinquiéme jour, ſans jauniſſe, ou avec une jauniſſe peu conſidérable. On appelle moyenne celle où la jauniſſe étant con-

ſidérable, n'eſt d'ailleurs accompagnée d'aucuns des ſymptômes ſiniſtres que nous avons décrits, mais qui ſe diſſipe peu à peu, ou par un flux de ventre que la nature ou les remedes procurent, ou par un écoulement conſidérable d'urines noires, & par la naiſſance de pluſieurs cloux. L'extrême eſt celle où ne paroiſſant point de diſpoſition favorable à l'une de ces deux criſes, on n'a rien à eſpérer qu'autant que la nature fera naître un dépôt ou charbon conſidérable ſur quelque partie externe.

Signes pronoſtiques.

En général les ſignes pronoſtiques de cette maladie ſont différens ſuivant le temps de la maladie.

Dans la fievre, le friſſon eſt un très-mauvais ſigne. Les malades qui en ſont attaqués ſuccombent avant le quatriéme ou le cinquiéme jour, avant que la cauſe morbifique ait eu le temps de ſe développer, & de produire tous les autres

ſymptômes qui continuent ordinairement jusqu'à la mort.

Dans ceux même qui n'éprouvent qu'une grande laſſitude, ſi le pouls ne s'éleve pas, mais qu'il reſte mou, on doit porter un mauvais pronoſtic; les malades périſſent ordinairement avant le cinquiéme jour.

Mais le pronoſtic le plus ſûr dépend entierement du caractere des ſignes qui précedent ou qui accompagnent la criſe. Lorſqu'il ſurvient un flux de ventre conſidérable de matieres de diverſes couleurs, ou une abondante hémorragie, par quelqu'endroit qu'elle ſe faſſe, ſoit par les narines, ſoit par les ſelles, ſoit par le vomiſſement, ſur-tout ſi le ſang eſt d'une couleur naturelle; lorſque les urines épaiſſes ſont abondantes, quoique noires; lorſqu'il paroît un charbon ou pluſieurs cloux; lorſque le malade eſt attaqué d'une ſurdité conſidérable qui ſe termine par une groſſe parotide qui diſparoîtra dans les autres criſes, ou

qui ſe terminera par une ſuppuration louable, on peut en général bien augurer de la maladie. Si au contraire la jauniſſe paroît de trop bonne heure, & dans l'état de crudité, avant la fin de la fievre; ſi les parotides & le pourpre paroiſſent de même avant le temps; ſi le ventre eſt toujours reſſerré, ou s'il ne ſe relâche que pour donner iſſue à des matieres noires ou couleur de café; s'il paroît de même de bonne heure un vomiſſement de même nature, on doit non-ſeulement craindre pour le malade, mais même en déſeſpérer.

Ces accidens ſont toujours accompagnés de grandes inquiétudes, d'une légere douleur dans le ventre, très-ſouvent ſans tenſion; tantôt vers la partie ſupérieure, & alors le hoquet l'accompagne; tantôt vers l'inférieure; & enfin la ſuppreſſion d'urines qui ſurvient, annonce une mort prochaine. Il arrive quelquefois que toute la partie eſt douloureuſe. Outre ces ſignes généraux, il y en a de

particuliers également funeſtes ; dans pluſieurs les ſaignées ſe rouvrent, & le ſang, malgré le nombre des compreſſes, pénetre. Cette hémorragie eſt ſouvent accompagnée d'une gangrene charbonnée, qui ſe forme autour de la ſaignée, & dont on ne peut arrêter le progrès. Quelques-uns, un ou deux jours avant de mourir, ſe plaignent d'une vive douleur dans quelque membre, & ſur-tout à celui où l'on a fait un plus grand nombre de ſaignées. Cependant cette douleur attaque plus ordinairement les jambes & les cuiſſes que les parties ſupérieures. Cette douleur eſt quelquefois ſuivie d'une gangrene, dont la ſuppuration, ſi on peut la procurer, devient ſalutaire, mais très-ſouvent il n'y paroît rien qu'après la mort; & quelque remede qu'on applique, on ne peut venir à bout de la calmer. Cet accident arrive ordinairement à ceux qui ont été trop ſaignés. Ils ont coutume de ne point avoir le ventre douloureux, & d'être

trois ou quatre jours dans un état douteux.

Dans les temps ſecs, les malades ſe plaignent plus de la tête, & ont le ventre plus reſſerré que dans les temps humides. Ils ſont auſſi plus ſujets au délire pendant le cours de la maladie. Les antrax ou charbons, la gangrene ſéche, ſont des criſes ordinaires dans les ſaiſons ſéches, & l'ouverture des ſaignées & autres hémorragies dans les pluvieuſes.

Il paroît par là que la jauniſſe, les parotides & autres accidens, ſont ſymptôme avant le ſeptiéme jour, & criſe après ce terme. Si cependant la fievre les accompagnoit ou les reprenoit comme dans le malade de l'Hiſtoire IX, cette fievre eſt alors l'effet d'un dépôt critique, dont la trop grande quantité de matiere reflue vers les parties internes.

Ouverture du cadavre.

L'ouverture du cadavre nous démontre un état différent ſuivant que le malade

est mort, ou dans les premiers jours de la fievre, ou dans le temps de la crise. De ceux qui sont morts dans la fievre, les uns sont morts dans le temps de la contagion, & avant qu'on trouvât aucun changement dans leurs visceres : les autres ont succombé à la force de la maladie, soit que cela fût l'effet de leur foiblesse, soit que cela vînt de la violence de la maladie. Dans ces derniers on trouve la plupart des visceres du bas-ventre, le foie, la rate, & les intestins grêles tout-à-fait gangrenés, &c.

On trouve la rate noire, molle à y enfoncer les doigts facilement; le foie ou noir, ou d'un brun livide ; la vésicule du fiel remplie d'une bile noire de la couleur d'un café fort : dans ceux qui vomissent l'atrabile, la partie supérieure du duodenum, le pylore & l'estomac en partie gangrenés, en partie enflammés : dans ceux qui la rendent par les selles, tout le canal intestinal de la même façon que la partie supérieure; & au cas

que cette matiere ſe dégorge par l'un & par l'autre, tous ces viſceres ſe reſſentent de l'impreſſion de cette matiere corroſive.

On obſerve dans les cadavres que les parties des inteſtins où il y a des courbures, des enfoncemens, ſont principalement gangrenées, & que les autres paroiſſent enflammées. Ce qui doit ſurprendre, c'eſt que les malades attaqués de pareils ſymptômes ont une molleſſe & une flaccidité au ventre dans toute ſon étendue, même ſans douleur, à moins qu'on ne le preſſe fortement.

S'il arrive que quelques malades n'aient pas de telles évacuations, mais qu'ils meurent après de vives douleurs à quelques extrémités, les viſceres ne paroiſſent pas ſi corrompus, ni la bile ſi noire, parce que le venin s'eſt porté ſur la partie dont le malade s'eſt plaint. En effet, immédiatement après la mort, & ſouvent quelques heures auparavant, elle devient pourprée ou noire. On trouve dans le

cerveau de ceux qui ont eu de violens délires, & le sommeil léthargique, qui est assez rare, la dure-mere & la pie-mere enflammées, la substance corticale d'une couleur rougeâtre qui se communique quelquefois à la médullaire.

Dans quelques-uns qui sont morts le troisiéme ou quatriéme jour par l'effet d'une trop grande plénitude, la vésicule du fiel est remplie d'une bile partie verte, partie brune; le foie d'une humeur blanchâtre, de couleur de crême de lait; les intestins, l'estomac, les parties graisseuses, &c. d'une humeur ou de la même couleur ou approchante. Ces parties sont d'ailleurs fermes & dures, ce qui provient de ce que le venin n'a pas eu le temps de se développer & de terminer la maladie par la gangrene. J'ai apperçu dans quelques-uns des vers; mais ce qui est commun à tous, à l'exception de ceux qui meurent de turgescence, c'est une corruption si grande & si prompte, qu'en mourant, & souvent

long-temps avant la mort, il eſt impoſſible d'en approcher.

La conformité des ſignes qui caractériſent la maladie de Siam avec ceux qu'on trouve dans les Aphoriſmes d'Hippocrate, donne lieu de croire que les habitans de la Grece & de l'Archipel ſont affligés du même fléau & de maladies approchantes.

Quibus in febre morbus regius ſupervenit ante ſeptimum diem, malum eſt, niſi confluxus humorum per alvum fiant. Aph. 62, ſect. iv.

Vomitus ſinceræ pituitæ, vel bilis, periculoſus; pejorque, ſi viridis, aut niger. Celſ. l. 3, c. 4.

Morbis quibuſvis incipientibus, ſibilis atra ſurſum vel deorſum prodierit, lethale. Aph. 22, ſect. iv.

Quibuſcumque ex morbis acutis aut ex diuturnis.... bilis atra, vel ſanguis niger prodierit, poſtridiè moriuntur. Aph. 23, ſect. iv.

On doit conſidérer dans la cure de

cette maladie trois temps, le temps de la fievre, le temps du calme qui lui succede, & le temps de la terminaison.

Tous ceux qui guérissent du mal de Siam, ne se tirent des bras de la mort que lorsque la nature leur procure un flux de ventre abondant, un dépôt considérable sur quelque partie externe, ou par une évacuation abondante d'urines noires; mais cette derniere crise est bien rare. Toutes les indications doivent donc tendre à seconder la nature, pour pousser & chasser la matiere morbifique par quelqu'une de ces crises.

La plus commune & la plus salutaire est le flux de ventre. On doit donc l'avoir particulierement en vue. Les premieres voies doivent avoir un droit particulier sur la crise qui termine une maladie de pourriture. Il est rare que la semence de la pourriture n'y prenne son origine.

Aussi observons-nous dans l'ouverture des cadavres morts de la maladie de

Siam, que la gangrene ne ſe trouve jamais en plus grande quantité ailleurs que dans les inteſtins, quoique la ſoupleſſe & la flaccidité de ces parties ne puiſſent nous mettre en droit d'accuſer aucun engorgement inflammatoire.

Il faut donc ne prendre que les indications générales, s'attacher à diminuer la plénitude & le trop grand engorgement, délayer & ramollir, ſe conduire en un mot de façon, que n'affoibliſſant pas trop la nature, on ne la mette pas hors d'état de ſoutenir l'affaiſſement ou l'accablement qui ſuccede à la fievre, & qu'on lui laiſſe aſſez de force pour travailler elle-même à l'expulſion de la matiere morbifique.

Dans cette vue nous proportionnerons les ſaignées à la diſpoſition qu'on rencontre dans les malades. Nous les vuiderons dans les commencemens par des lavemens purgatifs, enſuite émolliens: on leur appliquera de bonne heure des fomentations & cataplaſmes émolliens

ſur toute l'étendue du ventre, & on aura ſoin de le leur entretenir chaud. Il faut les exhorter à boire ſouvent, & choiſir dans les boiſſons délayantes celles qui flattent le plus leur goût, parce que le vomiſſement ou l'envie de vomir met un grand obſtacle au déſir de boire; & même les malades qui ont ce ſymptôme ſont peu altérés, quoiqu'ils paroiſſent avoir beaucoup de chaleur. On trouvera dans le Recueil des remedes qui termine l'Hiſtoire des Maladies, les formules des lavemens, cataplaſmes, bouillons & tiſanes qui conviennent. Je fais un grand cas du petit lait clair fait avec la crême de tartre, & altéré par le creſſon qu'on y fait infuſer, ou d'une légere décoction de tamarin légerement édulcorée, & à leur défaut, d'une foible limonade avec l'orange ſauvage, & une croûte de pain rôtie pour en ôter la crudité. Il convient d'entremêler cette boiſſon de quelques taſſes d'infuſion de thé & d'anis mêlés enſemble, & encore mieux de

creſſon, ſi le malade n'y répugne point.

Pour peu que la fievre paroiſſe ſe calmer, il ne convient plus de ſaigner, & je me détermine à la purgation, que j'adminiſtre ſuivant les différentes circonſtances où j'apperçois les malades; car s'ils paroiſſent avoir de la diſpoſition à avoir le ventre libre, je mets ſeulement dans le petit lait du ſel d'epſom ou de ſaignette, ou ſeul, ou avec quelques grains de poudre cornachine que j'ajoute dans la ſeconde ou troiſiéme priſe, ſuivant l'effet que peut avoir la premiere.

J'emploie plus ordinairement l'émétique en lavage, parce qu'outre que cette façon de purger ne répugne point au malade, elle ſeconde d'autant mieux l'indication, qu'on ſe propoſe de décharger, s'il ſe peut, avant le développement des mauvais principes, les premieres voies de la matiere morbifique qui les ſurcharge. Quelque preſſante que paroiſſe l'indication de la pourriture, je n'ai recours aux acides un peu forts dans les

boissons, comme jus d'oseille, de citron, & esprit de vitriol, que lorsqu'il faut absolument prendre le parti de calmer le vomissement ou l'hémorragie, parce qu'ils resserrent le ventre, & sont contraires à la crise la plus générale & la plus ordinaire. Ils sont après tout ordinairement infructueux, & je préfere une légere infusion de canelle dans le thé, qui réussit beaucoup mieux.

Lorsque le malade est au second terme de la maladie, c'est-à-dire que la fievre a totalement baissé, il faut agir suivant les différentes circonstances où il peut se trouver. Les malades paroissent ordinairement tranquilles, & seulement abattus pendant vingt-quatre heures, quelquefois deux jours, c'est-à-dire jusqu'au cinquiéme, où il commence à paroître des signes de dissolution. On entretient le malade pendant ce temps dans l'usage des boissons & des lavemens qui conviennent, ou pour augmenter la liberté du ventre, si elle n'est pas suffisante, ou

pour la procurer. On ajoute dans leur tiſane quelques racines apéritives, d'aſperges, de chiendent, d'oſeille, & le ſel de nitre. Si un vomiſſement trop conſidérable fatigue le malade, ce qui eſt un mauvais ſigne, (car quand on l'a obſervé dans la fievre, il ceſſe ordinairement pendant ce temps) on tentera quelques acides, le jus d'ananas, de citron, l'eau des Carmes, les épithêmes ſur l'eſtomac, & on redoublera l'uſage des lavemens, à moins qu'une foibleſſe trop grande n'oblige de les ſuſpendre. Il ne convient pas encore dans ce temps de la maladie de faire prendre des purgatifs un peu forts; on courroit riſque de faire tomber le malade dans un affaiſſement ou dans des foibleſſes auxquelles il pourroit ſuccomber. Il convient ſeulement, ſi on lui trouve aſſez de force, d'aiguiſer les bouillons ou tiſanes de quelque ſel laxatif, ou d'y faire fondre un peu de manne, ſi le malade peut en ſupporter l'odeur & le goût. Ce dernier

laxatif est à préférer à tous les autres ; il m'a paru le mieux réussir.

Quand par le changement des symptômes on découvre que le développement des mauvais principes est fait, & que le sang en est infecté, on y applique les remedes qui paroissent convenir pour les combattre. Il n'y en a point pour le vomissement noir & le flux de ventre noir : néanmoins pour celui-ci, sur-tout quand la suppression d'urine n'est point de la partie, car c'est alors un signe mortel, on donne au malade, suivant le degré de force ou de foiblesse qu'il a, de légers cordiaux, comme confection d'alkermès, poudre de vipere, infusion d'eau de canelle : on y joint quelquefois des purgatifs, afin de balayer les mauvaises matieres, qui en s'arrêtant ne peuvent qu'avancer la corruption. Dans les évacuations trop abondantes qui jettent le malade dans une trop grande foiblesse, j'ai recours avec succès à l'opium, à un tiers, à un quart

de grain réitéré ; il procure un peu de ſommeil, qui réparant les forces, met le malade en état de ſoutenir l'effet des purgatifs qu'on eſt obligé de réitérer. Dans les vomiſſemens continuels qui perſiſtent après la ceſſation de la fievre, c'eſt-à-dire dans le commencement du troiſiéme temps de la maladie, j'ai eu un bon ſuccès du bain dans lequel on laiſſe & on remet le malade ſuivant ſes forces. L'hiſtoire neuviéme en eſt une preuve. Mais ſi le vomiſſement eſt noir, ce remede n'eſt plus de ſaiſon, ainſi qu'il paroît dans le malade de l'hiſtoire dixiéme. Les remedes y deviennent inutiles.

Auſſi-tôt qu'un malade ſe plaint de quelque douleur à quelque extrémité, il faut ſur le champ y appliquer des fomentations ou cataplaſmes adouciſſans, émolliens & maturatifs, & envelopper toute la partie, afin d'attirer ſur cette partie le plus de matieres morbifiques qu'il ſera poſſible, & y procurer un dépôt qu'on ouvrira dès qu'il paroîtra quel-

que choſe d'élevé, de quelque nature qu'il ſoit, & on continuera toujours l'uſage des mêmes cataplaſmes. Si c'eſt un charbon, on le ſcarifiera, on le coupera en croix, & on appliquera deſſus les remedes digeſtifs, afin de faire venir une ſuppuration abondante d'où dépend le ſalut du malade. On animera le digeſtif ſuivant les circonſtances : il faut s'en donner de garde dans les commencemens; car les remedes ſpiritueux ſont contraires à l'intention d'exciter la ſuppuration qu'il convient d'avoir. On fera la même choſe à la gangrene ſéche, de la préſence de laquelle on jugera par les douleurs qui la précédent ou qui l'accompagnent. Après tout, les remedes y ſont aſſez inutiles, car je n'ai point encore vu guérir de malades attaqués de ce ſymptôme. S'il paroît quelques ſignes d'une évacuation critique par les urines, il faut la ſeconder par les tiſanes apéritives réitérées & légeres, quelques priſes de manne ou de petit lait avec le creſſon & la crême de tartre.

Les mélancoliques, & sur-tout les sanguins, supportent mieux la saignée que les bilieux & les pituiteux, auxquels il convient de la faire avec modération, principalement aux derniers; on doit espérer un succès plus favorable des purgatifs à leur égard.

Le sang qu'on tire est toujours très-rouge, vermeil & écumeux, contenant peu de sérosités. Si on fait saigner après la cessation de la fievre, le sang reste long-temps liquide, quelquefois trois & quatre heures après la saignée, & il n'y paroît point de sérosités. Une saignée réitérée dans ce cas est non-seulement dangereuse, mais mortelle; ainsi il faut prescrire celles qu'on juge devoir être nécessaires les deux premiers jours, rarement le troisiéme. Si cependant la fievre les accompagnoit ou reprenoit comme dans le malade de l'histoire neuviéme, cette fievre est alors l'effet d'un dépôt critique dont la trop grande quantité de matiere reflue vers les parties internes. Il con-

vient dans ce cas de remettre à la nature la guérison, & de ne donner de remedes qu'autant que la force de la fievre indiquera un reflux trop abondant. Les doux purgatifs & les diurétiques suffiront alors. Il n'en est pas ainsi des dépôts critiques qui arrivent dans les autres maladies; lorsque la fievre persiste, on doit suivre les indications que la cause de la maladie présente, parce qu'il n'est pas question, comme dans le mal de Siam, de ménager & de soutenir une nature épuisée, qu'il faut continuellement étayer pour la seconder dans l'expulsion d'un venin pestilentiel, dont il faut éviter avec soin le reflux vers les parties internes.

I. HISTOIRE.

Je fus attaqué de la maladie de Siam la premiere année de ma résidence à Saint Domingue. J'avois essuyé deux mois auparavant une violente fievre double-tierce, & j'espérois en être exempt; mais je

je fus trompé. J'en attribuai la cause en partie à l'ouverture de quelques cadavres, à la dissection desquels j'avois mis la main, pour m'instruire par moi-même des désordres d'une maladie qui étoit toute nouvelle pour moi. J'eus de commun avec les autres malades une grande foiblesse, un accablement, & le hoquet, qui me dura quatre jours; la jaunisse heureusement n'arriva que le septiéme. *Icterus ante septimum lethalis, post septimum salutaris. Aph. 64, sect. iv.* Ce que j'eus de particulier fut une hémorragie par les oreilles, qui me dura huit à dix jours, & qui se termina par la naissance d'une grande quantité de cloux.

II. Histoire.

Un jeune homme d'un tempérament vif & sanguin, fut attaqué d'une grande douleur de tête & de reins, avec fievre continue, lassitude & engourdissement. Le second jour le flux de ventre survint. Je fus appellé le troisiéme; on l'avoit

ſaigné trois fois. Je le trouvai très-foible ; ayant le pouls ondulent, & ſe plaignant beaucoup du bras où il avoit été ſaigné. Une des ſaignées s'étoit rouverte, & la gangrene charbonnée paroiſſoit autour. Il alloit fréquemment à la ſelle, & ne rendoit que des matieres noires. Le ſoir le hoquet ſe mit de la partie ; il mourut le lendemain : après la mort le bras parut tout gangrené.

III. Histoire.

Un homme de trente ans, d'un tempérament ſec, mélancolique & aſſez délicat, fut attaqué d'un accès très-violent, qui dura vingt-quatre heures, & ſe termina par une hémorragie abondante. Il devint couvert de pourpre, ſans d'ailleurs reſſentir de douleur. Ces accidens continuerent deux à trois jours, & il guérit.

IV. Histoire.

Un Capitaine de Navire, âgé d'environ quarante ans, d'un tempérament

très-replet & ſanguin-bilieux, fut pris par des laſſitudes, des engourdiſſemens, & des vomiſſemens conſidérables, dans leſquels il ne rendoit que de l'eau ; on le ſaigna quatre fois du bras & trois fois du pied. Au calme de la fievre ſuccéda le vomiſſement noir, les urines ſe ſupprimerent, le bas-ventre devint douloureux, enfin le hoquet fut le dernier ſymptôme fatal.

Les bains euſſent pu convenir pour calmer & arrêter le vomiſſement, & rappeller à la circonférence les humeurs morbifiques ; ce qui m'empêcha d'y avoir recours, fut la nature du vomiſſement qui étoit atrabilaire, & par conſéquent ſigne d'une mort prochaine.

V. Histoire.

Un Négociant de quarante ans, d'un tempérament bilieux, attaqué de cette maladie, eut le 4 une jauniſſe conſidérable, une légere douleur au ventre, ſans aucune apparence de flux. On l'avoit

ſaigné deux fois du bras & une fois du pied. Le 5 la premiere ſaignée ſe rouvrit & ſe gangrena; le flux de ventre, le vomiſſement noir & le hoquet ſurvinrent; il mourut.

VI. HISTOIRE.

Un homme de vingt-cinq à trente ans, d'un tempérament aſſez replet, ſanguin-pituiteux & très-coloré, fut pris par laſſitude; le mal de tête, de reins, & les envies de vomir ſurvinrent; les yeux étoient rouges, & le malade fort accablé. Il fut ſaigné deux fois le ſecond jour. Il tomba en foibleſſe à la ſeconde ſaignée, & on le mit à l'uſage du petit lait altéré par le creſſon. Il vuida beaucoup. Le ſoir la fievre étant ceſſée, il tomba pluſieurs fois en foibleſſe, & le lendemain la jauniſſe parut. Dès-lors les accidens augmenterent; mais le malade alloit beaucoup à la ſelle, & les urines parurent noires & aſſez abondantes. Le cinquiéme jour, la premiere ſaignée ſe

rouvrit, le malade devint bouffi, fort agité, couvert de pourpre, d'une odeur très-mauvaiſe, & ayant peu de connoiſſance, parce qu'il étoit dans une eſpece de délire. On lui donna un grain de laudanum en deux priſes; il devint tranquille, & dormit cinq à ſix heures. A ſon réveil, les mauvais ſymptômes parurent calmés. Ils reparurent le ſoir, mais moins violemment, & perſiſterent le ſeptiéme jour de la même façon; ce qui donna d'autant plus lieu de bien augurer, que le ventre étoit toujours libre, & que les urines noires couloient abondamment. En effet depuis ce jour le malade fut de mieux en mieux, & les tiſanes apéritives ſuffirent pour le guérir.

VII. HISTOIRE.

Une femme de trente-cinq ans, d'un tempérament robuſte & bilieux, fut attaquée, un mois après ſon arrivée, de laſſitude & d'un léger friſſon, d'une fievre accompagnée de vives douleurs de tête

& de reins. Je la fis saigner deux fois au bras le même jour, & le lendemain au pied. Le trois, la fievre paroissant un peu calmée, elle prit trois verres d'eau de casse, qui la firent aller sept à huit fois à la selle. Le 5, la jaunisse commença; il lui vint des envies de vomir, & une légere douleur de ventre. J'eus recours aux fréquens lavemens & bouillons émolliens qui lui procurerent un flux de ventre. Le vomissement survint néanmoins, & dura pendant deux jours avec violence. La malade rendoit par haut & par bas des matieres noires. Le visage devint bouffi, & elle étoit dans un grand accablement. Elle n'usa, pendant cette évacuation, que de thé, d'eau de cresson & d'un peu de confection d'alkermès, qu'elle prenoit soir & matin. Elle eut le bonheur de guérir contre mon attente; car il n'y eut d'autre signe favorable pendant ces deux jours que l'écoulement des urines, dont il n'arriva point de suppression.

VIII. HISTOIRE.

Un homme de trente-cinq ans, d'un tempérament ſec, fut attaqué, après deux ans de ſéjour à Saint Domingue, du mal de Siam. On le ſaigna les trois premiers jours trois fois du bras & une fois du pied. On le purgea le quatriéme; la médecine le fit aller ſept à huit fois. Je ne le vis que le cinquiéme jour. Je le trouvai fort jaune & fort tranquille, ayant ſeulement des envies de vomir, le ventre peu libre. Il ſe plaignit après midi d'une vive douleur dans toute l'étendue de la cuiſſe & de la jambe où il avoit été ſaigné, & d'une ſi grande peſanteur, qu'il ne pouvoit la remuer. Je n'apperçus d'abord qu'une rougeur livide autour de la ſaignée, qui peu de temps après s'étendit beaucoup, s'éleva & devint un charbon ou antrax charbonneux. Le cataplaſme émollient & maturatif dont je fis envelopper toute la jambe, contribua à ce ſalutaire progrès. Dès

le soir il fallut dilater, scarifier, & il en sortit une matiere ou pus, partie noirâtre, partie de consistance de celui qui sort des gros cloux, & le sang qui sortit des scarifications étoit noirâtre. Le bas & le milieu postérieur de la jambe furent remplis de cloux, la plaie s'étendit, & il s'y établit une suppuration abondante qui guérit le malade.

IX. Histoire.

J'arrivai à une habitation à neuf heures du soir, pour un jeune homme de dix-huit à vingt ans, d'un tempérament sanguin. Il étoit dans le septiéme jour de la maladie. Il éprouvoit de grandes lassitudes, des engourdissemens, des maux de tête & de reins, une envie de vomir, grand feu & grande chaleur. On ne lui avoit rien fait le premier jour; mais en revanche le second & le troisiéme on l'avoit saigné copieusement trois fois au bras & deux fois au pied. On lui avoit administré tous les Sacremens. Je le trouvai com-

me agonisant, les traits du visage retirés, vomissant sans cesse tout ce qu'on lui donnoit, sans cependant qu'il rendît des matieres noires, presque sans pouls, les extrémités foibles, le ventre douloureux dans toute son étendue, urinant très-peu : un commencement de jaunisse, une grande agitation & un délire considérable étoient de la partie. Je crus ne pouvoir tenter dans une telle circonstance de meilleur remede que le bain & les cataplasmes, ce qui fut exécuté. Il n'y put rester la premiere fois qu'une ou deux minutes; une foiblesse dans laquelle je le crus mort, m'obligea de l'en faire tirer promptement. On lui mit un cataplasme sur toute l'étendue du ventre. Je le fis bien couvrir & tenir de force. Une demi-heure après, les extrémités me parurent moins froides, & le pouls un peu plus relevé; je le fis remettre dans le bain, où il resta cinq à six minutes. Après cette opération, il parut moins agité & moins tourmenté du vomisse-

ment; il garda même une demi-tasse de thé qu'on lui fit prendre. On réitéra le bain de trois en trois heures, jusqu'à ce que la chaleur fût revenue, le pouls ranimé, & le vomissement cessé. J'eus alors recours aux tisanes faites avec le cresson & le nitre, les bouillons ou apozèmes de laitue, de pourpier, & la chicorée blanche. Les urines devinrent abondantes, mais peu chargées; la jaunisse augmenta, & le transport persista. Cependant le septiéme jour ayant trouvé le ventre moins tendu, moins douloureux, je fis prendre au malade trois onces de manne en deux prises, trois heures d'intervalle entre chaque. Il évacua quatre ou cinq fois, & eut deux foiblesses. La fievre qui avoit augmenté après les bains, persista & diminua. Le 8, la fievre & le transport furent moindres; mais le malade se plaignit d'une grande douleur dans la jambe droite. On y apperçut une rougeur livide autour de la saignée, sur laquelle on appliqua les mêmes remedes

qu'au malade précédent,ce qui fit faire des progrès considérables; car toute la partie interne du bas de la jambe & le dessus du pied tomberent en mortification, & dans une si grande pourriture, que les tendons furent à nu, & la capsule corrodée. Il se forma de plus un dépôt au haut du gras de la jambe, qu'il fallut ouvrir le lendemain. Une vive douleur étant survenue à la partie interne du bras gauche où on l'avoit saigné deux fois, il s'y forma une tumeur considérable qu'on ouvrit au bout de vingt-quatre heures, & dont il sortit une grande quantité de matiere rougeâtre, noirâtre, sanieuse. Les abondantes suppurations entretinrent la fievre pendant huit jours, qui dégénéra en une petite fievre lente, dont on vint à bout par les doux purgatifs réitérés, & par l'opiate ou bols fébrifuges composés de notre Pharmacopée : le pied du malade est resté un peu enchylosé.

Trois choses contribuerent à rendre

cette maladie auſſi mauvaiſe. La premiere, de n'avoir rien fait durant les premieres 24 heures; la ſeconde, de l'avoir tranſporté ſur mer dans le fort de la fievre pour le conduire à l'habitation; & la troiſiéme, de lui avoir fait coup ſur coup des ſaignées trop copieuſes.

X. HISTOIRE.

Je fus appellé pour un Officier âgé de trente ans, d'un tempérament mélancolique & bilieux, Provençal de nation, qui étoit depuis trois ans dans la Colonie, où il avoit eſſuyé une maladie très-violente. Il étoit dans le ſixiéme jour de la maladie. Je fus ſurpris de le trouver avec tous les ſymptômes les plus mauvais du mal de Siam, parce qu'il eſt rare, quand on a eſſuyé après ſon arrivée une grande maladie, & qu'on eſt fait à l'air du Pays, d'en être attaqué. On a tout au plus à craindre une double-tierce compliquée. Il étoit très-jaune, très-agité & ſans fievre, le pouls flaſque; un

vomiſſement conſidérable d'atrabile le fatiguoit. On l'avoit ſaigné deux fois du bras & deux fois du pied, purgé une fois avec l'eau de caſſe & le ſel d'epſom qui l'avoient bien évacué. Le ſoir, le ventre fut douloureux, les urines ſe ſupprimerent; il demandoit ſans ceſſe qu'on le ſoulageât d'une grande oppreſſion dont il ſe plaignoit; j'eus recours pour cet effet au bain; il y fut de ſon pied, il y reſta demi-heure ſans aucun ſuccès; car une heure après il fut ſaiſi d'un mal de gorge qui fut ſuivi d'une agonie très-violente; ce qui eſt fort rare dans cette maladie.

Je pourrois rapporter une plus grande quantité d'hiſtoires, qui n'auroient de différence que quelques accidens peu intéreſſans. Celles que j'ai choiſies me paroiſſent ſuffire pour faire connoître le caractere de la maladie que je viens de décrire, & pour confirmer les pronoſtics que nous avons portés d'après l'obſervation.

Des Fievres compliquées de la Maladie de Siam.

Les double-tierces sont des fievres propres à nos Colonies. Ce sont elles qui font les trois quarts des fievres de Saint Domingue, & ce sont elles aussi qui admettent les complications étrangeres. Le mal de Siam se complique avec elles quand il n'y a pas assez de matiere morbifique pour les faire dégénérer entierement en maladie de Siam. L'assoupissement, l'affaissement, les signes de pourriture, qui après s'être terminés en sueurs, ne laissent le malade absolument libre que par une éruption considérable de cloux qui se fait dans la convalescence, sont des signes qui nous marquent assez l'analogie que nous voulons établir.

Après les remarques de Sydenham sur le caractere que prennent toutes les maladies d'une épidémie qui se rapporte en général à la principale maladie régnante; après les observations sur les fievres

peſtilentielles & varioleuſes qui étoient évidemment des dégénéreſcences de la peſte & de la petite vérole, nous ne devons pas être étonnés de retrouver dans des maladies étrangeres le caractere d'une maladie endémique qui regne ſouvent avec tant de fureur.

Comme les fievres ſont de deux genres, ou lymphatiques, ou bilieuſes, de même les fievres compliquées avec la maladie de Siam, peuvent être diſtinguées en deux eſpeces. La violence des ſymptômes fait le principal caractere de cette différence : plus d'aſſoupiſſement dans les unes, plus de feu dans les autres, les diſtinguent eſſentiellement. Quand nous parlerons de ces fievres, nous verrons comment on peut encore les différencier à raiſon de leurs périodes. Au reſte, les ſymptômes de complication ſe remarquent, ou dans le commencement, ou dans l'état de la maladie, & continuent avec des ſignes évidens de la maladie de Siam juſques dans la décli-

naiſon. La complication eſt toujours plus forte quand elle ſe fait appercevoir dans les commencemens; alors le pourpre s'y joint ordinairement, ſur-tout quand la fievre eſt de celles que nous appellons bilieuſes. On ſent aſſez par la nature de cette maladie, & par le caractere âcre & irritant qui ſe trouve dans les humeurs de ceux que nous appellons bilieux avec les anciens & les modernes, que c'eſt chez eux & dans cette complication que nous avons le plus à craindre. Au reſte le péril dépend ici, comme dans la maladie de Siam, de l'efficacité, de la grandeur & du caractere de la criſe : c'eſt elle qu'on doit aider, & notre unique intention doit être d'aider & de ſoutenir la nature; & ſi elle en a beſoin, de la débarraſſer d'une partie du fardeau ſous lequel elle ſuccomberoit. C'eſt ce qui ſe remplit par les remedes que nous avons preſcrits dans la maladie de Siam. La différence ici n'eſt que du plus ou du moins. C'eſt à la prudence à déterminer

la différence de la méthode du traitement que nous devons préférer.

I. HISTOIRE.

Un jeune homme de dix-huit à vingt ans, d'un tempérament vif, bilieux & mélancolique, fut attaqué par des frissons, douleurs de tête & de reins, d'une fievre considérable, qui fut les cinq premiers jours double-tierce. L'accès du 5 dura sans relâche avec grand assoupissement; sur la fin le vomissement survint, & le hoquet se mit de la partie. Ces symptômes furent suivis d'une foible sueur, & durerent environ quatre à cinq heures. Les yeux me parurent très-chargés. Le septiéme il vint un redoublement qui jetta le malade dans un grand délire & une violente agitation. Le hoquet & le vomissement reparurent; les yeux & le cou devinrent jaunes à la fin de l'accès qui fut aussi long que le précédent: il n'y eut point de sueur; au contraire les extrémités étoient froides, le pouls con-

centré. Le malade se plaignit d'une vive douleur au cou, & d'une difficulté d'avaler, sans qu'il parût d'ailleurs aucune tumeur. Il fut deux jours dans cet état, & il mourut. *Si à febre detento collum invertatur & deglutire non possit, tumore non existente in collo, lethale. Aph. 58, sect. 7.* Le cadavre devint couvert de pourpre.

II. Histoire.

Un homme âgé de quarante à quarante-cinq ans, d'un tempérament cacochime-scorbutique, habitant d'un endroit marécageux, fut attaqué d'une double-tierce dont les accidens ne paroissoient point dangereux. Il fut saigné dans l'espace de sept jours trois fois du bras & une fois du pied; il prit deux à trois fois de la manne dans le petit lait. Le 8, lorsque je croyois avoir lieu d'espérer la guérison, je fus surpris d'appercevoir quelques mauvais symptômes, le hoquet & un commencement de jaunisse;

avec quelques taches de pourpre. Le hoquet augmenta le lendemain, & le vomissement survint. Le pouls étoit flasque dans la journée; il se ranimoit le soir, & de deux en deux jours étoit plus plein. Il y avoit aussi de l'ardeur à la peau qui se terminoit le matin par une légere sueur. Je mis le malade à l'usage d'une tisane faite avec le petit mil, le chiendent & le cresson, quelques gouttes d'esprit de vitriol; d'une potion faite avec la confection d'alkermès, le safran oriental, le sel d'absynthe, & le sirop d'œillet. Tous les accidens continuerent cinq à six jours: le malade fut aux abois. J'eus recours à l'opium réitéré à un quart de grain. A la seconde prise il dormit cinq à six heures: à son réveil il eut un vomissement dans lequel il rendit une espece de membrane large & longue de quatre à cinq travers de doigt, qui me parut être une portion de la membrane veloutée de l'estomac. Sur ce préjugé je quittai les acides, & mis en usage les émulsions

bouillies faites avec la décoction de plantain, l'infusion de safran, le riz broyé, le sirop de grenade & de légeres bouillies, que le malade prenoit de six heures en six heures ; tous les soirs un demi-grain ou un grain d'opium : le hoquet ne cessa que le 15, & sa cessation fut un signe d'espérance qui annonça une favorable convalescence.

III. Histoire.

Une dame de quarante-cinq ans qui étoit encore réglée, & qui avoit beaucoup d'inquiétude, d'une complexion foible, qui avoit sur-tout la poitrine délicate, fut attaquée d'une double-tierce ordinaire avec flux de ventre. Le Chirurgien la purgea après le premier accès avec l'ipécacuana, qui fit un grand effet, & qui supprima le flux de ventre : il reparut dans l'accès du troisiéme : on la saigna du pied ; cet accès se termina par une foible sueur. La malade en conséquence parut tellement bien, qu'elle

causoit & rioit avec tout le monde : il survint cependant une jaunisse, qui donnant de l'inquiétude, détermina à m'envoyer chercher. Une heure après mon arrivée, elle sentit un engourdissement considérable dans la jambe où elle avoit été saignée, & qui fut suivi d'une douleur si vive, que la malade ne pouvoit rester tranquille. Il n'y paroissoit rien au-dehors. Survint un frisson auquel succéda une fievre très-ardente, qui se termina par un sommeil léthargique.

IV. Histoire.

Un jeune homme de vingt-quatre ans, d'un tempérament bilieux & mélancolique, le visage assez coloré & d'un rouge pourpre, fut attaqué d'une double-tierce, dont le petit & grand accès furent dès les premiers jours très-vifs & très-ardens. On m'appella le cinquiéme. Je le trouvai en léthargie très-accablé. Le petit accès s'étoit déja joint au grand, qui avoit commencé par l'assoupissement où

le malade étoit depuis ſept à huit heures. On l'avoit ſaigné deux fois du bras & une fois du pied, purgé avec les eaux de caſſe aiguiſée de ſel d'epſom. Je fis appliquer les véſicatoires. Le ſommeil léthargique dura douze heures, & il en ſortit par une ſueur des plus abondantes. Je réitérai la même eau de caſſe. Il n'eut que ſept à huit heures de calme. Le petit accès prit par ſéchereſſe & chaleur; & augmentant inſenſiblement, le malade tomba à la fin dans l'aſſoupiſſement & le ſommeil léthargique qui dura plus de quinze heures. La fievre ſe termina par une ſueur conſidérable, à laquelle ſe joignit un commencement de dépôt critique aux feſſes; car en le changeant, on apperçut une rougeur très-foncée de la largeur de la main à chaque feſſe, & qui en peu de temps devint ſi livide, qu'on n'eut pas lieu de douter de la gangrene. J'y fis faire des ſcarifications profondes, & frotter avec le ſel & le citron. L'eſcarre tombée, il y eut une ſuppuration abondante.

V. Histoire.

Un homme de vingt-cinq à trente ans, d'un tempérament pituiteux & ſanguin, fut pris d'une fievre continue qui dura près de trente heures, & qui fut ſuivie d'une criſe aſſez abondante. La fievre ſe régla enſuite en petit & en grand accès, qui furent fort longs, & entre leſquels il n'y eut dès le troiſiéme jour que très-peu d'intervalle. Le 5 ils avancerent, ſe joignirent, & furent beaucoup plus longs.

La même choſe arriva le ſeptiéme jour, & de ſurcroît un aſſoupiſſement conſidérable. La criſe fut aſſez abondante, & parut dégager le malade; mais cette bonace fut de courte durée. Il y eut peu d'intermiſſion, & tous les ſymptômes augmenterent de façon que le malade fut quatre jours dans le même état, ſans connoiſſance & comme agoniſant. On apperçut ſeulement quelque légere remiſſion dans le temps où la fievre avoit

coutume d'être intermittente. On avoit fait trois ſaignées du bras & une du pied avant le ſeptiéme jour, donné beaucoup de lavemens, des bouillons émolliens, laxatifs, & purgé deux fois avec l'émétique en lavage. Tous ces remedes avoient bien opéré. Je fis appliquer des véſicatoires à la nuque du cou & au gras des jambes, des cataplaſmes ſur le ventre qui commençoit à être douloureux, & je fis continuer les lavemens & les mêmes boiſſons. Au bout de quatre jours il parut un commencement de ſueur que j'animai par quelques priſes de poudre de vipere. Le malade ſua beaucoup pendant plus de vingt-quatre heures. Je fis viſiter les feſſes & les cuiſſes : on trouva à l'os ſacrum & à chaque feſſe un dépôt gangreneux très-large, & un autre vers le grand *trochanter*, qu'on ouvrit au bout de vingt-quatre heures, & dont il ſortit une matiere ayant la couleur & la conſiſtance du miel.

La gangrene des feſſes fut traitée comme

me celle des malades ci-deſſus. La convaleſcence fut très-longue, parce que la fievre dégénéra en fievre lente qui dura près de deux mois.

Fievres double-tierces de Saint Domingue.

Les différentes eſpeces de fievres que nous obſervons en Europe, ne ſont pas ſi communes à Saint Domingue. Les tierce-régulieres y ſont aſſez rares ainſi que les quartes. Les plus communes de toutes les fievres y ſont les double-tierces, eſpece de fievre qui ſe rapporte au genre que les anciens appellent *hemitritææ tritæophyæ*, & qui ont un rapport immédiat avec celles que Baglivi nous a décrites en Italie, & qu'il appelle *febres meſentricæ*. La nature de la maladie, les cauſes qui occaſionnent la difficulté du traitement, ſont les mêmes. On y voit quelques légeres différences dans les ſymptômes, qui paroîtront, pour ainſi dire, les mêmes à ceux qui ſe donneront la peine de les comparer les unes avec

les autres. Ces fievres se déclarent ordinairement comme une simple fievre tierce, & ce n'est que dans les accès suivans que la complication d'une nouvelle fievre en fait une double-tierce; de façon que les accès se joignent, & ne laissent plus paroître qu'une légere remission, qu'on ne peut jamais appeller intermission.

Ces accès sont accompagnés de nausées ou vomissement; & en général quand celui-ci est efficace, c'est ordinairement un signe fort heureux. Le pouls est fréquent, assez égal, quelquefois petit & serré, quelquefois mou & flasque; le ventre est toujours gonflé, les hypocondres élevés, quelquefois douloureux, & il y a un resserrement & une constipation générale du ventre qui semblent caractériser ces maladies. La tête est toujours prise, mais différemment; dans les uns il y a assoupissement, dans les autres un délire, mais qui n'est pas bien violent.

Ces ſymptômes ſe diviſent indifférem- ment; car on peut compter deux eſpeces différentes de ces fievres. L'une eſt une fievre que nous appellons double-tierce bilieuſe, & l'autre double-tierce lym- phatique ou pituiteuſe. Dans la premiere eſpece, les hypocondres ſont peu gon- flés & plus douloureux, la langue char- gée d'une humeur plus jaune & plus ari- de, le pouls aſſez petit, mais ſerré; le délire s'y joint plus ordinairement, & les accès ſuivent mieux l'ordre auquel ils ſe ſont aſſujettis dès le commence- ment. Cette eſpece attaque principale- ment dans les ſaiſons les plus chaudes, les gens qui ont les humeurs âcres & le tempérament plus bilieux.

Les fievres lymphatiques au contraire ont quelque choſe de moins violent & de moins tumultueux, mais elles ont auſſi plus d'obſtination & plus de difficulté à guérir.

Le ventre eſt plus gonflé, quoique plus ſouple, les hypocondres ſont moins dou-

loureux, le pouls eſt flaſque & mou; l'urine moins rouge, mais plus crue, point de délire, mais un abattement conſidérable. Les accès ne ſuivent pas à beaucoup près la même régularité que dans la fiévre double-tierce bilieuſe. Le petit prend ſouvent le caractere du grand, le grand au contraire celui du petit. Dans la premiere les accès ſont plus forts, mais ils ſont auſſi plus courts. Dans celle-ci la longueur des accès eſt remarquable, ils empiétent conſidérablement l'un ſur l'autre, & c'eſt une des marques auxquelles j'ai plus ſouvent & mieux reconnu le caractere des fievres double-tierces lymphatiques.

La terminaiſon la plus ordinaire de ces fievres, c'eſt le dévoiement. Quand il ſurvient annoncé par les ſignes qui doivent nous faire conclure une diminution de la maladie, il eſt heureux; cependant une terminaiſon funeſte en particulier aux fievres double-tierces lymphatiques, & qu'on ne connoît point dans les fievres

bilieuſes, c'eſt un flux chyleux qui ſurvient quand le malade eſt aux abois, & qui finit & la conſtipation & la vie.

Dans les fievres bilieuſes au contraire, ſi l'on voit un dévoiement bilieux, c'eſt ordinairement pour le bien du malade, & il eſt précédé de ſignes heureux qu'on ne voit pas dans les fievres lymphatiques.

L'engorgement des viſceres du bas-ventre & des glandes du méſentere, eſt aſſez démontré par tous ces ſymptômes. Dans l'une & l'autre eſpece de ces fievres, toute la force eſt opprimée à la fois par ces arrêts univerſels de liqueurs; mais il paroît que dans l'eſpece bilieuſe les viſceres en ſont le ſiége principal; & dans l'eſpece de fievre lymphatique, ce ſont les parties glanduleuſes. L'ouverture du cadavre m'a démontré cette conjecture; car dans la premiere eſpece nous avons trouvé, comme Baglivi, le foie, l'eſtomac, le méſentere engorgés; mais dans la ſeconde eſpece, les glandes

étoient prises en particulier, & principalement toutes les parties qui avoisinent le pancréas. Cette partie elle-même étoit dans les uns enflammée, & squirreuse dans les autres, mais dans tous les sujets généralement affectée ; ce qui n'est pas d'une utilité médiocre pour faire entendre aux Médecins d'où vient ce gonflement souple, cette constipation rebelle qui caractérise notre espece, & enfin le flux chyleux qui la termine.

Baglivi a remarqué d'après Fontanus, que ces fievres sont rares dans les Pays froids, & que les Pays auxquels appartiennent ces hémitritées, sont les Pays chauds. *Frequentes sunt in Æthiopiâ & in Italiâ.* C'est de ces especes de fievres desquelles Hippocrate dit : *Febres ex hypochondriorum dolore malignæ.*

Pour le traitement, la nature des parties engorgées & de l'engorgement même, nous doit démontrer combien Baglivi a raison de nous recommander de nous armer de patience; car nous ne

pouvons pas compter ſur les jours critiques ; & l'inflexibilité du ventre nous démontre aſſez que nous n'avons guères à attendre de l'art qu'une mitigation des ſymptômes, & des habiles Médecins qu'une attention exacte à ſuivre les voies de la nature, qui tend aſſez généralement à ſe débarraſſer par les évacuations du bas-ventre.

I. Histoire.

Une Dame âgée de quarante-neuf ans, qui depuis plus d'un an n'avoit plus ſes regles, d'un tempérament robuſte, mélancolique-bilieux, après cinq à ſix jours d'indiſpoſition pour laquelle elle ſe fit ſaigner au bras, fut attaquée le 23 Décembre 1746 d'une petite fievre qui fut ſuivie d'un redoublement accompagné d'envie de vomir. Elle fut ſaignée le 25 au matin ; elle paſſa la journée ſans fievre ; une légere chaleur accompagnée d'inquiétudes & de douleurs de tête, annonça vers les neuf heures du ſoir le pe-

tit accès, qui continua jusqu'à huit heures du matin, où le frisson & le vomissement déclarerent le grand. Ces symptômes accompagnés d'une grande agitation & de beaucoup d'inquiétudes, furent considérables jusqu'après midi, sans que d'ailleurs la malade rendît, ni par haut ni par bas, aucune matiere bilieuse: tout parut se réduire à de vains efforts. La fievre se calma dans l'après-midi sans aucune apparence de crise, & en se calmant, fit tomber la malade dans un accablement & une foiblesse considérables; ayant les traits du visage fort changés; & n'ayant point essuyé de maladie depuis plus de huit ans, il devoit y avoir de grands engorgemens qui pouvoient la faire périr le 5 ou le 7. Après avoir réfléchi sur les moyens que je pourrois employer pour prévenir ce fâcheux événement, je pensai qu'il ne pouvoit y en avoir de plus efficace pour disposer la nature à des évacuations critiques, que le bain & la saignée du pied. En consé-

quence je profitai de l'intervalle qui devoit être d'environ vingt-quatre heures, pour faire baigner deux fois la malade. Je lui fis donner en sortant du bain un lavement purgatif, & deux heures après elle fut saignée du pied. Peu de temps après cette saignée, survinrent les avant-coureurs du petit accès, c'est-à-dire la fréquence & la petitesse du pouls, accompagnées de douleurs de tête, & suivies d'une grande chaleur, d'altération & de beaucoup d'inquiétudes pendant la nuit. Ce petit accès avoit avancé de trois heures : le grand avança à proportion. Le frisson, la concentration, le vomissement & les agitations furent considérables; la malade tomboit de temps en temps en foiblesse. Ces symptômes se calmerent après-midi, & le calme fut suivi d'une moiteur qui se termina en une petite sueur qui fit mouiller une chemise. La malade fut deux ou trois fois à la selle, & passa la nuit assez tranquillement. Ayant appris le matin qu'elle avoit

évacué deux ou trois fois pendant la nuit, & que les matieres étoient bilieuses, je me déterminai à la purger avec une tisane royale; elle en prit deux verres qui la firent aller quinze à dix-huit fois. Il n'y eut que les cinq à six premieres selles bilieuses; les autres étoient de la couleur & de la nature des boissons qu'elle avoit prises: ce que j'ai observé dans presque tous les malades, & à mon égard dans les fréquentes maladies que j'ai essuyées à Saint Domingue; ce qui me fait croire qu'en fait d'évacuations du ventre procurées par les purgatifs, il n'y a que les premieres selles d'utiles, & que les autres, dès qu'elles ne sont pas teintes d'humeurs excrémentielles, bien loin d'être avantageuses, doivent être nuisibles, parce qu'elles ne peuvent que produire un plus grand desséchement dans les solides & les liquides. Le 29 du mois, qui étoit le six de la maladie, le petit accès avança de trois heures, & s'annonça par un léger

frisson, qui fut bientôt suivi de chaleur, d'inquiétudes & de maux de tête plus considérables que dans les précédens; je m'attendis à un assaut bien violent, quand le grand lui succéderoit : il avança pareillement de trois heures; l'accablement, les éclipses du pouls, la perte de connoissance, & les foiblesses fréquentes, donnerent lieu de s'allarmer, & je me trouvai dans ces circonstances où il faut remédier au mal le plus pressant. Je fis prendre à la malade quelques cuillerées d'une potion faite avec la canelle, les cloux de girofle & le sucre, bouillis en parties égales d'eau & de vin. Après deux heures de combat entre la vie & la mort, la nature l'emporta; le ventre se déboucha, & les évacuations furent si fréquentes & si abondantes pendant cinq ou six heures, qu'on étoit continuellement occupé à changer la malade. Les matieres qu'elle rendoit étoient fétides & jaunes. On lui fit prendre deux à trois fois, pendant les effets de cette

crise, une cuillerée de la potion. La sueur se joignit à cette évacuation, & la malade mouilla deux chemises. Elle continua d'évacuer pendant la nuit, & le lendemain elle parut tranquille; deux gobelets de petit lait suffirent pour entretenir les évacuations. Cependant le huit de la maladie, le petit accès avança de trois heures, & se déclara par un frisson plus fort & plus long qu'il n'avoit fait, & par des envies de vomir que la malade n'avoit point encore eues; ce qui me fit juger que le grand, qui lui succéderoit, continueroit en façon de redoublement, c'est-à-dire sans être accompagné des symptômes ordinaires: l'avance des accès est un signe certain de l'augmentation, ou du moins de l'état de la maladie. Ce petit accès fut très-violent, & la malade fut toute la nuit dans une grande altération & une chaleur ardente; elle fut très-agitée. Il n'y eut de signe de grand accès qu'un resserrement ou une légere concentration du pouls, &

une froideur qui dura demi-heure ou trois quarts d'heure. D'ailleurs, à l'exception de l'accablement & des foibleſſes, il parut, pour la force, de la même nature que le petit. Cet accablement & ces foibleſſes augmenterent quand la criſe approcha; mais ces ſignes ne furent pas ſi efficaces qu'au ſeptiéme jour : une évacuation pareille à la précédente la diſſipa. Cette évacuation continua pendant la nuit, & on la prolongea le lendemain par deux gobelets de petit lait, ainſi qu'on l'avoit pratiqué à la fin de l'autre criſe. La malade eut une ſueur plus forte & plus longue. Le 10 le petit accès n'avança point : il prit ſeulement à peu près à la même heure que le huitiéme jour, & il commença par un léger friſſon & quelques envies de vomir : il parut conſidérable à la malade, mais je n'en eus point d'inquiétude. Auſſi le matin, bien loin de trouver de la fievre à la malade, je la vis au contraire dans une moiteur qui perſévéra tout le jour. Le 12 il n'y eut

qu'un accès de ſept à huit heures, qui revint de trois en trois jours pendant l'eſpace de huit à dix jours, & qui obligea d'avoir recours à quelques purgations, le petit lait dont la malade continuoit de faire uſage, ne faiſant plus d'effet.

Les ſymptômes que j'obſervai le troiſiéme jour dans la maladie que je viens de décrire, me déterminerent à adminiſtrer les remedes qui pouvoient tendre au relâchement, tout indiquant & marquant une plénitude & un engorgement ſi conſidérables, qu'on avoit tout lieu d'appréhender au cinquiéme, ou tout au plus tard au ſeptiéme, une ſuffocation : ce qu'il eſt ordinaire d'obſerver dans ces climats à l'égard de ceux qui périſſent le cinquiéme ou ſeptiéme jour des fievres double-tierces, & auxquels l'émétique m'a paru n'avoir d'autre effet que d'augmenter la concentration, qui ne détachant par les ſecouſſes qu'il procure que les matieres des premieres voies,

ſans rien ôter des embarras qui ſont dans le centre des viſceres, il ne peut que les augmenter par la preſſion qu'il leur occaſionne ; preſſion d'autant plus fatale, qu'elle fortifie le reſſort des fibres, bien loin de concourir au relâchement. Il convient donc mieux d'avoir recours aux bains, aux lavemens & aux ſaignées, qui ſont les ſeuls remedes dont on puiſſe eſpérer quelque ſuccès. On doit y avoir recours lorſque les deux accès ſe joignent dès les premiers jours, & dans leſquels le grand ne ſe termine pas par une criſe, ou dont la criſe ne paroît pas proportionnelle à la violence de l'accès, parce que l'union ou la contiguité de ces deux accès, dès le commencement de la maladie, eſt un ſigne certain de turgeſcence ou de plénitude abondante, & que la privation de criſe ſemble annoncer une concentration qui provient de l'état d'oppreſſion où ſe trouve la nature.

II. HISTOIRE.

Une jeune Dame de vingt-trois à vingt-quatre ans, d'un tempérament replet, sanguin-bilieux, ayant le cou court, & d'une famille sujette à l'apoplexie, eut une pesanteur, des engourdissemens considérables, suivis de mal de tête & de fievre, qui se calmerent au bout de huit à dix heures par une légere moiteur. Elle ne ressentit ensuite que la pesanteur; elle fut tranquille jusqu'au lendemain au soir, où elle sentit un grand mal & un gonflement au cou qui l'empêchoit de tourner la tête; la langue devint épaisse & bégayante avec difficulté d'avaler. Elle se fit faire une copieuse saignée au bras; elle eut toute la nuit un violent mal de tête. Le trois, le mal de tête diminua le matin, & elle fut sans fievre; mais il revint à midi accompagné d'un grand engourdissement. Le Chirurgien la saigna du pied le soir,

ce qui calma tout, & lui procura une nuit tranquille. Je fus appellé le quatre. Je trouvai la malade dans un frissonnement qui duroit depuis deux heures, avec des envies de vomir, & le visage fort rouge. Je la fis saigner du bras dans le fort de l'accès. J'aurois souhaité que le Chirurgien en eût fait une ou deux pareilles au lieu de celle du pied; mais je n'ai encore pu parvenir à corriger les Chirurgiens du Pays à ce sujet, ni à leur faire comprendre mes raisons. Ils attaquent toujours le symptôme le plus apparent, sans faire attention à la cause. La fievre & le mal de tête furent considérables, & se terminerent par une sueur peu abondante; j'ordonnai dans le déclin deux lavemens très-purgatifs, parce qu'elle garda le premier plus de deux heures, & qu'elle le rendit sans excrémens. Le second eut plus d'effet. Elle passa une nuit assez tranquille; le quatriéme au matin elle eut le pouls fiévreux & de la chaleur qui se dissi-

perent vers midi ; je la purgeai avec la casse, le séné & le sel d'epsom : elle fut neuf à dix fois à la selle. La nuit fut inquiéte & inquiétante. Le matin, vers les huit heures, le frisson étoit considérable, accompagné de grands vomissemens, & suivi d'une fievre très-ardente, & d'une si vive douleur de tête, que la malade jettoit les hauts cris. Le vomissement dura quatre à cinq heures, & la fievre persista jusqu'à minuit ; la malade n'urinoit point, & se plaignoit d'une douleur au bas-ventre, pour laquelle je lui appliquai un cataplasme. La sueur fut peu abondante, & le pouls resta toujours fiévreux ; ce qui me fit beaucoup appréhender pour le sept. On lui donna deux lavemens émolliens ; elle garda le premier quatre heures, le second deux heures, & les rendit à peu près comme elle les avoit pris. Le matin la malade mouilla une chemise. Je la purgeai comme auparavant, & la médecine eut le même effet. A cinq heures

du ſoir, il y eut un friſſon conſidérable auquel je ne m'attendois pas, & ce friſſon régla dans la ſuite les temps de la maladie. Le vomiſſement ſe mit de la partie; il ne dura pas, & il fut ſuivi d'une fievre accompagnée de douleur à la tête. Une ſueur peu abondante qui parut trois ou quatre heures après, calma cette douleur; elle fut accompagnée de trois petites ſelles de matieres un peu bilieuſes. Cette ſueur fut interrompue vers minuit par un redoublement qui diminua à ſix heures du matin par une ſimple moiteur, à laquelle vers les neuf heures ſuccéda un grand redoublement qui fut précédé de nauſées & de vomiſſement qui durerent peu. La malade fut peu altérée, & ſe plaignit moins de la tête; mais elle fut dans de grandes inquiétudes. Il parut vers midi une moiteur qui fut ſuivie de ſueurs aſſez abondantes; le ventre ſe lâcha trois à quatre fois en petite quantité. Ces criſes continuerent pendant la nuit: elle mouilla

six à sept chemises, & urina quatre à cinq fois, ce qui n'étoit point encore arrivé. Elle dormit à différentes reprises tranquillement. Le huit, espérant beaucoup de l'événement dont j'avois été témoin, & de la disposition que la malade avoit d'aller à la selle, je lui fis prendre une once de manne, demi-gros de follicules de séné, & un gros de sel d'epsom. Elle la vomit demi-heure après. Je réitérai la même dose, qu'elle garda, & qui la fit aller quatre à cinq fois à la selle jusqu'à midi, où parurent les avant-coureurs d'un frisson qui devint considérable, & qui fut accompagné d'une grande altération, d'une concentration de pouls, de foiblesse, & de trois à quatre violens vomissemens. Cet état dura trois heures, & fut suivi d'une fievre & d'une chaleur très-ardente, sans cependant qu'il y eût douleur de tête. La malade fut dans cet état jusques vers minuit, où il parut une foible remission, à laquelle succéda un redouble-

ment qui relâcha un peu vers les cinq heures du matin par une foible moiteur, & qui reprit jusqu'à dix heures. Le peu d'urines qu'elle rendit étoit comme de la forte biere, & son pouls fut toute la nuit flasque & presque ondulant. A dix heures le grand redoublement se déclara par une augmentation de chaleur, un pouls plus plein, un grand accablement, une grande tension de ventre, & une légere douleur de tête, sans vomissement ni altération. Ces symptômes durerent jusqu'à midi, où la malade tomba dans une grande défaillance & une perte de connoissance, qui m'obligerent d'avoir recours à une potion composée d'un gros de confection d'alkermès, deux grains de kermès minéral, & quatre grains de poudre de vipere, dont je ne lui fis prendre que la moitié, par rapport à la vive chaleur qui survint. Vers deux heures après-midi parut une moiteur qui fut toujours en augmentant jusqu'à cinq heures, où la malade mouilla une che-

mise. La connoissance ne revint que vers les huit à neuf heures, & la sueur persista jusqu'à une heure après minuit. Le ventre se relâcha, la malade rendit un peu de matieres bilieuses, & urina plus abondamment que de coutume. Elle fut trois fois dans la nuit à la selle, rendant les mêmes matieres. Depuis midi jusqu'à six heures le pouls fut extrêmement petit, concentré, frémillant comme celui d'une agonisante; mais la respiration étant presque toujours naturelle, fut le seul signe qui me donna toujours lieu d'espérer. La langue, quoique humide, étoit un peu noire vers le milieu. Après une crise abondante de sueurs, le calme succéda, & la malade ayant eu deux à trois heures d'un sommeil assez tranquille, je lui fis prendre à quatre heures du matin une once de manne & dix-huit grains de poudre cornachine dans du petit lait, qu'elle vomit en partie. Je réitérai la même prise à six heures. Elle fut à la selle plusieurs fois en petite

quantité. Les matieres étoient liées, très-fétides, & d'un jaune de ſafran. Elle prit une troiſiéme doſe à neuf heures; ſa boiſſon étoit du thé & de la décoction de chiendent; elle prenoit des bouillons de chicorée ſauvage, d'épinars & de pourpier, avec un peu de beurre frais; car elle vomiſſoit ceux de viande. Le dix, j'attendois avec inquiétude le retour de la fievre; pour peu qu'elle eût avancé, j'euſſe déſeſpéré; mais elle retarda d'environ une heure; & les avant-coureurs étant moindres, j'eus au contraire lieu de bien augurer. En effet les accès furent beaucoup moins conſidérables, & ſe terminerent par une ſueur auſſi abondante que la précédente; les urines furent abondantes & d'une couleur naturelle avec un ſédiment louable; le redoublement qui devoit être le plus fort, fut uniforme aux autres, & ſe confondit avec le ſecond. La langue devint plus chargée, & cette croûte noire qui étoit dans le milieu, augmenta beaucoup; ce

qui provenoit sans doute de ce que la matiere étant délayée, & commençant à s'évacuer, fournissoit une plus grande abondance d'exhalaisons. La malade fut deux à trois fois à la selle : & aux deux dernieres, les matieres me parurent en très-petite quantité ; elles tenoient de la qualité du bouillon. Comme cette Dame étoit d'un tempérament très-constipé, & qu'elle n'avoit point été malade depuis huit à neuf ans, je n'en fus point surpris ; il falloit du temps pour le rétablissement des incrustations que la qualité du tempérament & la longue santé avoient produites. Sur ce fondement, je pronostiquai que la maladie seroit encore un peu longue, ce qui arriva ; car la fievre conserva pendant sept à huit jours le même ordre, avec cette différence, que le premier accès retarda toujours, à la vérité lentement ; car le dix-neuf il ne retardoit que de trois heures, & se continuoit de façon, que ne paroissant plus de marque d'autre redoublement, il

ſe terminoit par des ſueurs extrêmement copieuſes qui fatiguoient beaucoup la malade. La langue ſe chargea de plus en plus, & devint noire; ce qui étoit un ſigne d'une grande plénitude. Je fis ceſſer l'uſage des bouillons maigres & du petit lait, craignant que la qualité butireuſe de l'un, & la qualité acide de l'autre, ne miſſent obſtacle à la guériſon, augmentant l'humeur bilieuſe, & la coagulant. Je continuai de deux en deux jours, ou de trois en trois jours, les purgatifs, & je mis la malade à l'uſage d'une tiſane apéritive, faite avec le chiendent, les racines de chicorée ſauvage, d'oſeille, les cloux rouillés & le nitre, & d'un opiate fait avec le quinquina, la petite centaurée, l'iris de Florence, & le ſel d'abſynthe. Il fallut quitter l'opiate trois ou quatre jours. Bien loin d'avoir un bon effet, la fievre perſiſta, & parut plus forte que de coutume. Il fallut revenir au bout de cinq à ſix ſemaines à une tiſane royale fort

compoſée. Je la preſcrivis avec une poignée de chicorée ſauvage, ſix gros de ſéné, demi-livre de caſſe, trois onces de manne, & une once de ſel d'epſom pour trois priſes. On ajouta, dans la premiere, 30 grains de poudre cornachine. La malade fut des deux premieres priſes ſi copieuſement à la ſelle, rendant des matieres de toutes couleurs, qu'elle ne prit point la troiſiéme. Dès-lors la langue ſe nettoya parfaitement; la fievre fut beaucoup moindre. On réitéra la même médecine, & la malade ſe rétablit parfaitement; à l'exception qu'elle eut quelques petits retours de fievre dans la convaleſcence qui ſe diſſiperent par quelques priſes de manne & de fébrifuges. Elle ne perdit de ſon embonpoint qu'après l'effet des dernieres médecines, & elle fut longtemps à revenir au point où elle étoit avant la maladie.

Je ne me ſuis comporté avec tant de ménagement dans cette maladie, que parce que j'avois à faire, comme je l'ai

déja dit, à un tempérament extrêmement replet, à l'égard duquel on doit tout craindre, de tels tempéramens périssant presque tous à Saint Domingue par l'affaissement auquel ils sont sujets, quand on les évacue trop vîte & trop abondamment, soit par les saignées, soit par les purgatifs.

III. Histoire.

Une Dame de quarante ans, d'un tempérament sec & très-mélancolique, agitée depuis plusieurs années de grandes inquiétudes, & qui n'avoit eu depuis quatre ans d'autres maladies que des migraines, fut attaquée d'une fievre dont les premiers accès parurent foibles. Le mal de tête détermina le Chirurgien, après une saignée du bras, de lui en faire une du pied. Il la purgea le jour du grand accès. La fievre vint cinq à six heures après, & fut accompagnée d'une altération considérable, & d'une chaleur plus vive qu'à l'ordinaire. Je fus appellé ce

jour-là pour voir la malade, que je trouvai fort agitée & fort inquiete. L'accès dura quinze à vingt heures, & se termina par une foible sueur. La fievre reprit l'après-midi par un léger frisson, dura à peu près le même temps que l'autre, & se termina de la même façon. Comme la malade se plaignoit de continuelles envies de vomir, je lui fis prendre une dose d'émétique en deux prises; le remede fit peu d'effet. Je voulus tenter le surlendemain une purgation avec la manne, le sel d'epsom, l'agaric; elle la vomit. J'eus recours à la poudre cornachine, qui n'opéra point. Les regles parurent l'accès suivant; elles furent très-foibles, & disparurent totalement dans l'autre accès. Comme je m'étois trouvé absent pendant cette révolution, on ne fit rien à la malade; ce que je désapprouvai d'autant plus que je fus obligé d'attendre la fin des deux accès qui s'étoient fort approchés, pour la saigner du pied. Je n'osois le faire pendant

le cours de la fievre, eu égard à l'accablement & aux foibleſſes qui prenoient fréquemment à la malade, & parce qu'elle n'avoit que de foibles marques de criſes. Cette ſaignée ne rappella point les regles; il n'en réſulta d'autre changement dans la fievre que l'union plus intime des accès. Il ne fut plus queſtion dès-lors que d'un ſeul accès qui prenoit par un friſſonnement qui duroit cinq à ſix heures; il ſe terminoit par une ſimple moiteur. J'appréhendois d'autant plus, que la petiteſſe du pouls & une douleur fixe & profonde à la partie ſupérieure de la région ombilicale, donnoit lieu de ſoupçonner une concentration, un dépôt dans le pancréas. La malade fut toujours conſtamment ſi conſtipée, qu'elle rendoit les lavemens comme elle les avoit pris. Elle pouvoit être dans le quinze ou ſeize de la maladie; j'avois commencé de la voir le cinq ou le ſix. Il me parut que la fievre tint pendant les douze premiers jours le caractere

d'une fievre quotidienne assez uniforme ; l'un & l'autre accès prenant à peu près à la même heure & avec les mêmes symptômes, avec cette seule différence, que dans l'un le frisson, les envies de vomir, l'altération & la douleur de tête étoient un peu plus forts. Cet accès cependant avança peu à peu, mais si foiblement, qu'observant le petit augmenter & se prolonger sans une diminution sensible du grand, j'augurois mal. Il n'y eut qu'après la saignée du pied que la diminution fut plus sensible. Malgré cette favorable révolution, la privation de crise, la douleur fixe du ventre qui étoit toujours accompagnée d'une constipation opiniâtre, étoient de trop mauvais signes pour espérer une issue favorable. Je pris le parti, pour prévenir les mauvaises suites qui pouvoient arriver, de mettre la malade à l'usage des bains, des apozêmes faits avec la laitue, les épinars, le médecinier-bâtard. Après quatre à cinq jours d'usage de ces remedes, je tentai

la manne ſeule dans le petit lait avec la crême de tartre, quatre onces dans deux priſes. Le remede opéra cinq à ſix fois, & fit rendre des matieres très-fétides. Je réitérai le même remede deux jours de ſuite. Chaque jour la fievre retardoit d'environ une heure, & finiſſoit trois ou quatre heures plutôt, ſans autre criſe que la moiteur. Mais l'abondance des urines, qui furent très-copieuſes, depuis l'uſage des bains & des autres remedes, y ſuppléerent. Un opiate avec le quinquina, l'iris de Florence, le ſafran de Mars apéritif, & le ſel armoniac, diſſipa totalement la fievre, dont le cours avoit duré vingt-quatre à vingt-cinq jours. C'eſt la ſeule que je me rappelle avoir vu ſi opiniâtre, & ſe terminer auſſi favorablement, ſans aucune évacuation critique conſidérable, par les ſueurs & les ſelles.

On eût dû dès le commencement avoir recours aux bains, & faire trois à quatre ſaignées du bras, réſervant celle du

pied pour le temps où la malade espéroit ses regles, & ne tenter les purgatifs qu'après être parvenu à relâcher les solides. C'est à quoi on ne sauroit trop s'attacher à l'égard des malades qui sont très-constipés; ce qui est toujours ordinaire aux mélancoliques, qui sont, de tous les tempéramens, ceux dont les parties sont plus roides & plus compactes. La saignée du pied, trop précipitée par le Chirurgien, me lia tellement les mains, que l'état de foiblesse où étoit la malade, m'empêcha de la faire réitérer, la réservant d'ailleurs pour le temps des regles, au cas qu'elle eût été nécessaire, & comme je l'eusse fait faire, si je m'étois trouvé à la fin de l'accès où elles avoient paru foiblement.

IV. HISTOIRE.

Un homme de 35 ans, Flamand de nation, d'un tempérament très-replet, ayant une voix argentine & une respiration courte, fut attaqué, par las-

ſitude & peſanteur, accompagnée de chaleur, d'une petite fievre avec envie de vomir. Les trois premiers jours on n'apperçut ni intervalle ni remiſſion, & le malade ne ſe plaignoit que de chaleur. Il fut ſaigné deux fois dans trois jours, & le quatriéme, n'appercevant plus de fievre, je lui fis prendre deux grains d'émétique en deux priſes, qui le firent vomir deux à trois fois aſſez copieuſement, & aller ſept à huit fois à la ſelle, où il rendit des matieres ſéreuſes & un peu jaunes. Le cinq il eut un léger friſſon avec envie de vomir, & ſuivi d'une fievre un peu plus forte qu'à l'ordinaire, & accompagnée d'agitation, ſans d'ailleurs reſſentir de douleur, ſi ce n'eſt qu'en touſſant il ſe plaignoit un peu de la tête. Cet accès dura ſix heures, & fut ſuivi d'une ſueur très-abondante. Le ſixiéme le malade paroiſſant ſans fievre, & allant à la ſelle facilement ſans aucun ſigne de flux de ventre, prit deux onces de manne qui le firent aller ſept à huit

fois ſans tranchée. Vers les cinq heures du ſoir, ſurvint une petite fievre avec inquiétude & agitation. Le malade ne ſe plaignoit d'ailleurs de rien; il urinoit bien, mais les urines étoient crues. Lui ayant trouvé le matin la même fievre, & ayant appris que pendant la nuit l'inquiétude avoit perſiſté, & qu'il avoit eu un peu de délire, je pris le parti d'ordonner une ſaignée du bras. Je me déterminai à cette ſaignée, parce qu'il avoit été deux à trois fois à la ſelle vers la pointe du jour, & qu'il me parut de conſéquence de prévenir le grand accès. J'aſſiſtai à cette ſaignée, que je fis faire de neuf à dix onces. Le pouls du malade changea peu. Le contraire étoit arrivé le ſoir du jour précédent; car ayant été piqué, il tomba en foibleſſe, & on ne put avoir de ſang; ce qui avoit obligé de remettre la partie au lendemain. Le ſang de la premiere palette devint verd, & celui des autres d'un rouge très-vermeil ſans preſque de ſéroſités, & le ſang qui tomba ſur la

ſerviette, la teignit d'un rouge pâle. Trois ou quatre heures après la ſaignée, le grand redoublement vint ſans envie de vomir, mais avec friſſon & grande inquiétude; les extrémités devinrent un peu froides, le pouls très-petit, & la reſpiration très-courte. Deux heures après, parut une ſueur aſſez abondante & froide; mais le pouls fut toujours très-mauvais, devint frémillant, & le malade mourut en parlant, après avoir bu un verre de tiſane.

Je fis réflexion ſur l'événement qui avoit ſuivi la ſaignée, & je me reprochai d'avoir pris ce parti, ou du moins de l'avoir fait faire trop copieuſe.

V. HISTOIRE.

Un Négociant du Cap, d'un tempérament ſanguin-bilieux, foible de la poitrine, ayant reçu une très-mauvaiſe nouvelle, fut attaqué par grande laſſitude, peſanteur, engourdiſſement & vives douleurs de tête, d'une fievre qui

fut continue. Les trois à quatre premiers jours on le saigna une fois du bras & deux fois du pied très copieusement. La fievre se calma par une légere sueur, & il y eut un assez long intervalle, dans lequel on le purgea avec l'eau de casse aiguisée de sel d'epsom. Dans l'accès du cinq, il eut un assoupissement; on le purgea le six; le sept il fut en léthargie pendant tout l'accès, qui se termina par sueur. On réitéra l'eau de casse. Voilà tout ce que j'en pus savoir. Le neuf on m'appella; car il n'est pas à la portée de nos Chirurgiens de faire attention à la nature des crises, à celle des accès & des redoublemens. Comment y feroient-ils attention? puisque par la maniere dont on débute dans cette maladie, le même Chirurgien fait la même faute que dans la précédente; & quand je la lui représentai, il n'eut d'autre raison à m'apporter que le mal de tête. Ce qu'il y a de fâcheux pour un Médecin dans une pareille circonstance, c'est qu'il ne

peut réparer de telles fautes, & qu'on lui impute les fâcheux événemens qui en résultent. Je trouvai le malade dans un assoupissement, dont on le faisoit cependant sortir en le secouant. Ses yeux étoient, dans cet assoupissement, presque toujours ouverts, vifs & clairs. Il remuoit continuellement les levres comme s'il eût voulu parler, ou qu'il rêvât. Sa langue étoit naturelle & humide. Il avoit une légere moiteur : son pouls étoit très-fréquent & très-variant, parce qu'il étoit beaucoup convulsif, d'ailleurs assez souple. Il urinoit beaucoup, mais une urine claire, & ne se plaignoit de rien. Il alloit facilement à la selle, pour peu qu'on lui donnât des lavemens; mais il les rendoit comme il les prenoit, & il fut vingt-quatre heures dans cet état, ayant de petits redoublemens qui étoient marqués par une sécheresse, & suivis d'une petite moiteur : ils duroient trois ou quatre heures, & se succédoient les uns aux autres. Au bout de ces 24 heures,

le malade revint à lui, & me reconnut; il parut raſſuré; il n'avoit mouillé qu'une ſeule chemiſe, ce qui me parut de mauvais augure, parce que la criſe n'étant point proportionnée aux accidens que j'avois remarqués, faiſoit connoître une concentration générale; & ce qui y mettoit le comble, c'eſt qu'il parloit & ſe levoit ſans ſe plaindre d'aucune douleur, & qu'en parlant il retomboit dans des rêveries. Il fut cinq à ſix heures dans cet état. Je le fis ſaigner de la gorge; on ne tira qu'une bonne palette, parce que le ſang me parut diſſous. On lui appliqua les véſicatoires à la nuque du cou & aux jambes. Il retomba dans les mêmes accidens du jour précédent, & ils ſe terminerent de la même façon. Les véſicatoires furent ſi long-temps à opérer, qu'on ne les leva que le lendemain. Ils tirerent peu. Cet effet ne fit qu'augmenter le mauvais pronoſtic que j'en avois tiré. On lui donna quelques verres d'eau de caſſe nitrée, qu'il rendit

ſans changement de couleur. Dans l'après-midi les accidens reparurent moindres; le malade eut plus de connoiſſance, moins de convulſions, plus de moiteur. Je lui avois fait faire pour boiſſon une légere teinture de café. Il eut une nuit moins agitée & plus tranquille que de coutume. Je continuai l'eau de caſſe; il la rendit, ainſi que les bouillons, ſans preſque d'altération, & les véſicatoires ne ſuppuroient preſque point. Le malade cependant parut encore mieux, quoiqu'il eût toujours le pouls convulſif. Il ſe crut ſi bien le lendemain, qu'il ſe fit faire la barbe, & qu'il ordonna d'aller chercher ſa chaiſe pour aller à la plaine. Le ſoir je le laiſſai aſſez tranquille; mais je trouvai le lendemain un grand changement; il étoit ſans connoiſſance, dans une grande chaleur, des mouvemens convulſifs qui s'étendoient par ſecouſſes juſqu'aux épaules, & un ris ſardonique continuel. On me dit qu'il avoit été toute la nuit fort agité. Tous ces ſymptômes

augmenterent juſqu'à ce qu'il mourut. Après la mort, il rendit beaucoup de matieres purulentes par les oreilles, le nez & la bouche.

VI. Histoire.

Un Chirurgien, âgé de trente ans, d'un tempérament aſſez fort, ſans être replet, bilieux-ſanguin, fut attaqué d'une fievre double-tierce, dans laquelle il ſe fit ſaigner les premiers jours deux fois du bras, & purger une fois. Je le trouvai le cinq fort agité, ayant le pouls très-ſerré & un peu concentré, les extrémités froides, ſe plaignant d'un grand mal de tête. Il vomiſſoit & alloit beaucoup à la ſelle, juſqu'à ce que la moiteur ſuccédât, & qu'il ſurvînt une ſueur, qui d'ailleurs ne parut pas copieuſe. Le ſixiéme, tout étant calme, je conſeillai au malade une purgation, avec une once de manne, & deux gros de ſel d'epſom, qu'il réitéreroit trois heures après, ſuivant l'effet qu'elle auroit. Le ſeptiéme jour, le

malade me dit avoir été purgé doucement ; mais qu'il appréhendoit d'autant plus le retour de la fievre, qu'il ſentoit un grand mal de tête. Son pouls, quoique ſerré & fort, étoit un peu concentré. Je lui conſeillai une ſaignée du pied, qu'il auroit ſoin de proportionner à ſes forces. Elle fut petite ; mais deux à trois heures après, les ſymptômes ordinaires étant ſurvenus, le malade tomba ſans connoiſſance, dans une agitation violente, les yeux égarés, ſans pouls, ſans chaleur, & fut dans cet état deux jours ſans qu'on pût le ſoulager. On me dit qu'il s'étoit purgé violemment le jour précédent avec la manne, la rhubarbe, & plus d'une once de ſel d'epſom.

VII. Histoire.

Un autre Chirurgien de 26 ans, d'un tempérament ſec-mélancolique & très-reſſerré, crut dès ſon premier accès, être attaqué du mal de Siam. Il ſe fit lui-même deux ſaignées copieuſes, dont l'une s'étant

déliée, lui fit perdre beaucoup de ſang. Le lendemain il ſe purgea avec une doſe ordinaire d'émétique dans une ſeule priſe. Il fut violemment purgé par haut & par bas. La fievre parut en conſéquence n'avoir aucune regle; car les redoublemens qui étoient les moindres, devinrent les plus forts; il ne leur ſuccédoit point de ſueur, & on n'appercevoit qu'une légere moiteur; ce qui joint à un grand feu & à un grand mal de tête, obligea d'en venir à des ſaignées du pied & de la gorge, dans leſquelles le malade n'épargna pas le ſang, étant dans le ſyſtême qu'on ne peut guérir que par les ſaignées.

Pendant le cours de la maladie, qui dura dix à douze jours, on n'eut aucun ſigne d'évacuation critique. Les déjections furent toujours ſéreuſes, & le malade périt ſans avoir preſque d'agonie; de façon qu'il mourut plus de foibleſſe que de la violence des ſymptômes.

VIII. Histoire.

Un autre Chirurgien, plus ſage que les précédens, étant attaqué d'une fievre double-tierce bilieuſe, ne fit rien les premiers jours, parce qu'il avoit de grands vomiſſemens & de grandes évacuations dans les grands accès. Le cinq, ils furent à un point, qu'il parut avoir les accidens du cholera-morbus, & qu'on étoit obligé de lui donner des cordiaux. Après ces accidens, ſurvenoit une ſueur abondante, à la fin de laquelle une demi-once de manne fondue dans du thé, étoit le ſeul remede qu'on employât pour l'évacuer. Il fut le ſeptiéme jour dans le même état que le cinquiéme. Il prit les mêmes remedes qui eurent le même effet; & le grand accès du neuf ſe confondant avec le petit, ſe paſſa ſans vomiſſement & ſans flux de ventre.

OBSERVATIONS

Sur les Fievres double-tierces.

I.

L'Irrégularité qui se trouve dans le cours des fievres double-tierces, m'a engagé à en examiner les variétés qui peuvent s'y rencontrer.

Il y a des fievres qui, comme je l'ai dit, commencent par être continues; elles sont telles deux, trois & quatre jours, sans aucune marque de remission. La fievre se termine par une foible crise, & reparoît par un accès qui finit ou sans crise, ou par une légere sueur. Le retour de cet accès semble manifester une fievre quotidienne. D'autres se déclarent par de foibles accès qui viennent tous les jours, & qui, comme dans la premiere espéce, semblent ne fixer un ordre périodique que le quatriéme ou cinquiéme

jour. Cet ordre périodique donne également qu'aux premieres, une apparence de quotidienne Je dis apparence, parce que dès les premiers périodes on découvre de l'irrégularité dans les accès. Celui du quatre, par exemple, eſt toujours plus long & moins fort ; il commence par une moindre concentration, & ſe termine, ou ſans criſe, ou par une légere moiteur. Sans criſe dans la premiere eſpece, avec plus ou moins de moiteur dans la ſeconde. L'accès du cinquiéme jour s'annonce par une concentration qui devient forte, ou qui eſt ſuivie d'un friſſonnement un peu long ; il eſt plus violent & moins long que l'accès du jour précédent ; il finit par une criſe plus apparente. Cet accès prend rarement dès les premiers jours à la même heure, que le précédent, auquel il répond. Il avance ordinairement d'une ou de deux heures ; & plus il avance, plutôt il ſe réunit avec le premier, qui, de ſon côté, ſemble ſe prolonger, pour en favoriſer l'union. On

remarque que les accès, en s'approchant, changent de forme, c'eſt-à-dire que le moindre devient plus fort, & ſe revêt des ſymptômes du grand; ce qui arrive toujours dans le période, où ils s'uniſſent, de façon que celui qui les premiers jours étoit le moindre, prend, ou par une concentration, ou par un friſſon qui paroît en raiſon réciproque, de la force dont l'un ou l'autre étoit les premiers jours au grand accès. Cette révolution annonce une iſſue favorable pour la terminaiſon de la maladie; c'eſt un ſigne certain de l'union ſi intime des deux accès, qu'il eſt difficile d'appercevoir aucune apparence de redoublement; c'eſt ſigne que les forces de l'un & de l'autre réunies, vont ſurmonter les obſtacles qui empêchent la liberté de la circulation; ce qui ne manque pas ordinairement d'arriver, & ce qui s'exécute par des évacuations plus ou moins abondantes de la matiere morbifique, tant par les ſueurs que par les ſelles. Si au

contraire les accès paroiſſent ſe ſoutenir dans le même ordre, ſi le petit augmentant, le grand, bien loin de ſe déranger, prend à la même heure & avec les mêmes ſymptômes, on doit craindre; & ſi le petit en ſe prolongeant le joint, ſans que l'autre ait fait aucune avance, on doit alors mal augurer. La fievre ſe rendra en peu continue; & quelques fâcheux ſymptômes, comme ſentiment douloureux dans le ventre, ſommeil léthargique, violens mouvemens convulſifs, annoncent une mort prochaine.

Il eſt rare, dans les fievres lymphatiques, que le petit accès avance; ce qui arrive au contraire dans les fievres bilieuſes. En ſe prolongeant pour ſe joindre au grand, il paroît ſe partager en deux ou trois redoublemens déſignés par de légeres moiteurs, qui les précédent. Plus ces redoublemens paroiſſent longs & forts, plus on doit juger la maladie violente & longue, & que la criſe qui la terminera ſera conſidérable. Cette diſpoſition eſt

propre aux fievres qui ont été continues avant de prendre la forme de quotidiennes. Ainſi du temps qu'elles ont été telles dans leur principe, on peut juger de la grandeur des engorgemens, & de la violence de la maladie, & par conſéquent ſe ſervir de cet indice pour prendre de bonne heure les indications qui peuvent convenir, & pour diminuer une partie de la turgeſcence d'une trop grande plénitude.

Le retardement du petit accès, qui eſt devenu le plus conſidérable dans l'état complet de la maladie, quelque foible qu'il ſoit, eſt une preuve du déclin de la maladie. Sa terminaiſon plus prompte & conſtatée par d'abondantes ſueurs, le confirme toujours. Si au contraire il reprenoit à la même heure & avec les mêmes ſymptômes, on doit s'attendre à une criſe auſſi forte que la précédente. Pour la favoriſer & la ſoutenir, il convient de faire prendre d'avance quelque remede convenable. Il n'en eſt pas ainſi des double-tierces bilieuſes;

dès-lors

dès-lors que le premier accès n'avance plus, quoiqu'il prenne à la même heure que celui qui a précédé la grande crise, on peut alors compter sur un déclin certain.

L'irrégularité des accès des fievres lymphatiques ne permet guères de les fixer à aucun genre de fievres dont les Praticiens ont désigné le caractere & les especes. Cependant comme celui qu'elles manifestent dans l'état de la maladie est plus conforme au caractere des double-tierces, je pense qu'on doit les y rapporter.

Le délire ou le sommeil léthargique qui survient dans la fievre lymphatique, doit être attribué à l'engorgement des glandes & réservoirs lymphatiques du cerveau, qui est de tous les visceres celui où la sécrétion de la lymphe & de la sérosité est la plus abondante, & c'est aussi pour en procurer le dégorgement qu'on met beaucoup en usage les vési-

catoires qu'on applique à la nuque du cou & entre les deux épaules.

Peu réchappent du ſommeil léthargique qui accompagne les accès des double-tierces bilieuſes, parce qu'il ſurvient preſque toujours dans les premiers accès ; au lieu que dans les lymphatiques, il ne paroît ordinairement qu'après le ſeptiéme jour. S'il arrivoit dans celle-ci, comme dans l'autre, dès le commencement, il eſt également un ſymptôme mortel.

On trouve dans ceux qui meurent du ſommeil léthargique des double-tierces bilieuſes, la ſubſtance cendrée du cerveau de couleur rougeâtre, & quelque portion de la médullaire de la même couleur : dans les lymphatiques, les ventricules du cerveau ſont fort engagés de lymphe ou de ſéroſité, ſans que la ſubſtance paroiſſe d'ailleurs changée de couleur, à moins qu'il n'y ait eu complication.

II.

Explication de ce qu'on entend par Conſtitution épidémique.

On entend par Conſtitution épidémique, une certaine diſpoſition ou qualité dans l'air, que la différence des vents y communique communément, & qui par ſon action ſur les corps, y fait des impreſſions particulieres qui conſtituent un tel caractere de maladie; lequel caractere de maladie a coutume de perſiſter, pendant que l'air conſerve l'empreinte de la même qualité, ou pour mieux dire, des mêmes principes. Qu'il y ait un certain principe de vie inſenſiblement répandu dans l'air, c'eſt ce que nous démontre l'expérience commune. Rien, pour ainſi dire, ne ſubſiſte ſans air; mais toute ſorte d'air ne ſuffit pas. L'air, quand il eſt dépouillé de certaines qualités, ceſſe par cela ſeul d'être propre à l'entretien de la vie comme à celui de la flamme, ce qui

arrive, quoiqu'il retienne son élasticité ; ce qui prouve, pour le dire en passant, qu'il n'agit pas simplement comme l'antagoniste des muscles intercostaux. Ce fluide élastique donne & conserve aux vaisseaux le ton qui leur convient. Il favorise les sécrétions, & ses oscillations entretiennent le mouvement dans chaque partie, tenant leurs fibres, leurs tuyaux, leurs fluides dans un mouvement toujours varié par le chaud, le froid, l'humidité & la sécheresse ; toujours en action, il opere sans discontinuer ; il pénetre & met pour ainsi dire en jeu tout le systême animal, produisant une grande variété d'effets, & même des effets opposés ; il rafraîchit & échauffe tout ensemble, dilate & contracte, coagule & résout. Composé des parties volatiles qu'exhalent tous les corps, de petites particules fort serrées les unes contre les autres, qui s'attirent, se repoussent, s'ébranlent mutuellement, il semble être la cause de toute cette variété de météores,

de tempêtes, de ſecouſſes de la terre & du ciel. Le petit monde n'en eſt pas moins affecté que le grand. L'air renfermé dans les viſceres, les vaiſſeaux, les membranes du corps humain, par ſes ſels, ſes ſoufres, &c. engendre des maladies de différentes natures.

C'eſt ce caractere particulier de maladies qui fait connoître celui de la conſtitution; de ſorte que lorſqu'on fait attention à une certaine uniformité qui arrive pendant le cours de pluſieurs années dans les mêmes ſaiſons, on parvient par la comparaiſon des conſtitutions précédentes, à juger non-ſeulement du principe & de l'origine des maladies dont une Contrée eſt affligée, mais même à en faire un juſte pronoſtic; ſi ce n'eſt dans ces révolutions étonnantes où les ſaiſons paroiſſant bouleverſées elles-mêmes, toute la nature ſemble ſe reſſentir du déſordre général.

III.

Sur les Tempéramens en général.

Il n'y a perſonne qui n'ait un tempérament dominant. Le tempérament varie à l'infini. On ſait que les corps ſont compoſés d'élémens. Il y a dans tous les corps humains des humeurs ſubordonnées à ces premiers élémens, dont elles dérivent, & dont le mêlange fait la diverſité des tempéramens.

On réduit ces humeurs à quatre ſortes ; le ſang, la pituite, la bile & la mélancolique. Mille cauſes étrangeres peuvent changer la diſpoſition des humeurs. Les alimens, l'air, &c. contribuent infiniment à la nature des corps & des tempéramens.

Du mêlange diverſement combiné des élémens ou premiers principes, dépendent donc, & la qualité & la différence de tous les corps en général, & des tempéramens en particulier. Les divers tem-

péramens des hommes naiſſent des différentes manieres dont ſe trouvent combinés les divers élémens néceſſaires à l'organiſation de leur machine. De-là peut-être ce *je ne ſais quoi*, que les Cartéſiens appelleront, s'ils veulent, *tendance de principes*, & les Newtoniens *attraction* ou *affinité*, & que nous nommons *ſympathie* & *antipathie*, qui peut dépendre d'influences ou émanations de corpuſcules plus ou moins homogenes, par conſéquent plus ou moins ſuſceptibles d'union entr'eux ou d'éloignement. Phénomene au reſte qu'on ne peut concevoir & qu'on voudroit tâcher de faire dépendre de toute autre cauſe que de la conſtitution naturelle.

Mais quoique la diverſité des tempéramens puiſſe aller, pour ainſi dire, à l'infini, & qu'ils varient non-ſeulement ſuivant le climat, les lieux & les ſaiſons, mais encore ſuivant le ſexe, l'âge & le genre de vie, de ſorte que leur diſſemblance ſemble être en quelque façon ré-

ciproque à celle des viſages : cependant on les limite communément à quatre genres ; ſavoir le tempérament chaud ou ſanguin, le tempérament humide ou pituiteux, le tempérament ſec ou bilieux, le tempérament froid ou mélancolique ; & ſuivant les ſignes caractériſtiques qui paroiſſent dominer dans les uns plutôt que dans les autres, on peut les ſubdiviſer en eſpeces, & même pouſſer la ſubdiviſion juſqu'à trois; par exemple bilieux-ſanguin, mélancolique-ſanguin, pituiteux-ſanguin, &c. ou ſanguin-bilieux-mélancolique, ſanguin-pituiteux-bilieux, mélancolique-bilieux-ſanguin, &c.

Tous les tempéramens doivent ſe rapporter à ces diſtinctions générales, & on ne doit avoir égard à la force & à la régularité des ſolides qu'autant qu'ils contribuent à rendre les tempéramens plus forts ou plus foibles, ſans d'ailleurs rien changer à leur qualité eſſentielle & ſpécifique. C'eſt la regle qui m'a paru toujours la plus ſûre dans la pratique, &

l'expérience journaliere en confirme tellement la vérité, que malgré la passion des systêmes, on est encore obligé de s'y conformer. Qu'on dispute, qu'on cherche à démontrer dans les écoles la nature & la qualité du sang, qu'on en réduise l'analyse aux parties globuleuses d'une substance homogene & à la sérosité; le Praticien en reviendra toujours à reconnoître dans le sang un liquide composé de différentes substances qu'il réduira aux humeurs des anciens, & dont l'une dominante décidera du caractere du tempérament, & contribuera à celui de la maladie. Les loix de la nature sont toujours les mêmes, & les découvertes anatomiques qu'on a pu faire jusqu'ici ne nous donnent peut-être d'autre avantage que de pouvoir joindre à l'expérience la solidité du raisonnement. *Cum ratione acquiritur Medicina.*

L'humeur dominante, admise par les anciens pour la cause des tempéramens, a donné matiere à bien des recherches

pour en découvrir le ſiége, l'origine & la nature. On ſait en quelque ſorte aujourd'hui à quoi s'en tenir ſur ce point à l'égard du tempérament ſanguin qui ſuppoſe une proportion dans toutes les ſécrétions; d'où réſulte cet équilibre convenable pour former & faire le plus heureux tempérament; du bilieux qui provient d'une trop abondante ſécrétion de bile, dont le mêlange dans le chyle & dans le ſang établit le tempérament; du pituiteux qu'on doit attribuer à une trop grande quantité de ſéroſité qui noie en quelque façon les autres principes, & ramollit les fibres. Il n'y a que l'humeur mélancolique dont on n'a pu, pour ainſi dire, encore découvrir l'origine & la qualité, & qu'on admet cependant, parce qu'on ne peut révoquer en doute ſes effets. On pourroit même dire qu'on eſt à ce ſujet peut-être moins avancé que les Anciens, qui, quoique moins inſtruits dans l'Anatomie, en mettoient le ſiége dans la rate, & ce fondés ſur une certaine

analogie qu'ils croyoient appercevoir de cette humeur avec la ſubſtance & la couleur de ce viſcere.

En effet, malgré la prévention où l'on peut être encore de n'admettre d'autre fonction à la rate que d'épaiſſir le ſang, eu égard à ſon tiſſu partie vaſculaire, partie cellulaire, ne peut-on pas dire que par le méchaniſme de ſes fonctions, elle donne non-ſeulement une conſiſtance au ſang, mais même à la bile, & ſuivant le plus ou moins de fonctions, un mode ou une qualité qui conſtitue l'humeur mélancolique ? Il faut examiner d'abord la ſtructure de ce viſcere; enſuite nous analyſerons l'humeur bilieuſe, à la compoſition & à la formation de laquelle il eſt conſtant que le ſang de la rate contribue beaucoup.

Anatomie de Winſcelow.

» La rate eſt une maſſe bleuâtre tirant
» ſur le rouge, d'une figure ovale un
» peu allongée, longue environ de ſept

» ou huit travers de doigt, & large de
» quatre ou cinq, un peu mollasse, pla-
» cée dans l'hypocondre gauche, entre la
» grosse extrémité de l'estomac & les
» fausses côtes voisines sous le bord, voisin
» du diaphragme & sur le rein gauche,
» & attachée à ces parties par plusieurs
» ligamens lâches qui la font prêter aux
» différentes extensions & pulsions des
» unes & des autres.

» La substance de la rate est dans
» l'homme presque toute vasculaire,
» c'est-à-dire composée de toutes sortes
» de vaisseaux ramifiés. Dans le bœuf,
» c'est un tissu réticulaire qui y domine,
» & dans le mouton elle est visiblement
» cellulaire. Dans l'un & l'autre, il n'y a
» point de ramifications de veines. On
» n'y voit que des sinuosités entr'ouvertes
» par-tout, & disposées en maniere de
» rameaux, excepté un petit bout du
» tronc veineux qui est percé de tous
» côtés dans l'extrémité de la rate.

» On entrevoit des grains glanduleux

» dans la rate de l'homme, comme dans » les rates des animaux. On trouve, dans » toute ſon étendue, des ramifications vei» neuſes très-nombreuſes. On y voit, par» tout entre ces ramifications, comme un » épanchement univerſel de ſang extra» vaſé & imbibé ou arrêté dans une » eſpéce de tiſſu cotoneux, tranſparent, » & d'une fineſſe extrême, que l'on » trouve épanoui par-tout le volume de » la rate.

» Le tiſſu cotoneux ayant entouré » toutes les ramifications, ſe termine » enfin en cellules preſque impercepti» bles, qui communiquent enſemble ; de » ſorte qu'en faiſant un petit trou dans » l'enveloppe membraneuſe de la rate, » en y ſoufflant par un tuyau, on gonfle » dans le même inſtant tout le volume » de ce viſcere.

» L'artere ſplénique coule le long de » la face inférieure du pancréas, & va » en ſerpentant vers la rate. La veine, » dont la capacité eſt plus grande, fait

» peu d'inflexion dans ce trajet.

» Les nerfs de la rate sont en grand » nombre.

» Les arteres, les veines & les nerfs » étant entrés dans la rate, se divisent » & subdivisent en un grand nombre de » ramifications, & s'y accompagnent » par-tout jusqu'aux dernieres extrémités » de leurs divisions. Les extrémités ca- » pillaires de toutes ces ramifications » vasculaires, tant artérielles que veineu- » ses, aboutissent en petites cellules co- » toneuses, dont il est parlé ci-dessus. » Ces cellules communiquent toutes en- » semble, de sorte qu'en quelqu'endroit » qu'on perce la tunique de la rate, on » en gonfle toute la masse entiere en souf- » flant. Dans le bœuf & le mouton, on » ne trouve point de ramifications vei- » neuses. La veine étant entrée dans la » grosse extrémité de la rate, fait d'abord » environ un pouce ou demi-pouce de » chemin; après quoi, au lieu d'une » veine ordinaire, on ne trouve qu'un

» canal percé de tous côtés. Le commen-
» cement de ce canal eſt encore garni de
» quelque reſte de tuniques d'une veine;
» mais la forme du canal entier s'efface
» peu à peu, de ſorte qu'on ne trouve
» après cela que des ſillons creuſés
» dans le tiſſu réticulaire de la rate du
» bœuf.

» L'artere ſplénique s'y ramifie,
» moyennant une gaine particuliere, de
» même que les nerfs à-peu-près comme
» dans l'homme. Les extrémités de ces
» ramifications capillaires paroiſſent flot-
» ter dans les cellules, & remplir de
» ſang le tiſſu cotoneux de ces cellules.
» J'ai obſervé au bout de pluſieurs ex-
» trémités artérielles, de petits grains
» arrangés à-peu-près comme ceux d'une
» grappe de raiſin. J'ai vu ſortir de cha-
» cun de ces grains deux petits tuyaux,
» l'un court & ouvert, l'autre long &
» plus menu, lequel alloit ſe perdre dans
» les parois de la rate.

» Je conjecture que le petit tuyau

» long, dont je n'ai pas pu trouver l'ex-
» trémité, pourroit être l'origine d'un
» vaiſſeau lymphatique, d'autant plus
» que cette eſpece de vaiſſeau ſe trouve
» ſi viſiblement & en ſi grand nombre
» dans la rate du bœuf. Les petits grains
» ſe découvrent facilement, & ſe dé-
» montrent de même dans une rate de
» bœuf cuite & développée, au moyen
» d'une manipulation particuliere. Dans
» une rate fraîche, ils ſont beaucoup plus
» gros que dans une rate cuite; mais ils
» y ont moins de fermeté, & s'affaiſſent
» quand on les bleſſe. On découvre de
» pareils grains dans la rate de l'hom-
» me, mais extrêmement petits, de ſorte
» qu'ils ne ſont viſibles que par le mi-
» croſcope....

» La rate, l'épiploon, les appendices
» épiploïques, les couches adipeuſes du
» méſentere, celles des gros inteſtins,
» même le pancréas & toute la ſuite
» glanduleuſe du canal inteſtinal, paroiſ-
» ſent contribuer à la formation de la

» bile, mais chacun d'une maniere dif-
» férente.

» Il paroît 1°. que le ſang veineux qui
» revient de toutes les glandes inteſtina-
» les & du pancréas, eſt dépouillé d'une
» grande partie de ſa ſéroſité; 2°. que
» celui de la rate a ſubi une certaine al-
» tération, par le retardement méchani-
» que de ſon cours, & a acquis un dé-
» veloppement particulier, par l'action du
» grand nombre de nerfs que le plexus
» ſplénique y envoie; 3°. que celui enfin
» qui revient des épiploons, des appen-
» dices, des couches, & des autres col-
» lections adipeuſes, eſt chargé d'huile.
» Ces trois ſortes de ſang veineux ſe
» rencontrent dans le tronc de la veine-
» porte ventrale, & s'y confondent enſem-
» ble en allant ſe répandre dans le ſinus
» ou tronc tranſverſal de la veine-porte
» hépatique. Ils ſe mêlent plus intime-
» ment dans ce ſinus comme dans une
» eſpece de lac, & y deviennent une
» maſſe de ſang uniforme, qui n'étant

» pouſſé dans les branches de la veine-
» porte hépatique que par le ſang qui ſur-
» vient de la veine-porte, & par le bat-
» tement collatéral des ramifications de
» l'artere hépatique, y coule très-lente-
» ment. Méchanique néceſſaire pour la
» ſécrétion de la bile, qui eſt une humeur
» ſavoneuſe, graſſe, huileuſe, alkali-
» ne, âcre, amere, lixivielle & déter-
» ſive ».

Suivant l'expoſition anatomique de la rate que nous avons copiée du Livre de M. Winſcelow, il paroît que la plus grande partie groſſiere & terreſtre de la bile provient du ſang veineux qui revient de tous les inteſtins; du pancréas, parce qu'il eſt le plus dépouillé de ſéroſité; que l'huileuſe eſt fournie par le ſang qui revient des épiploons & autres parties graiſſeuſes. Il reſte donc à examiner & à découvrir la ſource de l'alkaline. Elle paroît indiquée dans le même expoſé par l'altération que le ſavant Anatomiſte que nous avons cité, penſe lui-même devoir

réſulter du méchaniſme de la circulation dans la rate.

Il ſemble de fait que la nature n'a diſpoſé & arrangé toutes les parties de la rate, que pour qu'elle fût comme un filtre, & comme un récipient par lequel & dans lequel un ſel alkali pût ſe filtrer facilement, ſe dépoſer, ſe figer & ſe corporifier. Une artere qui ſerpente, des ramifications multipliées à l'infini, & qui ſe terminent par des ouvertures plus larges que n'ont coutume d'être celles des vaiſſeaux ſécrétoires, enfin un nombre conſidérable de cellules, ce méchaniſme ne doit-il pas diminuer conſidérablement le mouvement du ſang, & faciliter au ſang les moyens de dépoſer les ſels qu'il contient ?

Le ſuc nerveux eſt porté en grande abondance dans ce viſcere; 1°. pour dégager le principe ſalin des autres parties hétérogenes, & faciliter à tous les petits molécules les moyens de s'amalgamer & s'incorporifier d'une maniere à

prendre une nature alkaline, à la formation de laquelle le mouvement rapide de la circulation eût mis obstacle dans les autres visceres; 2°. pour suppléer au défaut du mouvement du liquide sanguin, qui, dépourvu de ce secours, eût pu en croupissant se corrompre. De-là sans doute la premiere & principale cause du gonflement de la rate, si commun dans les Pays chauds, où une trop grande transpiration, ajoutons un usage peut-être trop fréquent & trop immodéré des femmes, dissipent une grande abondance d'esprits animaux.

Ce principe alkali, dont la structure de la rate produit la formation, est conduit par la veine splénique dans le réservoir commun, où mêlé avec le sang des autres visceres, il concourt à lui donner la qualité requise pour former la bile. Mais s'il arrive que par une disposition naturelle, la rate produise une quantité de principe qui soit surabondant, il en résultera une qualité particuliere qui

conſtituera le tempérament mélancolique-bilieux, lorſque la partie huileuſe dominera avec lui, & purement mélancolique, lorſque ce ſera la partie terreſtre, &, ſuivant le plus ou le moins, des tempéramens plus ou moins atrabilaires. La rate, reconnue comme la ſource d'un principe alkali, devient un viſcere encore plus digne des obſervations de la Médecine.

Mais comme les humeurs qui ſe filtrent dans différentes parties du corps humain ſemblent ſe confondre de façon qu'elles ſe manifeſtent ſous la forme de bile ou de pituite, on pourroit n'admettre que deux genres de tempérament; de ſorte que le ſanguin deviendroit un mode du pituiteux, ainſi que le mélancolique le ſeroit du bilieux.

Le ſang ne peut former un genre de tempérament proprement dit, parce qu'il ſemble de ſa nature être un tout qui réſulte des parties eſſentielles, tant des autres humeurs que des alimens. Il ne

parvient à cet état de perfection qu'après avoir ſubi pluſieurs dépurations, qui toutes aboutiſſent à le décharger du ſurabondant des parties ſulfureuſes, terreſtres, ſalineuſes & aqueuſes, dont une portion eſt deſtinée à la formation du chyle. Les premieres & dernieres étant dans tous les corps beaucoup plus abondantes que les autres, elles doivent par conſéquent dominer dans le mêlange qui s'en fait avec le chyle & avec le ſang qui en réſulte. Ce qui ſuffit, ce ſemble, pour faire concevoir que la qualité dominante dans le tempérament doit être la bilieuſe & la pituiteuſe.

Toutes ces dépurations ſont l'effet des fonctions de différens viſceres, dont les uns ſont deſtinés à filtrer plus particulierement les ſubſtances huileuſes, les autres les terreſtres, & enfin pluſieurs les ſalineuſes; l'aqueuſe ſert de véhicule à toutes, cependant plus aux ſalineuſes qu'aux autres, par rapport à ſa qualité diſſolvante. Une partie de ces matieres,

c'eſt-à-dire les plus groſſieres, ſont inutiles, & comme telles ſortent du corps par différens émonctoires, pendant que la portion la plus fine eſt réſervée à pluſieurs uſages. Le principal eſt la formation du chyle.

Ces différentes ſubſtances font à ſon égard la fonction de différens levains qui pénetrent & atténuent les matieres digérées pour en ſéparer & développer les parties eſſentielles avec leſquelles elles s'uniſſent ſuivant l'affinité, l'analogie qu'elles ont entr'elles; de maniere que ſi la ſubſtance ſulfureuſe eſt dominante, il y aura un plus grand nombre de principes de cette nature unis & entraînés pour être incorporés aux globules ſanguins. Il en ſera de même des autres ſubſtances qui en lieront plus ou moins, ſuivant le degré d'abondance où elles pourront être.

Telle eſt la ſource de la différence des tempéramens, dont la premiere cauſe ne peut provenir que d'une diſpoſition, naturelle dans certains viſceres, à filtrer une

grande abondance de ſubſtance d'une nature & d'une eſpece particuliere & analogue. Si tous les viſceres ſe trouvoient conſtruits de façon à fournir dans une juſte proportion toutes ces différentes ſubſtances, il en réſulteroit cet équilibre, cette harmonie qui eſt requiſe pour le tempérament parfait qu'on appelle égal; mais comme il ne s'en eſt point encore trouvé, on a déſigné celui qui paroît en approcher le plus par le nom de tempérament ſanguin.

Cependant nous obſervons certain tempérament dont la conſtitution ſemble privilégiée, & comme à l'abri des impreſſions que l'intempérie de l'air & les paſſions peuvent faire ſur les autres. Or ce tempérament paroiſſant principalement oppoſé au mélancolique, dont le principe nous a paru devoir être un alkali, il n'y a, pour ainſi dire, qu'un acide qui puiſſe être le principe de celui-ci. L'acide ſeul ayant la qualité & la pro-

priété

priété de congeler les liquides, & d'affermir les ſolides, il n'y a que lui qui puiſſe donner la conſiſtance aux humeurs, & le reſſort aux fibres, convenables pour procurer cette vigueur & cet air de ſanté que nous admirons dans certains tempéramens, autant communs dans les Peuples du nord, qu'ils ſont rares dans ceux du midi.

On ne peut attribuer ce précieux avantage, qui les dédommage bien des rigueurs d'un hiver long & violent, qu'aux effets de l'acide nitreux, dont on convient que l'air de ces climats eſt impregné. Ce principe qu'ils reſpirent, & qui s'inſinue continuellement par les pores, doit ſuffire non-ſeulement pour décider, dès les premiers inſtans de la conception, la qualité du tempérament, mais auſſi pour combattre & empêcher les effets des mauvais alimens & boiſſons dont ils peuvent uſer.

Mais ce qui contribue à leur donner une conſtitution avantageuſe, devient dans

eux la cauſe d'une révolution mortelle ; lorſqu'ils ſe tranſportent dans les régions du midi. Il ſemble que la vive chaleur qui regne ſous la zône torride faſſe à leur égard le même effet que peut faire une étincelle de feu dans la poudre à canon, dont on ſait que l'acide nitreux eſt le principe dominant. Ils ſubiſſent une raréfaction, une expanſion ſuivie d'exploſions d'autant plus violentes & plus fatales, que leur tempérament eſt ſanguin, c'eſt-à-dire fort & vigoureux. De-là vient que les Peuples du Nord (*a*), que la paſſion des richeſſes a déterminé à ſuivre l'exemple des Portugais & des Eſpagnols, pour partager avec eux les tréſors qui ſe trouvent dans les climats chauds, y réſiſtent beaucoup moins que ces derniers ; & que l'on a toujours obſervé que plus les contrées d'où ils ſortoient étoient voiſines du pole, moins pou-

(*a*) Abrégé des Relations de tous les Voyages imprimé en 1745, T. II.

voient-ils ſoutenir les effets de celles du midi; au lieu que le contraire arrive à ceux qui paſſent du midi au ſeptentrion.

Outre les genres de ſel acide & de ſel alkali, il y en a un autre qu'on nomme ſel ſalé, qui peut concourir auſſi-bien que les autres dans la formation du tempérament. Tous ces genres ſe diviſant en eſpeces, dont l'alkali ſans contredit fournit la claſſe la plus nombreuſe, ſouvent pluſieurs de ces eſpeces peuvent ſe rencontrer dans le même tempérament, & ſuivant leurs degrés, lui donner un caractere qu'il eſt important de développer, parce qu'il influe toujours dans les premieres cauſes des maladies, ſur-tout des chroniques & de celles qu'on appelle originelles. Quelque habile Médecin qu'on ſoit, on s'y méprend ſouvent, & on tombe dans des erreurs d'autant plus préjudiciables, que les remedes qu'on preſcrit ſont contraires, & accélerent la mort.

Il convient à un Médecin prudent, qui

se voit appellé un peu trop tard, de ne rien hasarder & de ne prescrire que des remedes doux auxquels on ne puisse imputer la cause de la mort du malade : ce à quoi le Public est toujours disposé.

CONCLUSION.

Dans toutes les maladies dont je viens de faire la description, on ne voit que des effets d'engorgemens bilieux ou pituiteux, d'obstructions dans les visceres, ou glandes destinées à la sécrétion de la bile ou de la lymphe, autrement dite pituite. Les causes des maladies peuvent donc, comme celles des tempéramens, se réduire à deux genres, & en s'y réduisant, avoir pour principe la qualité du tempérament, c'est-à-dire dépendre du dérangement de la fonction dominante qui constitue son caractere.

Mais comme les tempéramens bilieux & pituiteux se divisent en plusieurs especes, dont deux semblent être des modes essentiels, savoir le mélançolique &

le ſanguin, de même les deux genres auxquels nous rapportons les maladies, paroiſſent ſe diverſifier par autant d'eſpeces. La connoiſſance des principes qui conſtituent la qualité différencielle du tempérament, fait par conſéquent connoître celle de la maladie, & doit ſervir de guide dans le traitement. C'eſt pourquoi nous avons fait notre principale étude d'en développer la nature & les qualités; & pour y parvenir, nous croyons n'avoir point trouvé de meilleur moyen qu'un continuel exercice de traiter des malades, & d'ouvrir des cadavres.

En effet, on ne peut voir un grand nombre de malades attaqués du même genre de maladie, qu'on ne ſoit porté à chercher la cauſe des différentes modifications qu'on apperçoit. Les comparaiſons que ces différences obligent de faire, conduiſent à connoître la qualité dominante qui influe, à découvrir qu'elle dépend de celle qui conſtitue le tempérament, & qui par cette raiſon étant pré-

pondérante, doit être la premiere cause de l'engorgement; d'où il est facile d'inférer qu'un tel viscere est le siége de la maladie, puisque sa fonction est de filtrer l'humeur qui forme le tempérament. C'est ce que l'ouverture des cadavres confirme ou rectifie.

Tel est le chemin que j'ai pris pour parvenir à connoître les maladies qui regnent à S. Domingue. Je le crois d'autant plus sûr, qu'il m'a conduit à découvrir le siége & les causes des différentes fievres qui affligent les Colons; mais surtout de cette fatale maladie qu'on appelle mal de Siam, du scorbut des Pays chauds, des diarrhées, de l'hydropisie, des abcès au foie & au pancréas. C'est en suivant avec persévérance cette route, que j'ai connu que le foie, la rate & le pancréas, étoient les principaux acteurs de toutes les scènes tragiques qui caractérisent ces différentes maladies, & qu'elles étoient tellement dépendantes de la qualité du tempérament, que les bilieux & les mé-

lancoliques en étoient à Saint Domingue les principales victimes, parce que la nature du climat leur est plus contraire qu'aux pituiteux & aux sanguins.

Il a fallu, pour réussir dans ces découvertes, & l'aveu en est trop utile aux jeunes Médecins pour le dissimuler; il a fallu, dis-je, commencer par me dépouiller de toutes préventions, sur-tout des préjugés que les écoles systématiques influent dans l'esprit des Etudians. Les premiers malades suffirent pour m'en faire connoître le danger, & me persuader qu'ayant à combattre des maladies différentes de celles de l'Europe, je devois m'attacher à étudier la nature du climat, qui en étoit la premiere cause: ce que je ne pouvois exécuter que par mon exactitude à décrire les variations des saisons & du temps. Dans cette vue, je commençai un Journal d'observations, tant des changemens que je remarquois dans les saisons & le temps, que des maladies qui me paroissoient en dé-

pendre. Je joignis à cette étude les obſervations que j'avois ſoin de recueillir, ſoit par converſation, ſoit par lettres des anciens Médecins, Chirurgiens, & même des Habitans.

On penſe ſans doute que ma pratique dut être, les premieres années, un peu chancelante. *Ancipites hæremus, inquit Sydenhamus, quâ viâ inſiſtendum ut ægris ſubveniamus, ac proindè ingenti adhibitâ cautelâ, intentiſque omnibus animi nervis, vix ac ne vix quidem efficere poſſumus ne unus aut alter eorum qui ſe primi noſtræ curæ commiſerint vitâ periclitetur, donec inveſtigato jugiter tandemque perſpecto morbi genio ad eumdem perdomandum recto pede & intrepido denuò procedamus.* J'avouerai même que, malgré toute mon attention & mon application, je ne ſerois peut-être pas encore plus avancé, ſi je n'étois parvenu à procurer au Cap l'établiſſement d'un Hôpital de la Marine, dont le premier réglement fut de m'aſtreindre à y viſiter les malades; obligation que je

m'imposai malgré le grand éloignement où il est de la Ville, par le motif d'avoir une école où je pusse éclaircir mes doutes, & voir d'un coup d'œil toutes les métamorphoses qui arrivent dans chaque genre de maladie.

En effet, l'Hôpital de cette Capitale de la Colonie étant devenu l'asile des différens Peuples qui commercent à S. Domingue, m'a fourni toute la facilité que je pouvois désirer pour connoître non-seulement les maladies en général, mais aussi celles qui sont propres à chaque nation, ou pour mieux dire, les symptômes qui peuvent leur être particuliers, & de diversifier en conséquence la méthode générale & particuliere que je m'étois formée de les traiter. De-là la connoissance que j'ai acquise de changer de méthode générale suivant le changement du temps, de saigner plus dans les temps secs que dans les pluvieux, de saigner plus copieusement & moins fréquemment dans le commencement d'un

temps pluvieux qui succéde à un sec, & de préférer la saignée de la gorge à celle du pied, sur-tout dans les saisons opiniâtrement séches, & de ne prescrire cette derniere que dans la vue de procurer une évacuation critique; de purger plus promptement dans les temps humides que dans les secs, & de préférer l'émétique en lavage & la manne à tout autre purgatif. De-là enfin les remarques particulieres que j'ai faites sur la façon de modifier les remedes généraux suivant la qualité du tempérament, qui, comme je l'ai dit, semble dépendre de celle du climat où il a été formé, & de prescrire les remedes particuliers que l'expérience m'a fait connoître le mieux convenir.

Fin du Tome premier.

TABLE
DES MATIERES

Contenues en ce Volume.

A

B

G

H

J

Q

R

S

T

Fin de la Table.

